

# L'ÉCHO DE MA PEAU

*Eros*



# L'Écho de ma Peau

*Par Eros*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Le Journal des Ombres	4
Chapitre 2 : L'Escapade de Cristal	15
Chapitre 3 : Le Séisme de Minuit	26
Chapitre 4 : Le Retour à la Poussière	36
Chapitre 5 : La Trahison de Clara	47
Chapitre 6 : Le Premier Million	59
Chapitre 7 : L'Amphithéâtre des Regards	71
Chapitre 8 : Le Tsunami de Saint-Tropez	81
Chapitre 9 : Le Silence Après l'Orage	91
Chapitre 10 : Une Femme Mise à Nu	103
Chapitre 11 : Les Cicatrices de David	114
Chapitre 12 : L'Ultimatum du Doyen	123
Chapitre 13 : Le Poids des Mots Sales	134
Chapitre 14 : Réapprendre le Toucher	146
Chapitre 15 : Le Pardon Impossible	156
Chapitre 16 : La Conférence de l'Ombre	167
Chapitre 17 : L'Unisson	177
Chapitre 18 : Le Carnet Brûlé	187

# Chapitre 1

## Le Journal des Ombres

La plume gratte le papier avec une violence sourde, le seul bruit qui déchire le silence de cette chambre d'hôtel à Saint-Tropez. Dehors, la mer cogne contre les rochers, mais ici, tout est poisseux, lourd, étouffant. David dort à côté de moi, sa respiration est un métronome cruel qui me rappelle que lui, il a fini. Lui, il est passé de l'autre côté du miroir, là où le sommeil répare les corps épuisés. Moi, je suis coincée dans l'antichambre.

Je sens encore son empreinte entre mes cuisses, cette brûlure qui refuse de s'éteindre. Mon corps est une machine déréglée, une horloge dont les aiguilles refusent de tourner en même temps. Il m'a prise il y a deux heures. Il m'a retournée, malmenée, aimée avec une rage qui frôlait le désespoir, cherchant sur mon visage un signe, un spasme, une preuve qu'il m'avait enfin atteinte. Et je lui ai donné ce que je pouvais : des gémissements, des griffures dans le dos, la cambrure de mes reins sous ses mains d'architecte qui tentaient de reconstruire une femme brisée. Mais la vérité est là, étalée dans ce carnet que je cache sous mon oreiller comme une maladie honteuse : je ne ressens rien sur le moment. Rien d'autre qu'une pression mécanique, une chaleur diffuse qui met une éternité à remonter jusqu'à mon cerveau.

Je baisse les yeux sur mes jambes nues, zébrées par les marques de ses doigts. C'est pathétique. Je suis Jenny, la prodige de l'économie de Boston, celle qui décortique les flux financiers avec une précision chirurgicale, et je suis incapable de gérer le flux de mon propre plaisir. Le syndrome est une cage de verre. Je vois le désir, je le subis, je l'accueille, mais je ne le possède jamais quand il se produit.

Le carnet absorbe mes aveux. \*« 2h14 du matin. David s'est vidé en moi en hurlant

mon nom. J'ai senti l'élan, la force, l'humidité de sa semence contre mon col, mais mon clitoris était de marbre. Maintenant, alors qu'il ronfle, mon ventre commence à se nouer. Le décalage arrive. La douleur monte. »\*

Je pose la main sur mon bas-ventre. C'est là. Cette pulsation sourde, tardive, insultante. C'est comme si mon système nerveux m'envoyait un rapport de gestion avec trois mois de retard. Mon sexe se réveille, gonflé, douloureux de ne pas avoir été apaisé quand il le fallait. Je sens le liquide s'écouler lentement, un mélange de lui et de moi qui poisse mes draps de soie, une preuve biologique de notre échec. David voulait me posséder ; il n'a possédé qu'une enveloppe. Et maintenant, je suis seule avec le fantôme de son érection, seule avec cette envie de hurler qui me déchire les entrailles alors que l'acte est consommé depuis longtemps.

Je me tourne vers lui. La lueur de la lune découpe son profil parfait, cette mâchoire carrée qu'il serre même en dormant. Il souffre. Je le sais. Chaque fois qu'il se retire de moi, ses yeux cherchent les miens avec une supplication qui me brise le cœur. Il veut voir la petite mort, il veut voir mes pupilles se rétracter, mon corps se cambrer dans cette agonie délicieuse qu'il s'épuise à provoquer. À la place, il ne trouve que mon regard lucide, presque analytique, et mon sourire triste.

Sur la table de nuit, mon téléphone vibre. Une notification. Encore une. Je n'ai pas besoin de l'ouvrir pour savoir ce que c'est. La vidéo TikTok tourne toujours. "La Professeure de Boston et son amant : l'art de l'orgasme absent." Des millions de gens ont vu ces images volées, ce moment d'intimité où je semble de marbre sous les assauts frénétiques de David. Ils appellent ça de la froideur. Ils appellent ça de l'insensibilité. Ils érotisent ma pathologie comme si j'étais une poupée gonflable de luxe, une créature que l'on peut baiser sans jamais l'émouvoir.

La colère me monte à la gorge, plus brûlante que le désir. Je reprends mon stylo et j'enfonce la pointe dans le papier jusqu'à le trouer.

\*« Ils ne comprennent pas que je brûle de l'intérieur. Ils ne voient pas que je suis une bombe à retardement. Chaque coup de rein de David est une promesse que mon corps ne tiendra que dans l'ombre, quand il ne sera plus là pour le voir. Je suis une imposture organique. »\*

Je sens une goutte de sueur couler entre mes seins. Ma peau devient hypersensible, chaque frôlement du drap est une agression. C'est l'ironie de ma vie : maintenant que je suis seule dans ma tête, mon corps réclame ce qu'il a refusé tout à l'heure. Mes doigts tremblent. J'ai envie de réveiller David, de le forcer à recommencer, de le supplier de me broyer jusqu'à ce que le timing soit le bon. Mais je connais l'issue. Si je le réveille, il sera tendre. Il sera prévenant. Il fera de l'architecture avec mes courbes, cherchant l'angle parfait pour déclencher l'étincelle. Et le cycle recommencera. Il s'épuisera contre mon inertie, et je pleurerai dans le noir deux heures plus tard.

Je referme le carnet. Mes doigts glissent sur ma propre peau, cherchant un soulagement que personne ne peut me donner. Je touche cette zone de moi qui est désormais propriété publique, ce sexe que les internautes commentent avec une cruauté obscène. Je suis une attraction de foire. La femme qui ne jouit pas.

Soudain, David bouge. Il murmure quelque chose dans son sommeil, un prénom, le mien, comme une incantation. Il cherche ma main dans l'obscurité. Je la lui donne, mais mon cœur se serre. Ma main est froide, alors que mon sexe est en feu. Ce décalage est ma prison. Je me demande combien de temps un homme comme lui pourra rester le spectateur de ma solitude physique. Combien de temps avant qu'il ne réalise que m'aimer, c'est comme essayer de remplir un vase dont le fond ne se matérialise que lorsque l'eau s'est déjà évaporée.

Je me rallonge, fixant le plafond, attendant que l'orage sensoriel passe, détestant chaque cellule de ce corps qui me trahit, pendant que le monde entier se paluche sur mon incapacité à être une femme entière.

Ses doigts se resserrent sur les miens, une étreinte de dormeur qui refuse de lâcher prise, mais je sens le changement dans son souffle. Le rythme s'accélère, se hache. Il n'est plus dans les limbes. Il sent l'électricité statique qui sature l'air de la chambre, cette lourdeur poisseuse que mon désir inassouvi projette contre les murs. Il bascule sur le côté, son torse chaud venant presser mon épaule froide.

« Jenny... »

Son murmure est une lame de fond. Je ne réponds pas, les yeux toujours rivés sur ce plafond invisible, mais ma respiration me trahit. Elle devient courte, saccadée. Il se redresse sur un coude, et je sens son regard peser sur moi dans le noir. C'est un regard qui cherche la faille, la brèche par laquelle il pourrait enfin m'atteindre, au-delà de la chair, au-delà de ce rôle de poupée brisée que le monde m'a assigné.

« Tu écrivais encore, n'est-ce pas ? » sa voix est rauque, chargée de ce reproche tendre qui me donne envie de hurler. « Dans ce carnet. Sur nous. Sur ce que tu penses être ton échec. »

Je me tourne vers lui, le mouvement est brusque, presque violent. « Ce n'est pas ce que je "pense", David. C'est ce que je suis. Tu as lu les forums ? Tu as vu les vidéos ? Ils me dissèquent. Ils parient sur le nombre de coups qu'il faudra pour me faire craquer, ou sur l'homme qui finira par me "réparer". Je suis un défi technique pour eux. Et pour toi aussi, parfois, j'ai l'impression. »

Il lâche ma main pour saisir mon visage. Ses paumes sont rugueuses, brûlantes. « Je ne suis pas "eux". Je me fous de leur avis. Je veux juste te sentir là, avec moi, pas perdue dans ta propre tête. »

Il m'embrasse alors, une attaque directe, sans préliminaire de douceur. Ses lèvres écrasent les miennes avec une sorte de fureur désespérée. Je réponds avec la même

rage. C'est un baiser qui goûte le sel et le regret. Ma langue cherche la sienne, avide, cherchant à étouffer les pensées qui tournoient dans mon crâne. Je veux être un animal, je veux n'être que des terminaisons nerveuses en feu.

Sa main descend, glisse sur mon ventre plat, s'insinue sous l'étoffe légère de ma nuisance pour trouver la source de mon tourment. Quand ses doigts effleurent mon intimité, je lâche un gémissement qui ressemble à un sanglot. Je suis déjà trempée, mon corps réagit avec une trahison systématique : il réclame ce qu'il ne sait pas finir.

« Regarde-moi, Jenny, » ordonne-t-il, sa voix vibrant contre ma gorge alors qu'il commence à me masser avec une lenteur cruelle. « Oublie le carnet. Oublie les ombres. C'est juste toi et moi. »

Il écarte mes jambes, s'installant entre mes cuisses avec une autorité qui me fait frissonner. Je sens sa virilité, dure, impatiente, presser contre mon entrée. Il ne pénètre pas tout de suite. Il joue avec cette tension, frottant son gland contre mes lèvres charnues, étalant mon propre désir sur ma peau. La sensation est exquise et atroce à la fois. C'est une promesse de soulagement qui, je le sais, restera lettre morte au sommet de la courbe.

« Fais-le, » je souffle, les ongles plantés dans ses trapèzes contractés. « David, s'il te plaît. Casse tout. Fais-moi oublier que j'existe. »

Il plonge en moi d'un seul coup, profond, brutal. Le souffle me manque. C'est une invasion totale. Je me cambre, ma tête bascule en arrière, mes cheveux s'étalant sur l'oreiller comme une tache d'encre. Il commence un va-et-vient puissant, animal. Chaque coup de boutoir est une tentative de briser la glace qui m'entoure le cœur. Je sens son sexe me remplir, m'étirer, la friction générant une chaleur presque insupportable. La sueur commence à perler sur nos fronts, se mélangeant alors que nos corps s'entrechoquent dans un rythme sourd, métronomique.

Je ferme les yeux, mais les images reviennent. Les commentaires anonymes : \*« Elle fait semblant. » « Elle est juste frigide. » « Regardez ses yeux, elle est vide. »\*

« Ne ferme pas les yeux ! » crie-t-il presque. Il attrape mes poignets et les plaque au-dessus de ma tête, me dominant de toute sa carrure. Ses yeux sont sombres, injectés de sang par l'effort et le désir. « Reste ici. Reste avec moi. Sens-moi. »

Il accélère. Le son de nos chairs qui s'entrechoquent remplit la pièce, un bruit cru, organique. L'odeur du sexe et de l'effort sature mes narines. Je sens le spasme monter, cette onde familière qui commence à irradier de mon clitoris vers mon bas-ventre. C'est intense, c'est sauvage. Mon sexe se contracte autour de lui, aspiré par le vide, lubrifié par une excitation qui n'a plus de limite. Je suis au bord, à ce point exact où tout devrait basculer dans l'oubli.

David gémit, son visage se crispant de douleur et de plaisir. Il est proche, je le sens à la manière dont ses muscles se tétanisent, à la force avec laquelle il me broie les poignets.

« Je t'aime, putain, Jenny... »

Ces mots sont comme une gifle. Ils me ramènent violemment à la surface. L'émotion se mélange à l'orgasme qui arrive, mais c'est un orgasme de chair uniquement, une décharge électrique qui me traverse sans jamais toucher mon âme. Je sens les premières pulsations de son plaisir jaillir en moi, chaudes, rythmées, alors qu'il s'enfonce une dernière fois jusqu'à la garde, le corps secoué de tremblements incontrôlables.

Et moi, je suis là, le corps pantelant, le sexe en proie à des contractions spasmodiques qui me font mal tant elles sont vaines. Je sens ses fluides couler en moi, ce mélange de lui et de moi, cette preuve biologique d'une union qui n'est qu'une illusion. Les larmes que je retenais s'échappent enfin, brûlantes, traçant des sillons sur mes tempes.

Il s'effondre sur moi, son souffle court contre mon oreille, son cœur battant la chamade contre ma poitrine. Il croit m'avoir rejointe. Il croit que cette intensité a tout effacé. Mais alors que ses pulsations se calment, je sens le vide revenir, plus vaste, plus noir encore qu'avant. Mon corps est rassasié de douleur, mais mon esprit est une terre brûlée.

Sa main caresse mes cheveux, encore aveugle à mon désarroi. « C'était... incroyable, » murmure-t-il, la voix éteinte par l'épuisement.

Je ne réponds rien. Je fixe l'obscurité, sentant l'humidité froide des draps contre ma peau. Je ne suis pas une femme, je suis un champ de bataille déserté. Et le pire, c'est que je sais qu'il va relever la tête, qu'il va voir mes larmes, et que la discussion va recommencer. Le cycle sans fin de la réparation impossible.

Soudain, il se redresse, sentant le silence trop lourd. Sa main s'arrête. Il me regarde, et je vois l'étincelle de compréhension — et de déception — s'allumer dans ses yeux.

« Tu n'y étais pas, » dit-il, sa voix tombant comme un couperet. « Tu étais encore avec eux, dans ton carnet. »

Je me redresse à mon tour, me fichant de ma nudité, de la sueur qui me glace, de l'intimité qui coule entre mes jambes. « Je n'y serai jamais, David. Tu ne comprends pas ? Il n'y a personne à sauver ici. »

Je tends la main vers la table de chevet, mes doigts tremblants cherchant le cuir du carnet, comme une droguée cherche sa dose, prête à transformer cette étreinte en une nouvelle série de paragraphes sanglants. Il saisit mon poignet avant que je ne l'atteigne.

« Donne-moi ce carnet, Jenny. »

« Non. »

« Donne-le-moi. C'est lui qui nous tue. »

La tension remonte, plus toxique que jamais. La sueur n'a pas encore séché que la haine de soi et l'amour désespéré se préparent à un nouveau round. Ses doigts serrent mon poignet avec une force nouvelle, et je vois dans son regard quelque chose que je n'avais jamais vu auparavant : une volonté de me briser tout à fait pour voir ce qu'il reste en dessous.

Sa poigne est un étau qui ne cherche plus à me retenir, mais à me posséder jusque dans mes retranchements les plus sombres. Je sens l'os de mon poignet craquer presque sous la pression, une douleur sourde qui me rappelle que je suis encore de chair, malgré le vide qui m'habite. Il arrache le carnet de mes doigts gourds d'un geste brusque, sans même le regarder. Il le jette à l'autre bout de la chambre. Le bruit sourd du cuir contre le parquet sonne comme un coup de feu dans le silence de notre détresse.

« Regarde-moi, Jenny. Pas tes fantômes. Pas tes ratures. Moi. »

Sa voix est rauque, chargée d'une violence contenue qui me fait frissonner. Il me plaque violemment contre le matelas, son poids m'écrasant, ses mains clouant mes bras au-dessus de ma tête. Je lutte, non pas pour m'échapper, mais parce que la lutte est le seul langage qu'il me reste. Mes ongles labourent ses épaules, cherchant à marquer sa peau, à y inscrire ma douleur puisque le papier m'est désormais interdit. Je sens son érection, dure et impitoyable, presser contre ma cuisse, encore humide de notre dernier assaut. L'odeur de notre sexe mêlé, cette fragrance de musc et de sel, m'assaille, m'étouffe.

« Tu veux être brisée ? » murmure-t-il contre mon oreille, son souffle brûlant ma

peau. « Alors je vais te réduire en miettes jusqu'à ce que tu ne puisses plus tenir une plume. »

Il ne demande rien. Il prend. Ses lèvres s'écrasent sur les miennes avec une rage désespérée. Ce n'est pas un baiser, c'est une invasion. Sa langue force le passage, envahit ma bouche comme il veut envahir mon esprit. Je réponds avec la même fureur, le mordant jusqu'au sang, savourant le goût métallique qui envahit mes sens. Il gémit de douleur et de plaisir, une plainte animale qui résonne dans mes entrailles.

D'un mouvement brusque, il attrape mes jambes et les écarte avec une brutalité qui m'arrache un cri. Il se place entre mes cuisses, son regard plongé dans le mien, m'interdisant de détourner les yeux. Il n'y a plus de place pour l'introspection, plus de place pour les paragraphes soignés de mon journal. Il n'y a que cette urgence crue, cette nécessité de se détruire l'un l'autre pour se sentir exister.

Il entre en moi d'un seul coup, sans préliminaires, sans douceur. Je me cambre, le souffle coupé par l'impact. C'est une déchirure, une intrusion qui cherche à combler le gouffre en moi. Ses coups de boutoir sont réguliers, profonds, impitoyables. À chaque va-et-vient, je sens mon corps se liquéfier, mes pensées s'effiloche. La sueur coule entre nos poitrines collées, un lubrifiant naturel pour notre naufrage. Je sens l'humidité de mon propre désir, cette fontaine de honte et de besoin, jaillir à chaque assaut de sa verge contre mon col.

« Dis-le, » ordonne-t-il, ses hanches claquant contre les miennes avec un bruit de viande contre viande. « Dis que tu es là. Pas dans ce putain de carnet. Ici. Avec moi. »

Je ne peux pas parler. Je ne peux que gémir, un son guttural qui monte du plus profond de mon être. Je m'accroche à ses reins, mes jambes s'enroulant autour de sa taille pour le forcer à aller encore plus loin, pour qu'il touche enfin cette zone d'ombre où je me cache. Je veux qu'il me vide de mes mots, qu'il remplace l'encre par sa semence, qu'il me sature de sa présence jusqu'à l'écoeurement.

Le rythme s'accélère. David a perdu tout contrôle. Ses yeux sont révoltés, son visage n'est plus qu'un masque de souffrance et d'extase. Il me pilonne avec une sauvagerie qui me fait perdre pied. Je sens mon propre plaisir monter, une vague noire et dévastatrice qui menace de m'engloutir. Mes muscles se crispent, mon vagin se contracte violemment autour de lui, le broyant dans une étreinte interne désespérée. Je sens ses mains s'enfoncer dans mes hanches, y laissant des marques violacées qui seront demain le seul témoignage de cette nuit.

« David... » j'étouffe son nom dans un sanglot.

L'orgasme m'emporte, cruel et absolu. C'est un cri que je ne peux contenir, une explosion de fluides et de nerfs qui me laisse exsangue. Au même moment, il se vide en moi dans un râle de supplicé. Je sens la chaleur de son foutre m'inonder, des jets brûlants qui semblent vouloir me marquer de l'intérieur. Il s'effondre sur moi, son cœur battant contre le mien comme un oiseau pris au piège.

Le silence retombe sur la chambre, plus lourd qu'avant. Nous restons ainsi, soudés par la sueur et les fluides, nos respirations saccadées étant le seul signe de vie dans ce champ de ruines. L'odeur âcre de l'éjaculation et de la sueur froide flotte dans l'air. Je tourne la tête vers le coin sombre où gît mon carnet. Ses pages sont entrouvertes, blanches, muettes.

David se redresse lentement, ses yeux éteints cherchant les miens. Il ne dit rien. Il n'y a plus rien à dire. Il a essayé de me briser pour me trouver, mais il n'a trouvé que le vide que j'essayais désespérément de remplir avec mes mots. Il se retire de moi, laissant un sillage froid et glissant sur mes cuisses. Je me roule en boule sur le côté, sentant son sperme couler lentement sur le drap, comme une encre pâle qui n'écrira jamais rien d'autre que ma solitude.

Je ferme les yeux, le corps endolori, l'âme en lambeaux. Le chapitre se clôt ici, dans

le creux de ce lit défait, là où l'amour n'est plus qu'une forme de torture et le plaisir, une autre façon de pleurer. Dehors, l'aube commence à poindre, livide et indifférente à notre naufrage charnel. David se lève, sa silhouette n'étant plus qu'une ombre parmi les ombres. Je sais qu'il ne ramassera pas le carnet. Il me laisse seule avec lui, seule avec ce silence que même ses cris n'ont pas réussi à briser.

# Chapitre 2

## L'Escapade de Cristal

Le soleil de Saint-Tropez est une insulte. Il cogne contre les vitres de la villa avec une arrogance qui me donne envie de hurler, une lumière si crue qu'elle expose chaque fissure de mon âme, chaque pore de ma peau que je ne parviens plus à habiter. Ici, l'air ne sent pas le papier vieux et le café froid de Boston ; il sent le sel, la lavande brûlée et cette sueur musquée qui émane de David, une odeur qui d'ordinaire m'ancre au sol mais qui, aujourd'hui, m'étouffe.

Je suis debout face à la mer, les pieds nus sur le marbre froid du salon. Ma robe en soie glisse contre mes hanches, un frôlement que mon cerveau mettra sans doute dix minutes à enregistrer pleinement. C'est ma malédiction. Ce décalage temporel, ce fossé synaptique qui fait de moi une spectatrice de mes propres sensations. Quand on me touche, le plaisir ne m'atteint pas tout de suite. Il erre quelque part dans les limbes de mon système nerveux, attendant son heure, pendant que mon corps reste de marbre, une statue d'ivoire offerte à la frustration de l'homme que j'aime.

Je sens son regard dans mon dos. David ne dit rien, mais son silence a le poids d'un reproche. Un architecte aime les structures solides, les réponses immédiates des matériaux sous la pression. Avec moi, il construit sur du sable mouvant.

— Tu es encore là-bas, murmure-t-il derrière moi.

Sa voix est rauque, usée par le voyage et par cette tension qui nous scie les nerfs depuis que cette vidéo TikTok a transformé notre intimité en un spectacle de foire. Pour le monde entier, je suis la "professeure de glace", celle qui ne ressent rien, une curiosité médicale qu'on érotise avec une cruauté obscène.

— Je suis ici, David. Je fais de mon mieux pour être ici.

Il s'approche. Je sens la chaleur de son torse avant même qu'il ne me touche. C'est une radiation, une menace de brûlure. Ses mains se posent sur mes épaules. Elles sont larges, calleuses, les mains d'un homme qui bâtit. Il presse ses pouces dans les muscles tendus de mon cou. Dans ma tête, je sais qu'il exerce une pression ferme, presque douloureuse, mais ma peau ne me renvoie qu'un écho lointain, une caresse fantôme qui ne se matérialisera en une véritable décharge que bien trop tard.

— Regarde-moi, Jenny.

Il me fait pivoter. Ses yeux sont d'un bleu d'orage, injectés de sang. Il y a une telle détresse dans son regard que ça me déchire plus sûrement qu'une lame. Il cherche une lueur, un frisson, n'importe quoi qui lui prouverait que je ne suis pas une poupée de cire.

— On est venus ici pour oublier, dit-il, sa main glissant vers ma gorge, ses doigts enserrant délicatement ma trachée. Pour que je puisse te retrouver. Mais tu n'es qu'une absence.

— Je ne choisis pas ce silence, David ! je m'écrie, ma voix se brisant. Tu crois que ça m'amuse de te voir me désirer et de rester là, enfermée dans un corps qui met des plombs à répondre ? Tu crois que je ne veux pas sentir ta queue en moi maintenant, là, tout de suite, et hurler de plaisir au moment précis où tu jouis ?

Ma vulgarité est un bouclier. C'est la seule façon de lui rappeler que je suis une femme, pas un dossier médical. Il accuse le coup, ses narines se dilatent. La colère est une émotion qu'il traite sans délai, contrairement à mon désir. Il plaque brutalement son corps contre le mien, m'acculant contre la baie vitrée. La chaleur du verre chauffé par le soleil dans mon dos contraste avec la fraîcheur de la pièce, mais tout ce que je

perçois, c'est l'urgence de son érection qui pousse contre mon bas-ventre, dure et impatiente à travers son pantalon de lin fin.

— Tu veux me sentir ? grogne-t-il, ses lèvres frôlant mon oreille. Tu veux que je te prouve que tu es vivante ?

Il ne demande pas la permission. Il attrape le bas de ma robe et la relève d'un geste sec, révélant ma nudité. Je ne porte rien en dessous. L'air frais de la climatisation frappe mon sexe, une sensation que je ne ressentirai vraiment que lorsqu'il sera déjà en train de me pénétrer. C'est cet enfer-là, cette désynchronisation permanente, qui nous tue.

Ses doigts s'enfoncent dans la chair de mes fesses, il me soulève avec une force brute, mes jambes s'enroulant d'instinct autour de sa taille. Je sens son souffle court contre mon cou, l'odeur de sa sueur qui devient plus âcre, plus animale. Il est à bout. Il ne veut plus de dialogues tendres, plus de préliminaires patients destinés à "réveiller" mes nerfs. Il veut me posséder, me briser s'il le faut, pour voir si quelque chose de réel s'échappe des débris.

— Dis-le, ordonne-t-il en déboutonnant son pantalon d'une main tremblante. Dis-moi que tu me veux, même si ton cerveau est encore à Boston. Dis-moi que tu as besoin de ça.

— Baise-moi, David, je lâche dans un souffle, mes ongles s'enfonçant dans ses trapèzes. Baise-moi jusqu'à ce que je ne puisse plus penser. Jusqu'à ce que la douleur et le plaisir se mélangent tellement que mon corps n'ait plus d'autre choix que de hurler.

Il libère son sexe, une verge sombre et pulsante de sang, déjà ornée d'une perle de désir limpide. Sans plus de manières, sans lubrifiant autre que ma propre frustration qui commence enfin à humidifier timidement mes lèvres, il s'enfonce en moi d'un

coup sec, total.

Le choc physique est immense, mais mon esprit reste tragiquement lucide. Je sens l'étirement, la plénitude brutale, l'invasion. Mais le plaisir, cette vague de chaleur qui devrait m'emporter, est encore sur le rivage, loin. Je vois David fermer les yeux, son visage se tordre dans une extase douloureuse. Il s'agite en moi avec une violence désespérée, ses coups de rein frappant le verre derrière moi dans un rythme saccadé, métallique.

— Je te sens... je murmure, mentant à moitié pour le rassurer, pour me rassurer.

Ses mains attrapent mes seins, les pétrissant avec une force qui laissera des marques. Il lèche la sueur qui perle entre mes clavicules. Sa langue est chaude, râpeuse. Chaque mouvement de va-et-vient est une tentative d'effraction. Il veut forcer la porte de mon ressenti.

— Mens-moi encore, Jenny, râle-t-il en plongeant ses doigts dans ma bouche pour étouffer mes gémissements. Dis-moi que c'est bon. Dis-moi que tu jouis avec moi.

Il accélère. Ses mouvements deviennent erratiques, bestiaux. Je sens le frottement de ses poils pubiens contre ma vulve, la moiteur de nos peaux qui claquent l'une contre l'autre. C'est un combat, pas une éreinte amoureuse. Il veut m'arracher à mon propre corps. Il se retire presque entièrement pour s'enfoncer plus profondément encore, cherchant le col de mon utérus, cherchant le point de rupture.

Soudain, je sens une première décharge. Ce n'est pas encore le plaisir, c'est une brûlure électrique, un signal de détresse de mes nerfs qui commencent enfin à traiter l'information. Ma vision se trouble. La sueur de David goutte sur mon visage, salée, amère.

— Plus fort, David... fais-moi mal...

Je veux qu'il m'anéantisse. Je veux que l'impact soit si fort que le décalage temporel soit pulvérisé. Il grogne, un son inhumain, et me retourne brusquement, me plaquant le visage contre la vitre. Je vois le jardin, les palmiers, la mer d'un bleu d'acier, pendant qu'il me prend par derrière avec une fureur renouvelée. Sa main attrape mes cheveux, tirant ma tête en arrière, m'obligeant à offrir ma gorge à ses morsures.

Ses coups de boutoir me propulsent contre le verre froid. Le contraste est insupportable. Le froid du dehors, le feu en dedans. Et là, enfin, la première vague de fond me submerge. Un plaisir retardé, décuplé par l'attente, qui me frappe au moment où il commence, lui, à perdre tout contrôle.

Mes muscles vaginaux se contractent violemment autour de lui, un spasme involontaire qui le fait hurler.

— Voilà... murmure-t-il, sa voix brisée par l'effort. Voilà ma Jenny...

Mais alors que je commence enfin à monter, que mon corps s'embrase dans une agonie délicieuse, je vois dans le reflet de la vitre une larme couler sur la joue de David. Il jouit, il s'effondre en moi, inondant mes entrailles de sa semence chaude, mais ses yeux sont vides. Il a fini, il a eu son compte, et moi, je ne fais que commencer. Le fossé vient de se rouvrir, plus béant que jamais. Nous sommes deux naufragés sur des îles différentes, criant l'un vers l'autre à travers un océan de temps perdu.

Je sens son poids s'alourdir contre mon dos, son souffle court qui vient mourir dans ma nuque, encore humide de sa sueur et de ma propre fièvre. À l'intérieur de moi, la chaleur de sa semence commence déjà à couler, une traînée gluante qui glisse le long de mes cuisses, mais l'incendie que ses coups de boutoir ont allumé ne s'éteint pas. Au contraire, il couve, il gronde. Cette larme que j'ai vue dans le reflet de la vitre, elle me brûle plus que son foutre. Elle est l'aveu d'une défaite que je refuse d'accepter.

— Ne te retire pas, je souffle, ma voix n'est qu'un râle déchiré. David, ne me laisse pas là.

Je pivote dans ses bras, mes pieds glissant sur le parquet de la villa, et je l'agrippe par les épaules pour le forcer à me regarder. Ses yeux sont rougis, brouillés par une tristesse si profonde qu'elle semble nous noyer tous les deux. Il essaie de s'écarter, de retrouver une contenance, de redevenir cet homme solide et distant qu'il s'efforce d'être depuis des mois, mais je ne le lâche pas. Je plaque ma poitrine contre la sienne, sentant son cœur cogner comme un animal en cage. Mes tétons, durcis par le froid de la vitre et l'excitation brutale, s'écrasent contre son torse velu.

— Regarde-moi, putain, j'exige en le secouant. Tu crois que tu peux juste te vider en moi et pleurer sur les débris ? Tu crois que c'est ça, Saint-Tropez ?

Il attrape mes poignets, ses doigts s'enfonçant dans ma chair avec une force qui me fait grimacer de plaisir et de douleur.

— Qu'est-ce que tu veux de plus, Jenny ? Sa voix est rauque, chargée de reproches. On se déchire à chaque phrase. On fait l'amour comme si on essayait de se tuer. Qu'est-ce qu'il reste ?

— Il reste ça, je réplique en plaquant ma main sur son sexe qui, malgré sa tristesse, recommence à s'éveiller sous mes doigts experts. Il reste ce besoin animal de ne pas crever seul.

Je descends ma main, mes doigts s'enroulant autour de sa verge encore humide, sentant le sang y refluer. Je le caresse avec une ferveur désespérée, remontant le long de la veine saillante, jouant avec le gland qui perle déjà d'un nouveau désir, plus sombre, plus agressif. Je veux qu'il oublie sa peine, je veux qu'il se perde dans la mienne. Je me mets à genoux devant lui, là, sur le tapis luxueux qui ne vaut rien face

à l'indécence de notre détresse.

Je l'engloutis d'un coup, ma bouche chaude et avide entourant son membre. Je veux goûter son sel, son odeur, le goût de sa propre fin. Mes yeux ne quittent pas les siens alors que je fais des va-et-vient rythmés, ma gorge se serrant sur lui. Je vois sa mâchoire se contracter, ses narines se dilater. Le David civilisé, l'homme de raison, s'effondre. L'animal reprend le dessus. Il m'attrape par les cheveux, ses doigts s'emmêlant dans mes mèches emmêlées, et il guide mon mouvement avec une brutalité soudaine, me forçant à l'accueillir plus profondément, jusqu'à m'étouffer.

— Tu veux ça ? grogne-t-il en me dominant de toute sa hauteur. Tu veux qu'on se détruise jusqu'au bout ?

Je me relève sans rompre le contact, mes lèvres luisantes de sa salive et de son désir. Je le repousse vers le grand fauteuil en cuir qui fait face à la mer. Je m'assois sur lui, à califourchon, mes jambes s'ouvrant largement pour exposer ma vulve gonflée, trempée de nos fluides mêlés. Je guide son sexe à l'entrée de mon antre, sentant la pointe brûlante frotter contre mon clitoris qui palpite comme un cœur à découvert.

— Je veux que tu me sentes, David. Je veux que tu oublies le passé, le futur, et cette putain de villa. Je veux que tu sois en moi jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de place pour les larmes.

Je m'enfonce sur lui d'un coup sec. Un cri m'échappe, un son guttural qui n'a plus rien de humain. Il est si gros, si dur, qu'il semble écarter mes os. Je sens mon col de l'utérus être percuté par sa force, une douleur exquise qui se propage dans tout mon bassin. Je commence à onduler, mes hanches décrivant des cercles lents, vicieux, pour le sentir dans chaque recoin de mon intimité. Ma chair se resserre sur lui, le suçante littéralement à chaque mouvement.

David jette sa tête en arrière, ses mains saisissant mes fesses, pétrissant la peau avec

une violence qui laissera des marques. Ses doigts cherchent mon entrée, se glissant entre nous pour rejoindre l'endroit où nos corps se soudent. Il trouve mon clitoris, le malmène entre son pouce et son index tandis que je continue mon va-et-vient frénétique. Le plaisir est si violent qu'il en devient insoutenable, une décharge électrique qui me parcourt l'échine.

— Jenny... putain, Jenny... il halète, ses yeux se révolvant.

L'air dans la pièce est devenu lourd, saturé de l'odeur du sexe, de la sueur et de l'iode qui entre par la porte-fenêtre restée entrouverte. Nous sommes deux bêtes blessées qui tentent de recoudre leurs plaies avec de la chair et de la sueur. Je sens le spasme monter, plus puissant que le précédent, une vague scélérate qui menace de tout emporter. Je m'agrippe à ses épaules, mes ongles s'enfonçant dans ses trapèzes, cherchant son sang, cherchant une preuve qu'il est encore là, avec moi, dans ce naufrage.

— Plus fort, David. Ne t'arrête pas. Brise-moi s'il le faut, mais ne t'arrête pas.

Il répond en me soulevant par la taille, me faisant décoller du fauteuil pour me rasseoir sur lui avec une force décuplée. Le choc de nos pubis est assourdissant dans le silence de la nuit tropézienne. Chaque impact me propulse un peu plus loin de la réalité, un peu plus près d'un précipice que nous avons nous-mêmes creusé. Je vois la sueur perler sur son front, couler le long de son cou, et je la lèche, avide de chaque parcelle de lui.

Mais malgré l'intensité, malgré l'animalité de l'acte, je sens cette ombre qui rôde. Ce n'est pas de l'amour que nous faisons, c'est une guerre de tranchées. Et alors que mon corps commence à trembler, au bord de l'explosion, je réalise que même ici, clouée à lui par le plaisir le plus pur, je ne sais toujours pas si nous essayons de nous sauver ou de nous achever une bonne fois pour toutes. Ses hanches s'accélèrent, son souffle devient un grognement sauvage, et je sens ses doigts s'enfoncer plus profondément en

moi, cherchant à atteindre ce que les mots n'ont jamais pu toucher.

Ses phalanges raclent ma paroi interne avec une brutalité désespérée, cherchant ce point névralgique, cette petite mort qui me fera tout oublier, même le son de sa voix quand il m'a menti le mois dernier. Je bascule la tête en arrière, mes cheveux balayant l'obscurité, et je m'accroche à ses épaules comme si la terre allait s'ouvrir sous nos pieds. L'odeur de sa peau, un mélange de sel marin, de tabac froid et de cette sueur musquée que je reconnaîtrais entre mille, m'envahit, me sature les sens jusqu'à l'étouffement.

— Regarde-moi, Jenny, grogne-t-il contre mon oreille. Regarde ce que tu me fais.

Ses mains quittent mes hanches pour remonter sous mon débardeur, écrasant mes seins avec une rudesse qui m'arrache un cri. Mes tétons sont douloureusement érigés, frottant contre la paume de ses mains calleuses. Il me force à me redresser, à ancrer mes yeux dans les siens, deux abîmes sombres où se reflète ma propre déchéance. Il n'y a plus de vernis social ici, plus de villa luxueuse ni de champagne qui pétille sur la terrasse. Il n'y a que cette friction de plus en plus rapide, ce va-et-vient carnassier qui me déchire et me recoud à chaque poussée.

Ses hanches se soulèvent avec une vigueur renouvelée, et je sens son sexe, brûlant et dur comme du fer, heurter mon col avec une précision chirurgicale. Chaque coup de bouterolle est une question à laquelle je n'ai pas de réponse. Pourquoi sommes-nous ici ? Pourquoi lui ? Je serre mes cuisses autour de sa taille, cherchant à réduire l'espace, à ne plus laisser un atome d'air entre nous. Je veux qu'il me broie. Je veux qu'il efface, par la seule force de son poids, le vide qui me dévore depuis des mois.

— Dis-le, souffle-t-il, sa voix brisée par l'effort. Dis que tu m'appartiens encore, malgré tout ce bordel.

Je ne réponds pas. Les mots sont coincés dans ma gorge, étouffés par un sanglot qui

refuse de sortir. À la place, je me cambre violemment, offrant mon intimité à sa fureur. Ma vulve est en feu, gorgée de sang, glissante de ce désir honteux qui se moque de ma dignité. Le bruit de nos corps qui s'entrechoquent, ce claquement humide et sourd, rythme ma chute. Je commence à voir des taches de lumière derrière mes paupières closes. L'orgasme monte, une vague de fond venue des profondeurs, menaçante, irrésistible.

Je sens ses doigts se retirer brusquement de moi pour laisser place à sa main entière qui vient enserrer ma gorge, sans m'étouffer, juste pour me signifier son emprise totale. Son pouce appuie sur ma carotide, et le sang cogne dans mes tempes.

— Dis-le, Jenny !

— Je... Je te déteste, David, j'expire dans un râle, ma voix n'étant plus qu'un sifflement.

Il esquisse un sourire cruel, un rictus de prédateur qui sait qu'il a gagné. Il s'enfonce en moi d'un coup sec, si profond que j'ai l'impression qu'il touche mon âme, ou ce qu'il en reste. La douleur se mêle au plaisir dans une alchimie dévastatrice. Je sens ses muscles se tendre à l'extrême, ses fesses se durcir sous mes doigts alors qu'il accélère la cadence jusqu'à l'absurde. C'est une machine de guerre, un animal qui cherche son salut dans mes entrailles.

Ma jouissance explose sans prévenir, un spasme violent qui me cloue contre son torse. Mes parois se contractent frénétiquement autour de lui, le traitant comme un intrus qu'on ne veut plus lâcher. Je hurle son nom dans le creux de son épaule, mes dents s'enfonçant dans sa chair pour ne pas défaillir. Au même instant, il lâche un cri rauque, une plainte qui vient du ventre, et je sens le jet brûlant de sa semence m'inonder, saccadé, interminable. Il se vide en moi comme s'il déversait tout son poison, toute sa tristesse, tout son amour toxique.

Le silence qui suit est plus assourdissant que le fracas de nos corps. Nous restons ainsi, soudés, pantelants, l'un dans l'autre, la sueur mêlée aux fluides qui coulent lentement le long de nos jambes. L'air de la nuit rafraîchit ma peau moite, mais le froid vient de l'intérieur. David laisse retomber sa tête sur mon épaule, son souffle redevenant peu à peu régulier, mais ses mains tremblent encore sur mon dos.

Je sens une larme rouler sur ma joue, se perdant dans son cou. Ce n'est pas une larme de soulagement. C'est le deuil de ce que nous aurions pu être. Nous venons de nous consumer une fois de plus, de brûler les dernières planches du pont qui nous reliait au monde normal. Saint-Tropez brille au loin, artificielle et indifférente, tandis que sur ce fauteuil de cuir, nous ne sommes que deux naufragés agrippés à une épave, attendant que la prochaine vague finisse de nous engloutir.

Il finit par se retirer de moi, un bruit de succion humide marquant la fin de la trêve. Je me sens soudain vide, affreusement vide, malgré la tiédeur de son sperme qui glisse sur mes cuisses. Il ne me regarde pas. Il se lève, ramasse son pantalon, et se dirige vers la balustrade, me laissant là, ouverte et brisée. L'escapade de cristal vient de se fissurer, et je sais, au plus profond de mes tripes, que les morceaux ne se recolleront jamais.

# Chapitre 3

## Le Séisme de Minuit

Le cuir noir du fauteuil colle à ma peau, une morsure glacée qui contraste avec la chaleur poisseuse de la nuit tropézienne. Je sens le liquide s'écouler lentement le long de l'intérieur de mes cuisses, un mélange de lui et de moi, une trace de l'acte qui vient de s'achever, mais dont mon cerveau n'a pas encore reçu le signal. Je suis là, prostrée, les jambes encore tremblantes d'un effort que je n'ai perçu que comme une chorégraphie mécanique. Dans deux heures, peut-être trois, l'orgasme me frappera comme une foudre retardée, me brisant en mille morceaux alors que je serai peut-être seule dans mon sommeil. C'est ma malédiction. Mon corps est un continent dont je reçois les nouvelles avec un décalage insupportable.

David me tourne le dos. Sa silhouette, sculptée par des années de précision architecturale, se découpe contre le ciel d'encre de la Côte d'Azur. Il est nu, magnifique et pathétique à la fois, tenant son pantalon à la main comme le vestige d'une dignité qu'il a abandonnée quelque part entre mes hanches. Ses épaules sont voûtées. Je vois le tressaillement de ses muscles sous sa peau mate, encore luisante de sueur. Le silence entre nous est un gouffre, plus profond que celui qui sépare la balustrade de la mer qui gronde en contrebas.

— Tu ne m'as même pas regardé une seule fois, Jenny.

Sa voix est un murmure rauque, une lame de rasoir qui déchire le vrombissement lointain des yachts. Il ne se retourne pas. Il n'en a pas besoin. Il sait que je fixe le vide, que mes yeux sont de verre.

— J'étais là, David, je réponds, ma propre voix me semblant étrangère, étouffée par

l'odeur du sexe et de l'air marin. Je te jure que j'étais là.

— Non. Tu étais dans l'attente. Tu attendais l'écho. Tu n'étais pas avec moi, tu étais déjà dans ton futur, à guetter le moment où ton putain de cerveau déciderait enfin de te donner ce que je viens de t'offrir.

Il se retourne brusquement. Ses yeux sont des brûlures d'orgueil blessé. Il lâche son pantalon qui s'écrase sur les dalles de pierre dans un bruit mat. Il s'approche de moi, et je me sens minuscule dans ce fauteuil, exposée, offerte au monde qui nous a déjà jugés sur les écrans de millions de téléphones. Le scandale TikTok nous suit partout, une ombre numérique qui érotise ma douleur, faisant de moi la "femme de marbre" et de lui le "sculpteur impuissant".

Il s'accroupit entre mes jambes écartées, ignorant les fluides qui brillent sur ma peau sous la lueur de la lune. Ses mains, larges et calleuses, se referment sur mes genoux avec une brutalité qui me fait enfin réagir. Il me force à le regarder.

— Je veux te voir me sentir, Jenny. Pas demain. Pas dans une heure. Maintenant.

Il plonge ses doigts en moi, sans préambule, sans douceur. C'est un assaut. Un cri muet sort de ma gorge alors qu'il cherche à forcer le verrou de mon système nerveux. C'est cru, c'est sauvage. Je sens le frottement dur de ses doigts contre mes parois encore gorgées de lui, le glissement impitoyable de sa chair dans la mienne. C'est presque douloureux, et pourtant, c'est la seule chose qui me raccroche au présent.

— Regarde-moi, halète-t-il, son visage à quelques centimètres du mien. Dis-moi que ça te fait mal. Dis-moi que tu as envie de hurler. Ne me laisse pas être le seul à saigner ici.

Ses doigts s'activent avec une fureur désespérée. Je vois la veine battre sur son front, je sens l'odeur musquée de son corps qui m'envahit, le sel de ses larmes — ou est-ce

de la sueur ? — qui coule sur mes lèvres. Je veux lui donner ce qu'il demande. Je veux que mes nerfs s'embrasent, je veux que cette déconnexion disparaisse. Je serre les poings sur le cuir du fauteuil, mes ongles s'enfonçant dans la matière jusqu'à la déchirer.

— Je te sens, David... Je te sens...

C'est un mensonge à moitié vrai. Je sens la pression, la présence physique, mais l'étincelle, ce séisme que nous recherchons tous les deux, reste bloqué quelque part dans les méandres de ma colonne vertébrale.

Il retire ses doigts brusquement, les laissant luisants de ma moiteur, et avant que je puisse respirer, il me saisit par la taille pour m'arracher au fauteuil. Il me plaque contre la balustrade de pierre, le froid du minéral sur mon dos, la chaleur de son sexe dressé contre mon ventre.

— On ne va pas attendre, Jenny. On va recommencer jusqu'à ce que tu te brises en direct. Je me fous que le monde entier nous regarde à travers un objectif. Je veux que tu sois là.

Il me soulève, mes jambes s'enroulant instinctivement autour de sa taille. Son sexe frotte contre mon entrée, dur, exigeant, dépourvu de la tendresse habituelle qui nous sert de refuge. C'est un combat. Il veut reprendre possession de ce que la biologie m'a volé. Il pénètre en moi d'un coup sec, un coup de boutoir qui m'arrache un gémissement de surprise. La sensation est là, violente, localisée, mais elle glisse sur moi comme de l'eau sur une plume.

Je le serre plus fort, mes doigts s'ancrant dans les muscles de son dos, cherchant à fusionner avec lui pour combler le vide. Ses hanches frappent les miennes avec une régularité animale, le bruit de nos corps qui s'entrechoquent résonnant sur la terrasse déserte. Je ferme les yeux, essayant de chasser l'image de cette vidéo virale, de ces

commentaires qui disent que je suis une poupée de cire.

— Ouvre les yeux ! ordonne-t-il, sa voix brisée par l'effort. Regarde ce que je te fais. Regarde comment je te possède.

Je les ouvre. Et ce que je vois me terrifie autant que cela m'excite. Je vois un homme à bout, un homme qui m'aime jusqu'à la destruction, essayant de ranimer un cadavre émotionnel. La sueur perle sur son torse, tombant sur mes seins, se mélangeant à la fraîcheur de la nuit. Son mouvement s'accélère, il devient frénétique, une quête désespérée pour une réaction immédiate.

À chaque va-et-vient, je sens le poids de l'attente s'alourdir. Je suis une bombe à retardement, et il essaie désespérément d'en couper les fils avant qu'elle n'explose dans le vide. Ma peau brûle là où il me touche, mon sexe s'échauffe sous ses assauts répétés, mais mon cœur reste cet observateur froid, cette part de moi qui prend des notes sur ma propre déchéance.

— Plus fort, David... fais-moi oublier le reste... fais-moi mal...

Il grogne, une sonorité primitive, et s'enfonce en moi jusqu'à la garde, me soulevant encore plus haut contre la rambarde. Le vertige me prend. Le vide derrière moi, l'abîme devant moi. Nous sommes sur le fil du rasoir, et la chute semble être la seule issue.

Ses mains délaissent mes hanches pour s'ancrer dans mes cheveux, tirant ma tête en arrière avec une brutalité qui m'arrache un hoquet de surprise, presque un sanglot. Il veut voir mes yeux. Il veut y débusquer la moindre étincelle de vie, même si c'est la lueur d'une agonie. Le métal froid de la rambarde me scie les reins, contrastant violemment avec la fournaise de son corps qui m'écrase. David est une tempête de muscles et de nerfs tendus, un prédateur acculé qui refuse de me laisser sombrer seule dans l'indifférence.

— Regarde-moi, Jenny. Ne te cache pas derrière ce masque. Putain, regarde-moi !

Sa voix est un râle rauque, brisée par l'effort et une douleur que je connais trop bien. C'est la douleur de celui qui donne tout et ne reçoit en retour qu'un écho vide. Ses coups de reins deviennent erratiques, saccadés, comme s'il cherchait à briser la barrière invisible entre nous. Je sens son membre, dur et brûlant, cogner contre mon col, chaque assaut résonnant jusque dans mon ventre, provoquant des secousses électriques qui commencent à fissurer ma résolution.

Je lâche prise. Mes doigts se plantent dans ses trapèzes, mes ongles s'enfoncent dans sa peau trempée de sueur, cherchant à m'agripper à quelque chose de réel. L'odeur de son sexe, mêlée au sel de la mer et à son parfum haut de gamme qui s'étirole, m'enivre. C'est une odeur de défaite et de désir pur.

— Je te regarde, David... je ne vois que toi, murmurai-je, le souffle court, alors que ma tête bascule à nouveau.

Il s'arrête net, nous laissant tous deux suspendus au bord de l'abîme. Il est à l'intérieur de moi, si profond que je sens les battements de son cœur pulser contre mes parois intimes. Il me fixe avec une intensité terrifiante, ses yeux sombres dévorant mon visage, cherchant la faille. Puis, sans prévenir, il me soulage de mon propre poids. Il glisse ses bras sous mes cuisses et me soulève, m'obligeant à enrouler mes jambes autour de sa taille. Je suis maintenant totalement à sa merci, suspendue au-dessus du sol du balcon, mon centre de gravité ancré uniquement par sa pénétration et l'étau de ses bras.

— Dis-le, ordonne-t-il contre ma bouche, son souffle chaud se mélangeant à mes larmes salées. Dis-moi que tu sens que je t'appartiens. Dis-moi que ce vide n'est rien face à ce que je te fais.

Il reprend son mouvement, mais cette fois avec une lenteur calculée, une torture délicate. Il se retire presque entièrement, me laissant béante, cherchant désespérément le contact, avant de s'enfoncer à nouveau d'un coup sec, total, dévastateur. Le son de nos chairs qui s'entrechoquent est le seul bruit dans le silence de Saint-Tropez endormie. C'est un bruit organique, cru, indécent.

— Tu me tues, David... je finis par lâcher dans un souffle étranglé.

— Alors meurs avec moi, tonne-t-il avant de m'embrasser avec une rage désespérée.

Sa langue envahit ma bouche avec la même autorité que son sexe envahit mon corps. C'est une lutte, une guerre de territoires. Il veut chaque parcelle de mon plaisir, chaque goutte de mon abandon. Je sens le liquide séminal d'une excitation précédente, le mien, couler le long de mes cuisses, une trace tiède de notre péché sous la lune d'argent. Je suis trempée, offerte, ouverte comme une plaie qui refuse de cicatriser.

Ses pouces se posent sur mes hanches, là où la peau est la plus fine, et il presse, marquant ma chair de ses empreintes sombres. Il accélère encore, sa respiration se transformant en un grognement animal. La tension dans ses bras est telle que je crains qu'il ne m'écrase contre lui. Je sens le basculement arriver, cette perte de contrôle que je redoutais tant. Mon clitoris frotte violemment contre son pubis à chaque va-et-vient, et une chaleur insoutenable se propage de mon entrejambe vers le reste de mon corps, engourdissant mes membres, transformant mes os en liquide.

— Je n'en peux plus... David... s'il te plaît...

Je ne sais même plus ce que je demande. Qu'il s'arrête ? Qu'il ne s'arrête jamais ? Qu'il m'achève ? Ses mouvements sont devenus une transe. Il me martèle avec une force qui me fait rejeter la tête en arrière, mes cheveux balayant le vide derrière la rambarde. Je vois les lumières des yachts dans le port, des points flous qui dansent au

rythme de mes spasmes. La réalité se fragmente. Il n'y a plus que la friction, la sueur qui pique mes yeux, et cette douleur exquise qui monte, monte, prête à m'arracher un cri que tout le golfe entendra.

Il lâche un cri étouffé, un nom qui ressemble au mien, mais chargé d'une telle dévotion qu'il me transperce le flanc. Il me serre plus fort encore, ses hanches s'écrasant contre les miennes avec une frénésie qui frise la folie. Ses dents se plantent dans l'attache de mon cou, marquant son territoire, revendiquant ce cadavre émotionnel pour en faire sa chose, son miracle, sa ruine.

— Je ne te laisserai pas partir, Jenny. Jamais.

Et alors qu'il prononce ces mots, je sens les premières contractions de mon orgasme m'envahir, une vague noire et dévastatrice qui menace de m'emporter loin de la rive, là où personne ne pourra me sauver. Le séisme n'est plus à venir, il se produit ici, dans ses bras, dans le creux de mes reins, dans le désespoir de cet acte qui se veut une renaissance et qui ressemble de plus en plus à un sacrifice. Mes muscles se tendent à rompre, mon sexe se resserre sur lui dans une étreinte désespérée, et je sens ses propres muscles tressaillir, le prélude à une explosion que nous ne pourrions pas contenir.

Ma cage thoracique se soulève dans un spasme violent, cherchant un oxygène qui a déserté la chambre. Je suis suspendue à ses lèvres, à ses mains qui labourent ma peau, à ce membre qui me déchire avec une douceur si cruelle que j'en oublie mon propre nom. Le plaisir ne vient plus par vagues ; c'est un tsunami de goudron brûlant qui engloutit tout sur son passage. Je sens mes parois vaginales se convulser, agrippant désespérément sa virilité impitoyable, comme si j'essayais de l'étouffer en moi, de le garder prisonnier de ma propre agonie.

— Regarde-moi, Jenny, ordonne-t-il d'une voix rauque, brisée par l'effort. Regarde ce que tu me fais.

Je relève mes paupières lourdes, noyées de larmes. Ses yeux sont deux abîmes de désir et de souffrance, un miroir exact de ma propre perte. Il n'y a plus de luxe à Saint-Tropez, plus de yachts, plus de champagne. Il n'y a que cette sueur qui pique mes yeux, l'odeur musquée de nos corps soudés, et le bruit sourd de ses hanches qui percutent les miennes. Chaque coup de boutoir est une question à laquelle je n'ai pas de réponse, un assaut qui cherche à briser les dernières défenses de mon cœur de pierre.

Ses mains glissent sous mes fesses, me soulevant pour m'empaler plus profondément encore. Je jette la tête en arrière, la gorge offerte, tandis qu'un cri animal s'échappe de mes lèvres. Je ne me reconnais plus. Je suis une bête blessée, une femme qui se noie et qui trouve la rédemption dans la douleur de l'étreinte. Le frottement de son gland contre mon col de l'utérus envoie des décharges électriques jusque dans la plante de mes pieds. C'est trop. C'est insoutenable.

— S'il te plaît... murmure-je, sans savoir si je lui demande d'arrêter ou de m'achever.

— Je ne m'arrêterai pas, crache-t-il entre ses dents serrées. Je veux que tu sentes tout. Je veux que tu te souviennes de chaque seconde où je te possède.

Il accélère la cadence, un rythme effréné, sauvage, presque haineux de tant de besoin. Je sens le liquide séminal monter en lui, une pression insupportable que je partage. Mes doigts s'enfoncent dans les muscles de son dos, mes ongles traçant des sillons de sang que le sel de notre sueur vient brûler. Le plaisir devient une torture, une saturation sensorielle qui me fait basculer.

Et soudain, le barrage cède.

Mon sexe explose en une série de contractions si puissantes que je crois défaillir. C'est une décharge de foudre qui me traverse la colonne vertébrale, me laissant

exsangue, les muscles tétanisés. Je crie son nom, un hurlement qui déchire le silence de la nuit tropézienne, tandis que tout mon être s'effondre sur lui-même.

Il ne tarde pas. Je sens son corps se tendre comme un arc, ses veines saillir sur son cou sous l'effet de l'ultime effort. Il s'enfonce en moi une dernière fois, jusqu'à la garde, avec une force qui me fait gémir de douleur et de jouissance mêlées. Sa semence jaillit au plus profond de mes entrailles, des jets brûlants, saccadés, une lave de vie et de désespoir qui m'inonde. Il se vide en moi comme s'il tentait de me transfuser son âme, de combler le vide immense que j'ai creusé en lui.

Nous restons ainsi, soudés, haletants, deux naufragés sur un radeau de draps froissés. Le silence qui suit est plus lourd que le vacarme de nos ébats. Sa tête retombe dans le creux de mon épaule, son souffle court me brûle la peau. Je sens encore les tressaillements de son membre à l'intérieur de moi, les derniers échos de la tempête.

Une larme solitaire coule sur ma tempe et vient se perdre dans mes cheveux emmêlés. Ce n'est pas une larme de joie. C'est le deuil de mon indépendance, le constat amer que je lui appartiens plus que je ne l'admettrai jamais. Il a marqué mon corps de son empreinte indélébile, il a infiltré mes fluides, il a colonisé mes pensées.

Il se retire lentement, avec une hésitation qui me brise le cœur. L'air frais de la chambre s'engouffre entre nous, me faisant frissonner violemment. Le vide revient instantanément, plus vaste, plus terrifiant. Je me sens souillée par cette beauté, ravagée par cette intensité que je ne pourrai jamais retrouver ailleurs.

Il se rallonge à mes côtés, ne me quittant pas du regard, ses yeux encore sombres d'une passion non résolue. Sa main caresse ma joue avec une tendresse qui me fait plus de mal que sa brutalité de tout à l'heure.

— Tu pensais pouvoir t'échapper, Jenny, murmure-t-il, sa voix n'étant plus qu'un souffle hanté. Mais tu as le goût de mes larmes, et j'ai le goût de tes mensonges. On

est condamnés.

Je ferme les yeux, incapable de soutenir son regard. Le séisme est passé, laissant derrière lui un paysage de ruines fumantes. Je suis vide, épuisée, terrifiée par l'écho de cet acte qui résonne encore dans ma chair. Demain, le soleil se lèvera sur Saint-Tropez comme si de rien n'était. Mais pour moi, le monde s'est arrêté ici, dans cette chambre, dans ce lit qui sent le sexe, la sueur et la fin de tout.

Je me roule en boule, lui tournant le dos, sentant encore l'humidité de son foutre couler lentement entre mes cuisses, ultime rappel de ma défaite. Le silence devient ma seule armure, une protection dérisoire contre la certitude que, quoi qu'il arrive, je ne serai plus jamais entière. Le sacrifice est consommé.

# Chapitre 4

## Le Retour à la Poussière

La traînée de son sperme est un ruban de glace qui serpente lentement sur l'intérieur de ma cuisse, une morsure thermique dans le silence poisseux de la chambre. Je suis roulée en boule, les genoux remontés contre ma poitrine, fixant le mur de chaux blanche qui commence à griser sous les premières lueurs de l'aube. Derrière moi, je sens la chaleur du corps de David, mais c'est une chaleur qui ne m'atteint plus. Elle s'arrête à la surface de ma peau, incapable de traverser la barrière de ma propre déconnexion.

Les draps sont un champ de bataille de coton froissé, imprégnés de l'odeur âcre de notre sueur mêlée, du musc de David et de cette fragrance métallique, presque électrique, qui semble émaner de moi chaque fois que mon corps refuse de s'aligner sur mon esprit. Nous venons de faire l'amour, ou plutôt, il a fait l'amour à une enveloppe que j'habite par intermittence. Pour lui, c'est fini. Le spasme est passé, le calme est revenu. Pour moi, le séisme n'a pas encore eu lieu. Je sens le vide là où il devrait y avoir une plénitude, et cette absence est un hurlement sourd dans mes entrailles.

— Jenny ?

Sa voix est un murmure brisé, une supplique. Il ne me touche pas. Il sait que, dans ces moments-là, ses mains sont des brûlures. Je sens son souffle sur ma nuque, un air chaud qui me donne envie de m'arracher la peau.

— Je suis là, David, je réponds.

Mais c'est un mensonge. Ma voix sonne creuse, comme si elle venait du fond d'un puits de pétrole. Je ne suis pas là. Je suis déjà à Boston, dans mon bureau froid de l'université, entourée de graphiques de macroéconomie et de piles de copies que je corrigerai pour oublier que mon propre système nerveux est une erreur de programmation. Je suis déjà loin de cette villa de Saint-Tropez qui devait être notre sanctuaire et qui est devenue le théâtre de notre déchéance publique.

— Tu ne l'es pas, dit-il, et je l'entends se redresser.

Le matelas gémit sous son poids. Je sens ses yeux peser sur mon dos nu, sur la courbe de mes hanches où ses doigts ont laissé des traces rouges qui vont virer au bleu. Il regarde les restes de son plaisir couler sur mes draps, ce gâchis biologique qui symbolise notre échec. Pour lui, voir son propre sperme s'échapper de moi sans que j'aie vibré est une insulte à sa virilité, une preuve de son impuissance à me « réparer ».

— Je sens ton corps qui commence à chauffer, Jenny. Maintenant. C'est maintenant que ça t'arrive, n'est-ce pas ?

Il a raison. C'est la malédiction de mon syndrome. Un décalage temporel cruel. Mon cerveau enregistre l'acte avec une précision chirurgicale, mais mon plaisir est un fantôme qui erre dans les couloirs de mes nerfs, arrivant toujours trop tard à la fête. Alors que David sombre dans la léthargie de l'après-coup, mes parois vaginales commencent enfin à palpiter. Une onde de chaleur, tardive et inutile, monte de mon entrejambe. Mes clitoris se réveillent, gorgés de sang, alors que l'homme qui les a stimulés est déjà en train de faire le deuil de notre connexion.

Je ferme les yeux, serrant les dents pour ne pas gémir. C'est une torture. Je ressens chaque centimètre carré de ma peau, chaque pore qui réclame une caresse qui ne viendra plus. La sueur sur mon front devient une rosée acide. Je me sens comme un objet de foire, une horloge dont les aiguilles tournent à l'envers.

— Ne fais pas ça, murmure-t-il, sa voix se chargeant d'une colère sourde, cette colère de celui qui aime trop et qui ne reçoit que des miettes. Ne vis pas ça toute seule.

— Je n'ai pas le choix, David ! je lance en me retournant brusquement.

Le mouvement fait glisser le liquide entre mes jambes, une sensation gluante et obscène qui me rappelle ma condition. Je lui fais face, nue, vulnérable, les yeux brûlants de larmes que je refuse de laisser couler. Ses yeux à lui sont injectés de sang, ses cheveux bruns en bataille, son torse encore marqué par la sueur de l'effort. Il est magnifique, et il me dégoûte parce qu'il est le témoin de ma honte.

— Tu crois que j'aime ça ? Tu crois que j'aime sentir ce feu qui me dévore maintenant, alors que toi, tu es déjà en train de penser à ton prochain plan de bâtiment ? Mon corps est une prison, David. Et chaque fois qu'on essaie de forcer la serrure, on ne fait que renforcer les barreaux.

Il tend la main, ses doigts effleurant le sommet de ma cuisse, là où la peau est la plus sensible. Je tressaille, un arc électrique me traversant la colonne vertébrale. C'est trop tard, et pourtant c'est trop intense. Le contact est une agression délicieuse.

— Le monde entier nous regarde, Jenny, dit-il d'un ton monocorde, ses yeux fixés sur ma main qui se crispe sur le drap souillé. Ils ont vu cette vidéo. Ils pensent que nous sommes des bêtes. Ils érotisent ta douleur. Et ici, dans ce lit, j'ai l'impression de devenir l'un d'eux. Un voyeur de ta propre souffrance.

Le scandale TikTok. Les commentaires dégueulasses sous les vidéos volées de nous sur la plage, les théories sur mon « orgasme différé » qui sont devenues le sujet de plaisanteries dans les vestiaires et les amphis de Boston. On nous a volé notre secret, on en a fait une curiosité pornographique. Et David, mon David, se sent comme le complice de ce viol médiatique chaque fois qu'il me pénètre.

— Alors arrête, je souffle, alors que mon propre corps commence à se cambrer malgré moi, mon bassin cherchant inconsciemment un frottement, n'importe quoi pour apaiser la tempête qui éclate enfin en moi. Arrête de me regarder comme si j'étais une énigme à résoudre. Je suis juste une femme qui a faim, David. Et je meurs de faim devant un festin que je ne peux pas goûter quand il est servi.

Sa main remonte, ses doigts s'enfonçant dans ma chair tendre. Il sent mon humidité, celle qu'il a laissée et celle que mon corps produit enfin en réponse à son souvenir. L'odeur de nous deux devient suffocante, une vapeur de sexe et de désespoir qui remplit la pièce.

— Tu veux que j'arrête ? demande-t-il, son visage s'approchant du mien, ses lèvres frôlant les miennes avec une cruauté désespérée. Regarde-toi. Ton corps me supplie de continuer, même si ton esprit me déteste.

Il enfonce un doigt en moi, brutalement, sans préliminaires. Je lâche un cri qui se perd dans la pénombre de la chambre. C'est sauvage, c'est cru, c'est exactement ce dont j'ai besoin pour combler le gouffre entre nous. La douleur et le plaisir s'entremêlent, une collision frontale de sensations qui me font perdre pied.

— Est-ce que c'est ça que tu veux, Jenny ? Que je te traite comme l'objet qu'ils voient en toi ?

Il ne attend pas de réponse. Ses doigts bougent en moi avec une rage contenue, cherchant à rattraper le temps perdu, à forcer mon plaisir à s'aligner sur le sien, alors que le jour se lève sur notre ruine. Je sens mes muscles se contracter autour de lui, un étau de chair affamée, tandis que la honte et l'extase se livrent un combat acharné dans ma poitrine. On retourne à la poussière, je le sens. On détruit ce qui restait de nous pour voir si quelque chose de plus vrai peut naître des cendres.

Ses doigts se retirent brusquement, provoquant un bruit de succion qui résonne dans le silence pesant de la chambre, et je me sens instantanément vide, amputée d'une douleur qui m'ancrait au moins dans le présent. Je bascule sur le dos, le souffle court, les cuisses encore tremblantes, tandis que David se lève pour arracher son t-shirt. Ses mouvements sont saccadés, empreints d'une violence qu'il n'avait jamais manifestée avant mon départ. Sous la lumière grise de l'aube qui filtre à travers les stores, ses muscles sont saillants, tendus comme des cordes prêtes à rompre.

— Regarde-moi, Jenny, ordonne-t-il, sa voix n'est plus qu'un murmure rocailleux.

Je lève les yeux vers lui. Son regard est un champ de ruines. Il y a de la colère, oui, mais surtout cette insécurité dévorante qui lui ronge les traits. Il déboucle sa ceinture, le cuir claque, et le son me fait tressaillir. Je devrais avoir peur, je devrais l'arrêter, mais mon corps traître est en feu. Ma chatte me lance, brûlante et atrocement mouillée, réclamant l'invasion qu'il me promet.

— Tu penses à eux ? demande-t-il en s'agenouillant sur le lit, pesant de tout son poids entre mes jambes écartées. Est-ce que tu compares ? Est-ce que ma main te semble trop petite, trop maladroite par rapport à ce que tu as goûté là-bas ?

Il attrape mes poignets et les plaque au-dessus de ma tête. La pression est forte, presque douloureuse, mais c'est cette douleur qui m'empêche de sombrer totalement dans le souvenir de la Méditerranée.

— Arrête, David... je souffle, ma voix se brisant sur un sanglot étouffé. Il n'y a que toi.

— Menteuse, crache-t-il. Ton corps pue encore l'été, le sel et le fric des autres. Je le sens sur ta peau. Je le sens dans la façon dont tu t'ouvres pour moi, comme si tu avais appris à ne plus rien refuser.

Il baisse son pantalon, libérant son sexe déjà dur, congestionné par une rage libidineuse. Il ne cherche pas la tendresse. Il cherche à marquer son territoire, à raturer les empreintes invisibles que les autres ont laissées sur moi. Sans une once de douceur, il crache dans sa main et étale sa salive sur mon sexe déjà béant, massant brutalement mon clitoris avec son pouce. Je cambre les hanches malgré moi, un gémissement rauque s'échappant de ma gorge. La sensation est électrique, primitive.

— Dis-le, Jenny. Dis-moi que je suis le seul que tu veux.

— Je n'en peux plus... s'il te plaît... prends-moi...

Je me déteste d'être aussi vulnérable à sa cruauté. Je me déteste de sentir mon désir grimper en flèche alors qu'il me traite comme une traînée. Mais le contraste entre son amour blessé et cette brutalité physique est une drogue.

Il lâche mes poignets pour saisir mes fesses, ses doigts s'enfonçant dans la chair tendre, et il se positionne. Sa verge est brûlante contre mon entrée, pulsant de vie et de colère. Il n'attend pas. D'un coup de rein sauvage, il s'enfonce en moi jusqu'à la garde. Je pousse un cri qui finit en râle, mes ongles s'ancrant dans ses épaules contractées. L'impact est si violent que ma tête cogne contre la tête de lit, mais je ne sens pas le choc, seulement l'incroyable plénitude de son sexe qui me déchire et me remplit.

— Est-ce que c'était aussi profond ? demande-t-il entre ses dents, commençant un va-et-vient frénétique, presque désespéré. Est-ce qu'ils te prenaient comme ça, comme si leur vie en dépendait ?

Il me pilonne avec une régularité de métronome, chaque coup me poussant un peu plus haut sur le matelas. Je sens la sueur perler sur son front et tomber sur ma poitrine, des gouttes brûlantes qui se mélangent à mes larmes. Je suis inondée, par lui, par ma propre excitation qui déborde, lubrifiant chaque mouvement, rendant le bruit

de nos corps qui s'entrechoquent de plus en plus obscène. \*Slap. Slap.\* Le son de la luxure et du désespoir.

— David... je t'aime... David, ralentis...

— Non ! hurle-t-il presque. Je ne te laisserai pas repartir. Je vais t'épuiser jusqu'à ce que tu oublies jusqu'à ton propre nom.

Il me retourne brusquement, me forçant à me mettre à quatre pattes. Ma tête tourne, la chambre bascule. Je sens son souffle chaud dans mon cou, puis ses dents qui mordent la peau sensible de mon épaule. C'est une marque, une morsure de bête qui veut posséder ce qu'il craint d'avoir déjà perdu. Il me saisit par les hanches, ses mains m'écrasant le bassin pour mieux m'ajuster, et il reprend son assaut par derrière.

L'angle est différent, plus profond encore. Chaque poussée semble atteindre mon âme, cherchant à déloger le souvenir de Saint-Tropez. Je sens son gland heurter mon col, une sensation si intense que ma vue se brouille. Je ne suis plus qu'une masse de nerfs à vif, une extension de sa propre agonie. Je gémiss, je supplie, mes mains agrippant désespérément les draps froissés.

L'air dans la chambre est devenu irrespirable, chargé de l'odeur du sexe, de la sueur et de la poussière qui danse dans les rayons de soleil. Je sens la jouissance monter, une vague noire et dévastatrice qui menace de m'engloutir. Mon corps se contracte rythmiquement autour de lui, mes parois vaginales le serrant à chaque va-et-vient, cherchant à lui arracher son propre plaisir, à le forcer à capituler devant cette fusion charnelle.

— Regarde-toi, murmure-t-il à mon oreille, sa voix étranglée par l'imminence de son propre orgasme. Tu es une fontaine, Jenny. Tu es à moi. Dis que tu es à moi.

— À toi... je suis à toi... tout entière... déchire-moi...

Je sens ses mains glisser vers l'avant, cherchant mes seins qu'il pétrit avec une ferveur brutale, tandis que son sexe continue de me marteler. Le plaisir est devenu une torture, une tension si haute qu'elle en devient insupportable. Je sens mon cœur battre jusque dans mon sexe, une pulsation sourde qui s'accorde à la sienne. On n'est plus dans l'amour, on est dans l'exorcisme. On tente de baiser le fantôme de mon absence, de noyer l'adultère émotionnel dans une marée de fluides et de cris.

Le rythme s'accélère encore, David ne contrôle plus rien, ses poussées deviennent désordonnées, animales. Il gémit mon nom comme une insulte et une prière. Je sens mes muscles lâcher, mes bras fléchir, je m'écrase contre le matelas alors qu'il continue de me labourer, cherchant une fin qui refuse de venir, prolongeant cette agonie délicieuse jusqu'à ce que nous ne soyons plus que deux bêtes blessées se vidant de leur sang sur l'autel de leur chambre d'étudiants. Et au milieu de ce chaos de chair, je réalise avec une clarté terrifiante que plus il essaie de me reprendre, plus il me confirme que je ne serai plus jamais la même.

Ses mains s'enfoncent dans la chair de mes hanches, ses doigts s'incrétant comme des griffes pour me maintenir en place, pour m'empêcher de m'enfuir, de m'évaporer. Le bruit de nos corps qui s'entrechoquent résonne dans l'étroitesse de la chambre, un claquement humide, rythmé, incessant, qui couvre les battements désordonnés de mon cœur. Je sens la brûlure de sa verge en moi, une lame de feu qui cherche à raturer les souvenirs de l'autre, à scarifier mon intimité pour y réécrire son nom. C'est une agression déguisée en étreinte. David me laboure avec une rage sourde, son sexe dur et gorgé de sang heurtant mon col à chaque coup de boutoir, provoquant des décharges électriques qui me font cambrier l'échine.

« Regarde-moi, Jen ! » grogne-t-il, sa voix brisée par l'effort et le désespoir.

Je redresse la tête, les cheveux collés à mon front par la sueur, et je plonge mes yeux dans les siens. Ce que j'y vois m'arrache un sanglot muet. Il a peur. Il baise comme on

se bat pour sa vie, cherchant dans le creux de mes reins une vérité que je ne peux plus lui offrir. Ma chatte est en feu, inondée par un mélange de son désir et de ma propre excitation coupable, une glue brûlante qui facilite ses va-et-vient frénétiques mais accentue la sensation de perte de contrôle. Je suis beurrée de lui, de nous, et pourtant je n'ai jamais eu aussi froid.

Il me bascule violemment sur le côté, soulevant ma jambe pour s'ouvrir un chemin encore plus profond. Il s'engouffre en moi avec une force brute, me clouant au matelas. Je sens chaque veine de son sexe, chaque pulsation de sa frustration. Il me prend avec une sorte de fureur possessive, ses hanches martelant les miennes sans aucune retenue. Je sens le goût du sel sur mes lèvres, mes propres larmes qui se mélangent à la sueur de son torse alors qu'il s'écrase contre ma poitrine.

« Tu es à moi... dis-le... bordel, dis que tu es là ! » articule-t-il entre deux halètements rauques.

Je ne peux rien dire. Ma gorge est nouée par l'hypocrisie de cet acte. Je lui offre mon corps, je lui offre cette jouissance animale qui monte en moi comme une marée noire, mais mon esprit reste là-bas, sur le sable chaud, sous les mains d'un autre. Le contraste est une torture. Le plaisir que David m'inflige est réel, physique, dévastateur. Mon sexe se contracte autour de lui, aspiré par ses mouvements, une succion interne qui le rend fou. Je sens le point de non-retour approcher, cette tension insupportable où les nerfs lâchent, où l'on n'est plus qu'une masse de sensations primitives.

David accélère encore, ses coups de reins deviennent des percussions sourdes dans mon bas-ventre. Il ne cherche plus le plaisir, il cherche l'expiation. Il me retourne une fois de plus, m'obligeant à me mettre à quatre pattes, m'agrippant par la taille pour m'enfiler avec une sauvagerie qui me fait crier. Sa verge frotte contre ma paroi antérieure, trouvant ce point sensible avec une précision cruelle. Je m'effondre sur mes avant-bras, les fesses hautes, offerte à ses assauts qui me brisent. Chaque

pénétration me propulse vers le vide. Je sens l'humidité couler le long de mes cuisses, un mélange visqueux de lubrification et de sueur.

« Je te sens... je te sens... » gémit-il, le visage enfoui dans ma nuque.

Il commence à se décharger, son corps parcouru de spasmes violents. Je sens son foutre brûlant m'inonder, des jets saccadés qui viennent frapper le fond de mon utérus, une chaleur liquide qui semble vouloir me remplir pour effacer tout le reste. À cet instant précis, sous le poids de son orgasme, je lâche prise moi aussi. Ce n'est pas un orgasme de tendresse, c'est un séisme. Mes muscles vaginaux se referment sur lui dans une série de spasmes douloureux et électrisants, une déferlante qui me vide de toute substance. Je hurle dans l'oreiller, les doigts crispés dans les draps froissés, tandis que le monde oscille dangereusement.

Puis, le silence. Un silence de mort, lourd de tout ce que nous n'avons pas dit.

David reste sur moi, lourd, son souffle court venant mourir contre mon oreille. Sa verge ramollit lentement à l'intérieur de moi, glissant hors de mon corps avec un bruit de succion qui me donne la nausée. Je reste là, la joue contre le drap, sentant le liquide séminal couler sur mes cuisses, une trace indélébile de sa tentative de reconquête. Il s'écarte enfin, se laissant tomber sur le dos, le bras sur les yeux.

La poussière de la chambre danse dans un rayon de lumière sale qui filtre à travers les rideaux mal tirés. L'odeur du sexe, cette odeur d'ozone et de marée, sature l'air. C'est fini. La vie a repris, mais elle a le goût des cendres. David a essayé de me ramener à lui par la chair, mais en me possédant ainsi, il n'a fait qu'accentuer le gouffre qui nous sépare. Je suis une coquille pleine de lui, mais dont l'âme est déjà partie. Je me redresse, les jambes tremblantes, sentant le froid de la pièce mordre ma peau humide. Je ne le regarde pas. Je ne peux pas. Je me dirige vers la salle de bain, chaque pas me rappelant l'étreinte brutale, le frottement de nos peaux, et cette vérité terrifiante : on peut baiser jusqu'à l'épuisement, on ne répare pas un miroir brisé avec de la sueur et

du sperme. La poussière est revenue, et elle recouvre déjà tout.

# Chapitre 5

## La Trahison de Clara

Je m'arrête à mi-chemin entre le matelas et la porte de la salle de bain, les pieds nus sur le parquet de la villa de Saint-Tropez dont la chaleur semble irradier jusque dans mes os. Le silence dans la chambre est une lame de rasoir, une pression physique qui me compresse la poitrine. Derrière moi, j'entends le souffle court de David, ce rythme haché qui suit l'effort et la petite mort.

Je sens une goutte tiède glisser lentement le long de l'intérieur de ma cuisse. Son foutre. Un mélange de lui et de moi, liquide et collant, qui trace un sillage brûlant sur ma peau. Je baisse les yeux sur mes jambes, sur cette trace d'intimité qui devrait être le sceau d'une extase partagée, mais qui n'est pour l'instant qu'une preuve de ma propre absence. Mon corps est un désert qui attend une pluie dont les nuages ne sont pas encore formés. Dans deux heures, peut-être trois, les secousses arriveront. Je serai seule sous le jet de la douche ou en train de fixer un mur, et mon utérus se contractera dans un spasme violent, tardif, déconnecté de ses mains, de sa bouche, de son souffle. C'est ma malédiction : vivre l'acte dans le présent, mais n'en recevoir la récompense que dans le souvenir, quand l'autre n'est plus qu'un fantôme à mes côtés.

— Jenny.

Sa voix est un murmure brisé. Je ne me retourne pas. Je sais exactement ce que je verrais. David est allongé sur le dos, le corps sculptural, encore luisant de sueur, son bras droit jeté en travers de ses yeux pour occulter la lumière impitoyable qui filtre à travers les rideaux de lin. Il se cache. Il a honte de n'avoir pas su déclencher l'incendie, de n'être qu'un allumeur pour un feu qui ne prendra que lorsqu'il aura le dos tourné.

— Ne dis rien, David. S’il te plaît.

Ma propre voix me semble étrangère, plus rauque, chargée de l’odeur de sexe et de sel qui imprègne l’air. Je sens le liquide séminal continuer sa lente descente vers mon genou. C’est une sensation presque obscène dans sa précision. Je me sens comme une pièce d’orfèvrerie cassée, un objet magnifique dont le mécanisme interne est irrémédiablement faussé. Pour le monde extérieur, je suis la brillante professeure d’économie de Boston, celle qui contrôle tout. Ici, nue et trempée de lui, je ne suis qu’un vide que personne ne sait combler en temps réel.

— Je déteste ça, lâche-t-il soudain. Je déteste te regarder t’éloigner comme si je venais de te violer alors que j’ai passé une heure à essayer de te faire hurler.

Je me fige. Ses mots me frappent en plein plexus. Je me retourne enfin, ignorant ma nudité, ignorant la traînée de fluide qui macule ma peau. Il a retiré son bras. Ses yeux sombres sont injectés de sang, brûlants de cette frustration qui nous ronge depuis des mois.

— Tu ne m’as pas violée, David. Tu m’as aimée. C’est mon système nerveux qui est une impasse, pas ton désir.

— Et ça change quoi ? On est dans cette villa, on est censés être seuls au monde, et je me sens comme un spectateur. Je te touche, je te sens jouir sous mes doigts, je sens tes muscles se contracter autour de moi, mais je sais que c’est faux. Ce n’est que de la mécanique. Le vrai plaisir, il est pour plus tard. Il est pour toi toute seule. Tu me voles notre connexion, Jenny.

Je fais un pas vers lui, la colère montant pour masquer la douleur.

— Je ne te vole rien ! Tu crois que c’est facile pour moi ? Tu crois que j’aime cette

solitude quand mon corps finit enfin par lâcher prise ? Je suis une étrangère dans ma propre chair.

Le rayon de soleil qui traverse la pièce vient frapper mon ventre, soulignant la cambrure de mes hanches, la peau encore rouge des frottements de ses cuisses contre les miennes. Je me sens exposée, non pas parce que je suis nue, mais parce qu'il voit ma faille. Cette dyssynchronie qui transforme notre érotisme en une tragédie grecque où l'on ne se rencontre jamais au sommet.

Il s'assoit brusquement sur le bord du lit, les draps froissés s'enroulant autour de sa taille. Ses épaules sont massives, mais ses mains tremblent. Il regarde le parquet, là où quelques gouttes de nous sont tombées.

— Je me sens comme un objet de foire, David. Une curiosité médicale que tu essaies de résoudre.

— C'est faux, murmure-t-il, mais le mensonge flotte entre nous.

Soudain, le silence est brisé par une vibration frénétique. Ce n'est pas mon téléphone, c'est le sien, resté sur la table de chevet. Puis le mien, posé sur la commode près de la salle de bain, s'allume à son tour. Une cascade de notifications. Des bips incessants, agressifs, qui déchirent l'atmosphère post-coïtale.

Je fronce les sourcils et m'approche de l'appareil. L'écran affiche des dizaines de messages WhatsApp, des tags Instagram, et un lien TikTok envoyé par une dizaine de contacts différents.

Mon sang se glace. David s'est levé, lui aussi, sa nudité oubliée devant l'urgence de la technologie qui s'invite dans notre sanctuaire.

— Qu'est-ce que c'est ? demande-t-il, sa voix redevenant l'architecte qu'il est, celui

qui veut structurer le chaos.

Mes doigts tremblent alors que je déverrouille l'écran. La première chose que je vois, c'est le visage de Clara. Ma meilleure amie. Mon roc. Elle est en direct, son visage trop près de la caméra, les yeux brillants de cette excitation malsaine que procure le pouvoir d'une information exclusive.

"Vous ne devineriez jamais pourquoi la célèbre Jenny Miller ne ressent rien sur le moment... C'est pas qu'elle est froide, les gars, c'est qu'elle est... décalée."

Le mot "syndrome" éclate sur l'écran, suivi d'une explication vulgaire, érotisée, de ma condition. Le chat défile à une vitesse folle. Les commentaires sont une boue de fantasmes et de moqueries.

Je sens mon estomac se soulever. Le fluide de David, entre mes jambes, semble soudain devenir une souillure publique. Ce secret que nous protégeions comme une relique est en train d'être dépecé par des milliers d'inconnus.

— Elle l'a fait, je souffle, mes jambes se dérochant sous moi. Elle l'a dit.

David s'approche, me saisit par les épaules, son contact d'ordinaire si rassurant me brûle maintenant. Il regarde mon écran, son visage se décomposant alors qu'il réalise l'ampleur du désastre.

— Jenny, je...

— Ne me touche pas, je crie en me dégageant.

Je cours vers la salle de bain, le cœur battant à tout rompre, poursuivie par l'image de mon propre corps devenu une propriété virale. Je claque la porte et me laisse glisser contre le carrelage froid, mes doigts griffant ma peau comme pour arracher ce plaisir

latent qui me trahit toujours, alors que dehors, le monde entier commence déjà à imaginer mes spasmes solitaires.

Le froid du carrelage ne suffit pas à éteindre l'incendie qui rampe sous ma peau. Je suis prostrée contre la baignoire, les genoux remontés contre ma poitrine, tremblante. Mon téléphone, jeté sur le tapis de bain, continue de vibrer frénétiquement. Chaque bourdonnement est un coup de poignard. Je l'imagine, Clara, avec son sourire de prédatrice face à l'objectif, déballant ma vie, mes failles, cette malédiction hormonale qui me définit malgré moi. "Elle ne peut pas s'arrêter", a-t-elle dû dire. "C'est une obsession physique, un gouffre."

La porte s'ouvre. David ne frappe pas. Il entre, massif, le visage tordu par une impuissance qui me donne envie de hurler. Il est encore nu, sa peau porte encore l'éclat de notre étreinte d'il y a quelques minutes, l'odeur de notre sexe mêlée à la sueur. Pour moi, cette odeur est devenue un poison.

— Jenny, regarde-moi, ordonne-t-il d'une voix sourde.

— Va-t'en, David. Ne me regarde pas. Personne ne devrait plus jamais me regarder.

Je sens les larmes brûler mes joues, mais entre mes cuisses, la trahison continue. Mon corps, stimulé par le stress, par la peur, par la honte, réagit de la seule manière qu'il connaisse : il se gorge de sang, il s'humidifie, il réclame ce qu'il vient de recevoir. C'est l'horreur absolue de ce syndrome. Plus je souffre, plus mon sexe s'éveille, comme une entité indépendante et perverse qui se nourrirait de mon désespoir.

Il s'accroupit devant moi. Ses mains saisissent mes poignets avec une force désespérée pour m'empêcher de me griffer les cuisses.

— Elle va payer pour ça, je te le jure. Mais là, tout de suite, il n'y a que nous. Oublie ce putain d'écran.

— Comment je pourrais oublier ? je m'étrangle dans un sanglot. Ils savent tous. Ils imaginent comment je suis... comment je coule, comment je ne peux pas m'en empêcher. Je suis une bête de foire, David. Une nymphomane médicale. C'est ça qu'ils écrivent dans les commentaires, non ? Que je suis une salope détraquée ?

— Tais-toi, grogne-t-il en réduisant l'espace entre nous.

Il plaque ses lèvres contre les miennes, un baiser qui n'a rien de tendre. C'est une tentative d'étouffement, une volonté de m'arracher à ma propre détresse par la violence de l'instant. Sa langue force le passage, envahit ma bouche avec une autorité brute. Je veux le repousser, je veux le frapper pour avoir osé me désirer alors que je m'effondre, mais mes mains se referment sur ses épaules, mes ongles s'enfonçant dans ses trapèzes.

Le contraste est insupportable. Mon esprit hurle de douleur, mais mon bas-ventre pulse, une chaleur liquide et poisseuse s'écoulant sur le carrelage blanc. David le sent. Il lâche mes poignets et descend une main entre nous, glissant ses doigts entre mes lèvres déjà gonflées, trempées d'une excitation que je ne contrôle pas.

— Regarde ce que tu me fais, Jenny, murmure-t-il contre mon cou, sa voix vibrant d'une tension sauvage. Ton corps ne ment pas. Laisse-les parler. Laisse-les crever de ne jamais savoir ce que ça fait d'être avec toi.

— C'est dégoûtant, je gémiss, la tête renversée contre la faïence froide. Je me dégoûte.

Il ne répond pas par des mots. Il attrape mes hanches et me tire vers lui, me forçant à m'ouvrir, mes jambes s'écartant sur le sol glissant. Il s'insinue entre elles, son sexe dur heurtant ma vulve avec une brusquerie qui m'arrache un cri. C'est une collision de douleur et de plaisir brut. Je sens son érection, impitoyable, qui cherche l'entrée de mon antre déjà saturé d'humidité.

Il entre en moi d'un coup sec, sans préliminaires, sans douceur. Un râle s'échappe de ma gorge, un mélange de déchirement et de soulagement obscène. Je déteste cette sensation de plénitude, je déteste la manière dont mon corps se referme sur lui, avide, comme si Clara n'avait pas tort, comme si j'étais effectivement cette créature insatiable qu'elle a décrite au monde entier.

David me plaque contre la baignoire, ses mains s'enfonçant dans mes fesses pour me soulever légèrement, ajustant l'angle pour me pénétrer plus profondément encore. À chaque coup de boutoir, mon dos claque contre le rebord rigide, une douleur sourde qui ponctue l'extase électrique qui irradie de mon sexe.

— Dis-le, Jenny, halète-t-il, ses yeux fixés dans les miens, sombres, presque noirs de désir et de colère mêlés. Dis-leur que tu t'en fous. Dis-moi que tu ne sens que moi.

— Je ne peux pas... David... c'est trop...

Je commence à perdre pied. La honte se mélange à une jouissance animale, une perte de contrôle totale. Je sens mes muscles vaginaux se contracter violemment autour de lui, des spasmes précoces qui me font gémir de honte autant que de plaisir. Je suis en train de mouiller le sol, je sens nos fluides se mélanger et couler le long de mes cuisses, une souillure chaude et collante.

Ses mains remontent, saisissent ma gorge sans serrer, juste pour m'obliger à garder le contact visuel. Il accélère le rythme, ses coups deviennent erratiques, puissants, cherchant à briser ma résistance émotionnelle. Il ne me baise pas pour me consoler, il me baise pour m'anéantir, pour que je n'existe plus que dans cette friction, dans ce bruit de chair contre chair qui résonne dans la petite pièce close.

— Tu es à moi, Jenny. Pas à eux. Pas à ces voyeurs de merde.

Il me retourne brusquement, me forçant à me mettre à quatre pattes sur le carrelage froid. Mes mains glissent sur la surface humide, je manque de m'étaler, mais il me rattrape par la taille, me cambrant avec une brutalité qui m'arrache un nouveau sanglot. De cette position, je vois mon reflet dans le miroir en bas de la porte. Je vois mes cheveux ébouriffés, mes yeux rougis par les larmes, et l'image de David derrière moi, son corps puissant s'abattant sur le mien.

Il s'engouffre de nouveau en moi par l'arrière, atteignant des profondeurs qui me font voir des étoiles. Je sens son souffle court contre mon dos, la sueur de son torse qui colle à ma peau. À chaque mouvement, le téléphone sur le tapis continue d'afficher des notifications, des cœurs qui explosent à l'écran, des mots que je n'ai plus besoin de lire pour savoir qu'ils me déshabillent.

Je ferme les yeux, mes doigts griffant les joints du carrelage. Mon clitoris frotte contre le sol froid à chaque poussée, une stimulation insupportable qui me rapproche d'un précipice que je redoute. Je ne veux pas jouir. Je ne veux pas donner raison à cette biologie qui me trahit. Mais le rythme de David est une torture exquise, il connaît chaque point sensible, chaque recoin de ma faiblesse.

— David, s'il te plaît... arrête... ou continue... je ne sais plus...

Ma voix n'est plus qu'un murmure brisé. Ma tête retombe contre le bord de la baignoire. Je sens la vague monter, immense, destructrice. C'est un orgasme de haine, une explosion qui ne demande pas mon avis. Mon sexe se serre dans une crampe si intense que je crois que je vais m'évanouir. Je sens le jet de mon propre plaisir m'échapper, inondant ses couilles, se mélangeant à la sueur, tandis qu'il rugit mon nom, s'enfonçant une dernière fois avec une force qui me cloue au sol.

Mais alors que le plaisir devrait m'apporter la paix, il ne m'apporte que le vide. Et dans ce vide, le bourdonnement du téléphone reprend, plus fort, plus insistant. Le monde n'a pas arrêté de regarder.

Je reste là, pantelante, le dos collé contre la faïence glacée de la baignoire tandis que mon entrejambe brûle encore de l'assaut de David. Son sperme coule lentement le long de mes cuisses, un sillage brûlant qui vient se perdre dans l'eau tiède où flottent des traînées de savon et de sueur. Il me regarde, le souffle court, les yeux encore vitreux de son propre plaisir, mais je ne peux pas soutenir son regard. Je me sens souillée, non pas par son acte, mais par cette trahison qui vibre contre le carrelage.

Le téléphone. Ce putain de téléphone.

Je tends une main tremblante, mes doigts glissant sur la coque humide. L'écran s'allume, m'aveuglant de sa lumière crue. Les notifications défilent à une vitesse vertigineuse. Des milliers de cœurs rouges explosent sur l'écran de Clara. Elle est toujours en direct. Son visage, parfaitement maquillé, affiche cette moue de fausse compassion que je connais trop bien.

« C'est une pathologie réelle, vous savez, lance-t-elle à sa caméra. Le syndrome d'excitation génitale permanente. Ma pauvre Jenny vit un enfer. Son corps réagit à tout, tout le temps. C'est comme si elle était une proie constante de ses propres nerfs. »

Les commentaires défilent, une traînée de boue numérique : \*« Une vraie nympho médicale alors ? »\*, \*« Donne son adresse, je vais l'aider à se soigner ! »\*, \*« C'est dégueulasse, elle doit mouiller ses sièges de bagnole. »\*

Un sanglot sec déchire ma gorge. Je sens le regard de David peser sur moi. Il voit l'écran. Il voit ma honte étalée devant vingt mille spectateurs anonymes. La réalité me percute comme un train à grande vitesse : mon intimité n'existe plus. Ce que David vient de me donner, ce que mon corps a exigé de lui dans une transe animale, est désormais une curiosité de foire.

— Jenny... murmure-t-il en posant une main sur mon épaule.

Je me dégage violemment. La haine monte en moi, une lave noire qui cherche une issue. Et mon corps, ce traître, répond à la tension d'une manière abjecte. Malgré l'orgasme qui vient de me foudroyer, je sens mon clitoris palpiter de nouveau. La honte excite mes nerfs. C'est l'ironie suprême de ma condition : plus le stress m'opprime, plus ma physiologie s'emballe. Je sens mes lèvres génitales gonfler, se gorger de sang, réclamer encore, alors que mon âme veut juste crever.

— Elle est en train de me détruire, David. Et regarde-moi... Regarde ce que ça me fait !

Je saisis sa main et je la plaque brutalement contre mon sexe trempé, entre mes jambes encore écartées. Il sursaute, sentant la chaleur moite et le tressaillement convulsif de mon muscle qui se contracte déjà sur ses doigts.

— Je suis une bête, David ! Une bête de foire ! Tu entends ce qu'ils disent ? Ils veulent savoir si je suis une fontaine, si je peux m'arrêter un jour de jouir !

Je pleure à chaudes larmes, des larmes de rage qui inondent mon visage, mais mes hanches commencent à bouger d'elles-mêmes, cherchant le contact de sa paume. C'est une torture. Je hais ce besoin, je hais cette humidité qui ne cesse de sourdre de moi, mélange de cyprine et de son foutre qui me colle à la peau.

David ne dit rien. Son regard change. La pitié s'efface devant un désir sombre, presque sauvage. Il a compris que la seule façon de me faire oublier le monde, c'est de me noyer sous lui. Il se redresse, ses genoux grinçant sur le sol. Il est de nouveau dur, sa queue se dressant, fière et violacée, entre nous.

— Alors on va leur donner de quoi fantasmer, Jenny, grogne-t-il d'une voix rauque. On va oublier Clara. On va oublier le reste.

Il me saisit par la taille et me retourne sans ménagement contre le bord de la baignoire. Je me retrouve à quatre pattes, les fesses offertes, mon sexe béant encore luisant de notre précédent échange. Je vois mon reflet déformé dans le robinet chromé. Je vois mes yeux rougis, ma bouche entrouverte, l'image même de la déchéance.

Il ne prend pas de gants. Il enfonce ses doigts dans mes cheveux pour me maintenir la tête basse et pénètre d'un coup sec, sans préliminaires. Le choc me fait hurler. Ce n'est plus de la tendresse, c'est une exutoire. Il me laboure avec une force animale, chaque coup de boutoir me projetant contre la paroi froide.

— Dis-le, souffle-t-il contre mon oreille alors qu'il me prend avec une violence désespérée. Dis que tu as besoin de ça.

— Oui... oui, baise-moi ! Fais-moi oublier ! Putain, David, détruis-moi !

Je m'abandonne totalement à la bestialité de l'acte. Je ne suis plus Jenny, la jeune femme trahie ; je suis un amas de nerfs, de muqueuses et de fluides. Ses mains ensèrent mes seins, les écrasant avec une rudesse qui me tire des cris de douleur et de plaisir mêlés. Je sens son membre glisser dans le mélange visqueux de nos humeurs, produisant un bruit de succion obscène qui résonne dans la petite pièce.

Je ferme les yeux, mais l'image du live TikTok reste brûlée sur mes rétines. Clara qui sourit. Le monde qui juge. David accélère encore, ses hanches claquant contre mes fesses dans un rythme frénétique. Je sens la nouvelle vague arriver, plus dévastatrice encore que la première. C'est un séisme qui part de mon ventre pour irradier jusqu'à mes orteils.

Mon sexe se contracte de façon spasmodique, aspirant son membre avec une force incroyable. Je sens ses mains se crispier sur mes hanches, ses ongles s'enfonçant dans

ma chair. Il rugit, un son guttural, profond, alors qu'il se vide en moi, de longues saccades brûlantes qui semblent remplir tout mon être de son essence.

Je m'effondre sur le carrelage, le souffle coupé, le corps secoué de spasmes résiduels. Le silence revient, lourd, oppressant. David reste un instant sur moi, son front contre mon dos, avant de se retirer lentement. Le bruit de sa chair quittant la mienne est une déchirure finale.

Je rampe vers le téléphone qui gît un peu plus loin. L'écran est devenu noir. Le direct est terminé. Clara a fini son œuvre. La trahison est consommée.

Je reste prostrée sur le sol mouillé, seule avec l'odeur du sexe et le goût amer de la honte. Mon corps s'est apaisé pour quelques minutes, mais je sais que cela ne durera pas. La malédiction est toujours là, tapi sous ma peau, prête à se réveiller dès que le monde posera de nouveau les yeux sur la « fille du syndrome ».

David pose une serviette sur mes épaules nues, mais il ne dit rien. Il n'y a plus rien à dire. Ma vie privée est devenue une monnaie d'échange pour des clics, et mon plaisir, mon unique refuge, est désormais ma plus grande prison.

# Chapitre 6

## Le Premier Million

La craie grince contre le tableau noir, un son de craquement d'os qui me vrille les tympans. Dans cet amphithéâtre de Boston, l'air est saturé d'une odeur de poussière de pierre et de café rance, celui que les étudiants boivent pour tenir jusqu'à la fin de mon cours sur les cycles macroéconomiques. Je pose le bâton de craie, mes doigts tachés de blanc tremblant imperceptiblement. Je me sens comme une imposture. Devant eux, je suis le professeur Jenny Laurent, l'esprit brillant, la femme de chiffres. À l'intérieur, je ne suis qu'un champ de ruines, une horloge dérégulée qui attend toujours que son propre corps lui donne le signal de départ.

Mon téléphone, posé sur le pupitre en acajou, vibre avec une frénésie inhabituelle. Une fois, deux fois, dix fois. Un rythme saccadé, violent, comme un cœur qui s'emballe avant l'infarctus. Je l'ignore, m'efforçant de maintenir le contact visuel avec un étudiant au premier rang, mais le silence qui s'installe dans la salle n'est pas celui de l'attention. C'est le silence poisseux de la curiosité malsaine. Ils ne regardent plus mes équations. Ils regardent leurs propres écrans, puis me fixent, leurs yeux brillant d'une lueur prédatrice.

Je sens la sueur perler entre mes omoplates, une goutte glacée qui glisse le long de ma colonne. Ce n'est pas la chaleur de Saint-Tropez qui me manque, c'est la sécurité de l'ombre.

Je saisis le téléphone. Mes doigts déverrouillent l'écran par réflexe. L'application TikTok est ouverte. Et là, le monde bascule.

C'est moi. C'est ma peau, d'une pâleur de porcelaine sous le soleil cruel du Sud. C'est

le dos de David, puissant, musclé, ses omoplates bougeant comme des ailes brisées alors qu'il me possède avec une rage désespérée. La vidéo est d'une netteté obscène. On entend le bruit de nos corps qui s'entrechoquent, un claquement de chair humide, le souffle court de David qui résonne dans mes oreilles comme si il était là, juste derrière moi, en train de me prendre sur ce bureau froid.

\*1,2 million de vues.\*

Le titre défile en lettres capitales, une sentence de mort sociale : « LA PROFESSEURE DE BOSTON ET SON SYNDROME : QUAND LE PLAISIR ARRIVE TROP TARD. »

Je sens mon estomac se nouer, une remontée acide me brûle la gorge. Les images s'enchaînent. On me voit, les yeux vides, presque absents, alors que David se donne corps et âme pour m'arracher un gémissement. On voit sa main, large et veinée, s'enfoncer entre mes cuisses, ses doigts travaillant mon sexe avec une animalité brute, cherchant une réaction qui ne viendra que dans deux heures, quand il sera déjà parti fumer une cigarette sur la terrasse, le regard éteint par la solitude. On voit le jus de notre étreinte briller sur ses doigts, ce mélange de fluides qui, sur l'écran, ressemble à du poison.

Le contraste est insoutenable : sa passion dévorante, sa sueur qui coule sur mon torse, et mon visage à moi, cette poupée de cire qui subit l'assaut sans sourciller. La vidéo est montée pour que je passe pour un objet de foire, une femme de glace qu'on essaie de faire fondre avec un chalumeau.

— Madame Laurent ?

La voix de l'étudiant est un coup de poignard. Je relève la tête. Ils ricanent. Certains filment. Je suis devenue une métrique, une part de marché, un fantasme pour internautes en quête de freak show.

Je ramasse mes dossiers d'un geste brusque, le papier froissé criant sous mes doigts. Je sors de l'amphi sans un mot, mes talons martelant le marbre du couloir avec une régularité de métronome alors que tout mon être hurle à la désintégration. Le froid de Boston me gifle quand je franchis les portes, mais ce n'est rien comparé au gel qui pétrifie mes entrailles.

Je marche vers les bureaux administratifs. Clara. C'est elle qui a pris ces images. C'est elle qui, entre deux verres de rosé à la villa, me disait que mon corps était une œuvre d'art, que David et moi étions le symbole d'un amour qui transcendait la biologie.

Je pousse la porte de son bureau sans frapper. L'odeur de son parfum floral m'écoeure instantanément. Elle est là, assise derrière son ordinateur, une lueur de triomphe qu'elle tente maladroitement de camoufler sous une moue d'inquiétude de façade.

— Jenny, je... je voulais t'en parler. Ça a fuité, je ne sais pas comment...

— menteuse, je souffle.

Ma voix est basse, rauque, chargée d'une haine que je ne me connaissais pas. Je m'approche d'elle, mes mains s'appuyant sur son bureau. Je vois le reflet de la vidéo sur ses lunettes. David est en train de me mordre le cou, ses hanches s'écrasant contre les miennes avec une force qui aurait dû me briser, et je vois l'instant précis où il jouit en moi, son visage crispé par une douleur presque religieuse.

— Tu as vendu le seul moment où je me sentais encore humaine, Clara. Tu as pris ma détresse et tu l'as transformée en clics.

— C'est du journalisme immersif, Jenny ! Les gens ont besoin de comprendre ta condition ! Regarde l'engagement, tu es une icône !

— Je suis une pute aux yeux du monde, et un monstre aux yeux de David ! hurlo-je, ma voix se brisant enfin.

Je sens une bouffée de chaleur, soudaine, indécente, me monter entre les jambes. C'est ça, le décalage. Mon corps réagit enfin à l'humiliation, à la colère, ou peut-être à la vision de David me labourant sur cet écran. La sensation est violente, un spasme involontaire qui fait tressaillir mes muscles pelviens. Je suis là, en train de confronter ma meilleure amie pour sa trahison, et mon sexe se met à palpiter de ce plaisir retardé, sale, malvenu.

Je sens l'humidité imbiber ma lingerie fine, une chaleur poisseuse qui me rappelle que je suis dépossédée de tout, même de mon timing. Je serre les dents, luttant contre l'envie de m'effondrer ou de la frapper.

— Supprime-la, Clara. Maintenant.

Elle ricane, un petit son sec qui me donne envie de lui arracher la gorge.

— C'est trop tard, Jenny. C'est sur les serveurs du monde entier. On ne supprime pas un million de vues. On ne supprime pas la vérité.

La vérité, c'est que David ne me pardonnera jamais. La vérité, c'est que je peux sentir son absence comme un membre fantôme, alors même que mon corps, traître et tardif, commence enfin à brûler pour lui. Chaque pulsation dans mon bas-ventre est une insulte à notre intimité violée. Je vois Clara se lever, s'approcher de moi avec cette pitié artificielle.

— Réfléchis, Jenny. Avec l'argent de la monétisation, tu pourrais enfin payer tes recherches, trouver un remède...

Je ne réfléchis pas. Ma main part, cinglante, rencontrant sa joue dans un claquement qui résonne comme une fin de non-recevoir. Ma peau brûle au contact de la sienne. Ce n'est pas de la romance, c'est de la survie. Et alors que je sors de son bureau, je sais que la seule chose qui m'attend dehors, c'est le regard de David. Et je ne sais pas si je préfère qu'il me déteste ou qu'il me regarde avec la même curiosité que le reste du monde.

Le vent s'engouffre dans mes poumons, mais l'air me semble empoisonné. En sortant de l'immeuble, j'ai l'impression que chaque passant porte ses yeux sur moi, que chaque écran de smartphone dans la rue projette les images de mes reins cambrés, de ma bouche ouverte cherchant le souffle de David. Un million de regards se sont glissés sous mes draps. Un million d'inconnus connaissent le timbre de mes gémissements. Je me sens déshabillée par le monde entier, une nudité permanente que même mon manteau épais ne parvient pas à couvrir.

Il est là. Garé sur le trottoir d'en face, moteur éteint. Sa silhouette derrière le pare-brise est une ombre massive, une menace et un refuge tout à la fois. Je traverse la rue, mes jambes flagellantes, mes doigts crispés sur la lanière de mon sac. Quand j'ouvre la portière, l'odeur de son parfum — ce mélange de cuir, de tabac froid et de l'acidité de sa sueur — me frappe au visage comme une gifle.

David ne me regarde pas. Ses mains sont soudées au volant, les articulations blanchies par la force de sa prise. Sur le support de son tableau de bord, son téléphone est allumé. La vidéo est en pause. Une image fixe de nous deux, un entrelacs de membres dont on ne distingue plus les limites.

— Tu l'as vue, articulé-je, la voix brisée.

Il tourne lentement la tête vers moi. Ses yeux, d'habitude si brûlants, sont d'un bleu d'acier, froids comme la morgue.

— Un million, Jenny. Un million de connards ont vu comment tu me griffes le dos quand tu jouis. Ils ont vu comment je te retourne pour te prendre par-derrière. Ils ont vu ma vulnérabilité, ce que je pensais être notre sanctuaire.

— C'est Clara, David... Elle a...

— Je me fous de savoir qui a appuyé sur le bouton, hurle-t-il soudain, faisant sursauter la carrosserie. C'était à TOI de nous protéger ! Tu savais qu'elle était capable de tout pour tes recherches de merde !

Il démarre en trombe, les pneus hurlant sur le bitume. Le silence qui suit est pire que ses cris. C'est un silence chargé de haine et de désir corrompu. Nous arrivons chez lui en dix minutes qui durent une éternité. Il me traîne presque hors de la voiture, sa main broyant mon poignet. Dès que la porte de son appartement claque derrière nous, la violence émotionnelle se transmute en une électricité charnelle insupportable.

Il me plaque contre la porte de l'entrée, ses mains s'engouffrant dans mes cheveux pour forcer ma tête en arrière. Son souffle est court, haché.

— Ils veulent voir ça ? hein ? murmure-t-il contre mes lèvres, ses mots chargés de mépris. Ils veulent voir comment tu es une chienne dès que je te touche ?

— David, je t'en prie...

Ma supplique s'étouffe dans sa bouche. Il m'embrasse avec une brutalité désespérée, ses dents accrochant ma lèvre inférieure jusqu'à ce que le goût métallique du sang envahisse nos bouches. Ce n'est pas de l'amour, c'est une punition. C'est une tentative de reconquérir ce qui nous a été volé par la fureur et la possession.

Je sens ses doigts fébriles arracher les boutons de mon chemisier. Le tissu craque, les perles de plastique roulent sur le parquet, mais je m'en moque. J'ai besoin de lui, de sa

colère, de sa chair sur la mienne pour effacer le sentiment d'être un objet public. Je veux être SA chose, pas celle d'internet.

— Regarde-moi, ordonne-t-il en s'emparant de mes seins, les écrasant dans ses paumes larges.

Il me pétrit avec une rudesse qui m'arrache un cri, ses pouces frottant mes mamelons déjà dressés, douloureux de tension. Sa propre érection, dure et impitoyable, presse contre mon ventre à travers son jean. Sans lâcher mon regard, il défait sa ceinture, sa braguette descend dans un bruit de métal qui me fait frissonner jusqu'à la moelle.

Il me soulève, mes jambes s'enroulent instinctivement autour de ses hanches, mes cuisses s'ouvrant pour l'accueillir. Ma culotte n'est déjà plus qu'un lambeau de dentelle humide qu'il écarte d'un geste sec. Je sens l'air frais sur mon intimité trempée, puis tout de suite après, la chaleur dévastatrice de son sexe qui cherche l'entrée.

Il ne s'arrête pas pour les préliminaires. Il n'y a plus de place pour la douceur. Il pénètre en moi d'un coup sec, profond, total. Ma tête cogne contre le bois de la porte alors que je lâche un gémissement qui ressemble à un sanglot. Je suis pleine de lui, dilatée à l'extrême par sa fureur.

— Est-ce que c'est comme ça sur la vidéo ? grogne-t-il en commençant des va-et-vient rageurs. Est-ce que tu mouilles autant quand le monde entier te regarde ?

— Non... David... seulement pour toi... je t'en supplie... encore...

Je serre mes muscles autour de lui, essayant de retenir chaque centimètre de sa peau. La douleur de la trahison se mêle à l'extase physique dans un cocktail toxique. Je sens mes fluides couler le long de ses cuisses, un mélange de cyprine abondante et de la sueur qui commence à perler sur son front. Il me martèle, chaque coup de reins un

peu plus sauvage, cherchant à atteindre ce point de non-retour où l'esprit s'efface devant l'animalité.

Ses mains glissent sous mes fesses pour me soulever plus haut, m'offrant totalement à ses assauts. Je sens ses ongles s'enfoncer dans ma chair. Je rejette la tête en arrière, mes yeux se révulsant alors que la tension monte, insoutenable. Mon bassin bascule, cherchant désespérément la friction, la décharge qui me délivrera de cette honte.

— Tu es à moi, Jenny. Dis-le. Dis-le pour que je l'entende par-dessus le bruit de leurs clics de merde !

— Je suis à toi... haché-je, mes doigts labourant ses épaules. Fais-moi oublier... s'il te plaît, fais-moi oublier...

Il accélère encore, sa respiration n'est plus qu'un râle sourd. Je sens le spasme arriver, cette onde de choc qui part de mon clitoris et irradie dans chaque nerf de mon corps. Mes parois vaginales se contractent violemment autour de lui, le traisant, l'aspirant. C'est un déluge, une perte de contrôle totale où je sens mon corps m'échapper. David rugit, son propre orgasme le foudroyant. Il s'enfonce une dernière fois, jusqu'au col, et je sens la chaleur de son foutre jaillir en moi, de longs jets brûlants qui semblent vouloir me marquer de l'intérieur.

Nous restons ainsi, suspendus à la porte, haletants, nos corps soudés par la sueur et les fluides qui poissent entre nos hanches. Mes larmes coulent enfin, silencieuses, traçant des sillons sur mes joues brûlantes. Le silence revient, lourd, oppressant. L'acte n'a rien résolu. Il a seulement souligné l'abîme.

Il me laisse glisser au sol. Ses yeux sont toujours aussi sombres.

— Ce n'est pas fini, Jenny, murmure-t-il en remontant son pantalon, me laissant là, dévastée et ouverte. On ne guérit pas d'un million de viols numériques par une simple

baise.

Il se détourne, me laissant seule avec le froid qui recommence à ramper sur ma peau mouillée. Chaque pulsation dans mon sexe est maintenant un rappel cruel : je suis marquée. Et Clara n'a pas fini de réclamer son dû.

Je me redresse avec peine, mes muscles tremblants. Je vois mon téléphone sur le sol, l'écran allumé. Une notification s'affiche. Encore des milliers de vues. Et un message de Clara : "Regarde les commentaires. Ils t'adorent. Ne gâche pas tout maintenant."

Mes doigts tremblent sur le verre froid de l'écran, contrastant avec la chaleur poisseuse qui coule encore entre mes cuisses. Les commentaires défilent, une traînée de boue numérique : « Elle aime ça », « Regardez ses yeux, elle en redemande », « Une vraie petite chienne ». Chaque mot est une entaille, un scalpel qui vient fouiller dans ma chair à vif. Je me sens dépecée, offerte en pâture à une meute invisible de millions de spectateurs anonymes.

Je sens son regard peser sur ma nuque. Il ne s'est pas éloigné autant que je le pensais. Il est là, debout près de la commode, sa silhouette découpée par la lumière crue de la lune qui filtre à travers les stores. Ses yeux brûlent d'une colère sourde, une rage qui ne demande qu'à exploser à nouveau. Il voit le téléphone. Il voit ma déchéance en haute définition.

— Lâche cette merde, Jenny, ordonne-t-il, sa voix n'est qu'un grondement rauque.

Je ne réponds pas. Je suis hypnotisée par ma propre image, par ce visage sur l'écran qui ne me ressemble plus. Est-ce moi, cette fille qui gémit sous les assauts de l'objectif ? Est-ce moi, cette marchandise que Clara a vendue pour s'acheter une vie de luxe sur mon dos ?

Soudain, il est sur moi. Il m'arrache l'appareil des mains et le projette contre le mur.

Le bruit du plastique qui éclate résonne comme un coup de feu dans le silence de la chambre. Il me saisit par les poignets, m'épingle au tapis, ses genoux écartant brutalement mes jambes encore tremblantes.

— Regarde-moi ! rugit-il. Pas cette version de toi qu'ils se partagent comme un trophée. Regarde ce que tu es ici, maintenant. Avec moi.

Ses mains sont dures, presque cruelles. Il n'y a plus de tendresse, seulement le besoin viscéral de me ramener à la réalité physique, de purger le poison virtuel par la douleur et le plaisir brut. Ses lèvres s'écrasent sur les miennes, un baiser qui goûte le sel de mes larmes et l'amertume de ma trahison. Je sens sa virilité, de nouveau impérieuse, presser contre mon bas-ventre, cherchant l'entrée de mon sanctuaire dévasté.

Je me cambre, cherchant l'asphyxie, cherchant à disparaître en lui. Il plonge ses doigts en moi, sans préambule, avec une sauvagerie qui m'arrache un cri. Je suis déjà trop mouillée, déjà trop ouverte. Le glissement de sa peau contre la mienne est une agression délicieuse. Il ne cherche pas à me consoler. Il cherche à m'anéantir pour mieux me reconstruire.

— Tu crois que Clara possède ton âme parce qu'elle possède tes pixels ? murmure-t-il contre mon oreille, son souffle brûlant ma peau. Je vais te montrer qui possède ton corps.

Il se place entre mes hanches et s'enfonce en moi d'un seul coup, profond, total. La sensation est si intense que ma vue se brouille. C'est un viol des sens, une reconquête territoriale. Chaque va-et-vient est une ponctuation brutale dans notre dialogue de désespoir. Je griffe son dos, sentant ses muscles rouler sous mes ongles, cherchant à marquer ce moment, à prouver que je suis encore vivante, que je ne suis pas qu'une vidéo en boucle.

— Plus fort... je t'en supplie... casse-moi, je gémiss, la tête renversée en arrière.

Je veux qu'il m'efface. Je veux que le poids de son corps écrase les millions de regards qui me violent à distance. Le rythme s'accélère, devenant animal, frénétique. L'odeur de notre sexe, de notre sueur, emplit l'espace, étouffante. On ne fait plus l'amour, on se bat contre un fantôme électronique. Ses hanches frappent les miennes avec une violence sourde, un bruit de viande contre viande qui résonne dans mes os.

Je sens le spasme monter, non pas comme une caresse, mais comme une explosion de foudre. Mes muscles se contractent autour de lui, le serrant à l'étouffer. Il lâche un juron, ses mains s'enfonçant dans mes fesses pour me soulever, m'offrant totalement à sa propre décharge. Il jouit en moi avec une force qui me fait trembler de la tête aux pieds, un torrent de chaleur qui semble vouloir me remplir de sa propre identité pour chasser celle que le monde m'a imposée.

On reste ainsi, soudés, haletants, dans une mare de fluides mêlés. Je sens son cœur battre contre ma poitrine, un tambour de guerre qui s'apaise lentement. Mais le silence qui suit est pire que les cris.

Il se retire lentement, me laissant vide, une sensation de béance insupportable. Sans un mot, il se rhabille, ses gestes sont mécaniques, froids. La déconnexion est brutale. Il ne me regarde plus.

— Tu as raison, Jenny, dit-il enfin, la main sur la poignée de la porte. Clara a gagné. Tu n'es plus une femme, tu es un contenu. Et moi, je ne suis qu'un consommateur de plus qui vient de prendre sa part.

La porte claque. Le bruit me traverse comme une lame. Je reste seule, étendue sur le dos, les jambes en croix, la semence qui commence à refroidir sur ma peau. Mes yeux se tournent vers les débris de mon téléphone sur le tapis. Une petite diode bleue clignote encore parmi les éclats de verre.

Je me redresse, chaque mouvement est une torture, et je ramasse l'appareil brisé. L'écran est fissuré, mais il s'allume encore. Une nouvelle notification apparaît. Une offre de contrat d'une plateforme étrangère. Six chiffres pour une suite.

Je ris, un rire brisé qui ressemble à un sanglot. Je me laisse retomber contre le lit, serrant les débris contre mon cœur. Les larmes inondent mon visage, lavant la sueur mais pas la honte.

Clara avait tort. Ils ne m'adorent pas. Ils me dévorent. Et le pire, c'est que je commence à aimer le goût de ma propre destruction. Le premier million n'était que le début. Le prix à payer pour être immortelle, c'est de mourir un peu plus chaque jour sous les yeux du monde entier. Je ferme les yeux, sentant le froid de la chambre m'envelopper, consciente que demain, je devrai recommencer à jouer mon rôle. La victime magnifique. La putain numérique. La femme qui a tout perdu, sauf son prix.

# Chapitre 7

## L'Amphithéâtre des Regards

Le silence de la chambre après le claquement de la porte est une lame qui s'enfonce lentement entre mes côtes. David est parti. Il est rhabillé, propre, protégé par son armure de coton et de lin, tandis que je reste ici, étalée sur les draps froissés comme une bête sacrifiée. La sueur sèche sur ma peau, créant une pellicule poisseuse qui tire sur mes pores. Je sens encore l'odeur de David, ce mélange de musc chaud et de détresse, et je sens surtout son empreinte à l'intérieur de moi. Le sperme refroidit contre mes parois, une traînée visqueuse qui s'échappe lentement de mon sexe pour venir souiller l'intérieur de mes cuisses. C'est le seul vestige de sa rage, de cette tentative désespérée de m'atteindre, de me briser pour que je ressente enfin quelque chose en même temps que lui.

Je serre les débris de mon téléphone contre ma poitrine. Le verre brisé griffe la peau sensible de mes seins, une douleur immédiate, nette, que je chéris parce qu'elle est la seule à ne pas être différée. La petite diode bleue clignote sans relâche, un battement de cœur artificiel qui m'annonce que le monde extérieur continue de me dévorer. Quelque part sur TikTok, dans des milliers de poches de lycéens et de collègues, mon visage en extase—ou ce qui y ressemble—tourne en boucle. Mon intimité est devenue un divertissement public, une foire aux monstres où l'on analyse chaque spasme de mon corps que je ne maîtrise pas.

Demain. Demain est déjà là, tapi dans l'obscurité de cette chambre de Boston. Je dois donner ce cours magistral. Je dois me tenir debout devant trois cents étudiants qui ont probablement tous vu la vidéo de l'architecte me prenant par-derrière dans cette villa de Saint-Tropez, mes yeux révulsés alors que mon cerveau, lui, restait désespérément ailleurs.

Je me redresse avec une lenteur de vieille femme. Mes muscles me font mal, une douleur sourde qui commence enfin à remonter à la surface, des heures après l'acte. C'est ma malédiction. Mon corps est un écho lointain. Quand David me pénètre avec cette sauvagerie qui frise la haine, quand il enfonce ses doigts dans ma chair pour y laisser des marques mauves, je ne ressens qu'une pression abstraite. L'incendie ne se déclare que plus tard, dans la solitude, quand il n'y a plus personne pour voir les flammes.

Je glisse hors du lit. Mes pieds touchent le parquet froid. Je sens le liquide s'écouler plus franchement le long de ma jambe, une sensation de perte totale. Je suis dépossédée de tout. De ma réputation, de mon plaisir, et maintenant de ce secret que nous essayions de panser à deux. Je vais dans la salle de bain, sans allumer la lumière. Je ne veux pas voir les marques de ses dents sur mes épaules, je ne veux pas voir le vide dans mon regard. Je passe une main entre mes jambes, mes doigts s'enfoncent dans ma propre moiteur, mélange de mes sucs et de sa semence. Je ramène ma main à mon visage, l'odeur est écrasante. C'est l'odeur du désastre.

Je me lave avec une violence punitive. Le gant de toilette frotte ma vulve jusqu'à l'irritation. Je veux arracher cette peau qui me trahit. Je veux être juste un cerveau, une équation, une professeure d'économie dont la seule valeur réside dans ses courbes de croissance et non dans celles de son fessier exposées aux clics du monde entier.

Quelques heures plus tard, je franchis le seuil de l'université. L'air de Boston est chargé de l'odeur du vieux papier et du café froid, un parfum que j'aimais autrefois, mais qui me donne aujourd'hui envie de vomir. Je porte un tailleur gris anthracite, boutonné jusqu'au menton. Une armure de laine. Mais sous le tissu, ma peau brûle. La brûlure que j'aurais dû ressentir hier soir, quand David me pressait contre le mur de la villa, m'envahit maintenant, en plein milieu du hall principal. Mes mamelons durcissent contre la soie de mon chemisier, frottés par le souvenir de ses mains rugueuses. Mon sexe se gonfle, tardivement, inopportunément. Je marche vers

l'amphithéâtre 4B, et chaque pas est une agonie de plaisir décalé qui me donne envie de hurler.

Je pousse les doubles portes.

Le brouhaha s'arrête instantanément. C'est un silence physique, une masse d'air qui me percute de plein fouet. Trois cents paires d'yeux. Six cents pupilles qui ne cherchent pas à comprendre la théorie des jeux ou l'équilibre de Nash, mais qui cherchent sur mon visage la trace de la femme qui gémissait dans cette vidéo de quarante secondes. Je sens la sueur perler dans mon dos, glissant le long de ma colonne vertébrale pour se perdre dans la naissance de mes fesses.

Je pose ma mallette sur le bureau en chêne. Mes mains tremblent. Je ne lève pas les yeux. Je sens l'humidité entre mes jambes reprendre, une réaction physiologique à la peur et au souvenir de David qui se confondent. Je suis une proie dans une arène de verre.

« Bonjour à tous, » dis-je, ma voix n'est qu'un souffle éraillé.

Un rire étouffé remonte du troisième rang. Je lève enfin la tête. Un étudiant tient son smartphone ostensiblement, l'écran tourné vers moi. Je ne vois pas l'image, mais je connais la lumière bleue. C'est la même que celle de mon téléphone brisé. Le signal de ma mise à mort sociale.

L'air devient rare. Je sens l'odeur du sexe de David remonter à mes narines, une hallucination olfactive provoquée par le stress. Mon corps choisit ce moment précis, ce moment de honte absolue, pour libérer une décharge d'endorphines. Mon clitoris bat contre la dentelle de ma culotte à chaque fois que je respire. C'est insoutenable. Je suis en train de mouiller mon fauteuil de professeure devant une audience qui attend de me voir m'effondrer.

« Nous allons... nous allons reprendre là où nous nous sommes arrêtés, » je balbutie, tout en sentant une goutte de sueur couler entre mes seins.

Le silence qui suit est plus lourd que toutes les insultes. C'est le silence de la consommation. Ils me déshabillent. Ils comparent la femme rigide derrière le pupitre à la créature désarticulée qu'ils ont vue sur leurs écrans. Je ferme les yeux un instant, et je revois David, son visage déformé par l'effort, ses yeux plantés dans les miens, me demandant : \*« Est-ce que tu es là, Jenny ? Est-ce que tu es enfin là avec moi ? »\*

Je ne suis pas là. Je suis nulle part. Et pourtant, tout le monde me voit.

Mes doigts tremblent sur le clavier froid de mon ordinateur, mais je n'ose pas baisser les yeux de peur de croiser un écran où mon propre visage hurle de plaisir dans une boucle infinie. Je sens le tissu de ma jupe crayon, trop serrée, cisailer ma taille. Sous la soie de mon chemisier, mes tétons sont des pointes dures, douloureuses, qui frottent contre la dentelle de mon soutien-gorge à chaque mouvement. C'est un supplice. Une torture que je m'inflige en restant debout ici, offerte en pâture à leur curiosité malsaine.

« Le sujet d'aujourd'hui... c'est... l'aliénation de l'individu dans l'espace public, » je parviens à articuler.

Un rire étouffé s'élève du troisième rang. Un bruit sec, comme une gifle. Je lève la tête et je vois ce garçon, Lucas, un étudiant brillant qui d'ordinaire dévore mes paroles. Aujourd'hui, il ne dévore que mon décolleté. Ses yeux sont fixes, chargés d'un mépris teinté de désir crasseux. Je sais ce qu'il imagine. Il imagine mes hanches claquant contre celles de David, le bruit de ma peau qui s'écorche sur le tapis, le râle que je ne peux pas retenir quand je sens le sexe de David s'enfoncer jusqu'à mon col.

Mon entrejambe brûle. L'humidité de ma vulve imbibe maintenant le fond de ma culotte, une sensation visqueuse et chaude qui me rappelle avec une précision

effrayante la sensation du foutre de David coulant le long de mes cuisses après qu'il m'ait retournée comme une poupée de chiffon. Je serre les jambes l'une contre l'autre, espérant étouffer les pulsations de mon clitoris qui réclame une pression que je ne peux pas lui offrir. Ce n'est pas de l'excitation, c'est une mutinerie. Mon corps me trahit, il célèbre ma déchéance sociale par une montée de sève insensée.

« Madame ? »

La voix vient d'une fille, au fond. Une voix claire, impitoyable.

« Oui ? » je réponds, ma voix n'étant plus qu'un souffle éraillé.

« Est-ce que l'aliénation... c'est quand on perd le contrôle de son image ? Ou quand on commence à aimer être regardée ? »

Le silence qui suit est assourdissant. On pourrait entendre une mouche voler si l'air n'était pas saturé de cette tension sexuelle et haineuse. Je sens la sueur perler sur ma lèvre supérieure. Je n'ai plus d'oxygène. Les visages devant moi se floutent, ne laissant apparaître que des bouches entrouvertes et des regards de prédateurs.

Je m'appuie sur le pupitre, les articulations blanchies. Mes doigts glissent sur le vernis du bois. Je repense à la main de David, cette main qui m'avait saisie par la gorge, non pour m'étouffer, mais pour me forcer à le regarder en face au moment où il me défonce sans pitié. \*« Regarde-moi, Jenny. Ne ferme pas les yeux. Assume ce que tu es. Une traînée assoiffée. »\* Il avait raison. Je suis là, devant trois cents personnes, et tout ce que je veux, c'est que l'un d'eux se lève, monte sur cette estrade et m'arrache ce chemisier de prix pour m'étaler sur ce bureau devant tout le monde.

La honte me donne envie de pleurer, mais l'adrénaline me donne envie de hurler de plaisir.

« L'aliénation... c'est la dépossession, » je reprends, ma voix plus basse, presque rauque. « C'est quand votre chair ne vous appartient plus. Quand chaque pore de votre peau devient une propriété publique. »

Je fais un pas sur le côté, sortant de la protection relative du pupitre. Je veux qu'ils voient. Je veux qu'ils voient comment je tremble. Ma jupe remonte légèrement, dévoilant le haut de mes bas autofixants noirs. Je vois des têtes se pencher, des téléphones se lever discrètement sous les tables pour filmer ce nouveau spectacle. Je suis une bête de foire en chaleur.

Je sens une goutte, plus épaisse que les autres, s'échapper de mon sexe et glisser lentement vers l'intérieur de ma cuisse. C'est une sensation électrique, un frisson qui me remonte jusqu'à la nuque. Je manque de trébucher. Mon clitoris me lance des décharges qui me font vaciller. À cet instant précis, je ne suis plus une professeure d'université. Je suis une femelle acculée, exposée, dont les sécrétions parlent plus fort que les mots de sa thèse.

Lucas, au troisième rang, ne se cache même plus. Il a la main dans la poche de son sweat-shirt, et je vois le mouvement régulier, obscène, de son poing. Il se branle en me regardant mourir socialement. Et le pire, le véritable enfer, c'est que la vue de cette bosse qui s'agite sous son tissu me donne une envie furieuse de m'ouvrir à lui, là, maintenant, de lui montrer que la vidéo n'était qu'un apéritif.

« Vous avez une question, monsieur ? » je demande, défiant le néant dans ses yeux.

Il s'arrête net, mais son regard reste planté dans le mien, sauvage.

« Je me demandais juste si vous donniez des cours particuliers, Madame. Sur la... pratique du sujet. »

Des ricanements éclatent. Je sens mes larmes monter, brûlantes comme de l'acide. Je

suis à vif. Mon intimité est un champ de ruines et ils piétinent les décombres. Je respire par la bouche, l'air me semble trop chaud, chargé de l'odeur de mon propre désir, cette odeur de musc et de mouille qui doit flotter jusqu'aux premiers rangs. David me manque. Sa brutalité me manque. Parce qu'avec lui, au moins, la douleur avait un but. Ici, elle n'est qu'un spectacle gratuit.

Je saisis ma bouteille d'eau, mes mains sont si moites que je manque de la faire tomber. Je bois, mais l'eau ne calme rien. Elle coule sur mon menton, sur mon cou, et vient mourir dans le creux de mon décolleté, accentuant la transparence du tissu blanc de mon chemisier. Je vois les regards se fixer sur les auréoles humides qui se forment autour de mes aréoles sombres.

Je suis perdue. Je suis en train de sombrer dans une transe où la douleur de l'humiliation et l'extase de l'exposition se confondent. Je pose ma main sur ma cuisse, sentant à travers le tissu la chaleur irradiante de mon sexe qui ne demande qu'à exploser. Je sais qu'ils attendent que je craque. Ils attendent que je m'effondre en larmes ou que je commence à me caresser.

Le silence revient, plus oppressant encore. On n'attend plus une leçon. On attend un orgasme. Ou un suicide.

Ma voix s'étrangle. Je tente de prononcer un mot, un seul, pour ramener ce qui me reste de dignité dans cette pièce, mais ce n'est qu'un râle humide qui s'échappe de mes lèvres entrouvertes. Le micro, fixé juste devant ma bouche, amplifie ce son obscène, le diffusant aux quatre coins de l'amphithéâtre. C'est le bruit d'une femme qui se noie.

Je sens le froid de la climatisation mordre mes tétons durcis qui pointent furieusement sous la soie détremnée de mon chemisier. Le tissu est devenu une seconde peau, une membrane translucide qui ne cache plus rien de ma déchéance. Je devrais avoir honte. Je devrais m'enfuir, me couvrir, hurler à l'injustice. Mais au lieu de cela, je m'appuie

contre le rebord du pupitre en bois verni, mes doigts se crispant sur le bord jusqu'à ce que mes articulations blanchissent.

David me l'avait dit : « Tu n'es rien sans le regard des autres pour valider ta honte. » Aujourd'hui, il n'est pas là pour me tenir la nuque, pour me forcer à genoux, mais son absence est une présence plus violente encore. Je suis son œuvre. Une créature brisée, offerte en pâture à trois cents spectateurs qui dévorent mon agonie.

Mon regard croise celui d'un étudiant au premier rang. Ses yeux sont dilatés, fixés sur l'auréole sombre qui s'étend sur mon ventre, là où la sueur et l'eau se rejoignent. Je ne peux plus lutter. Un frisson tellurique remonte de mes talons, traverse mes mollets contractés et vient s'échouer dans l'entrejambe de ma culotte en dentelle, déjà saturée de mes propres fluides. C'est une fournaise. Une lave épaisse qui réclame une issue.

— Je... je ne peux pas continuer, murmuré-je, le souffle court.

Mais je ne bouge pas. Je reste là, exposée. Ma main droite quitte le rebord du pupitre. Elle descend, lente, torturée, le long de mon flanc. Je sens chaque pore de ma peau brûler sous ce geste. Je vois les trois cents paires d'yeux suivre la trajectoire de mes doigts. Ils savent. Ils attendent le naufrage.

Quand ma main s'insinue sous la jupe étroite de mon tailleur, un soupir collectif semble soulever l'amphithéâtre. C'est un son animal, une soif partagée. Je trouve la soie de ma culotte, gluante, brûlante. Dès que mes doigts entrent en contact avec mon sexe, je lâche un gémissement que le micro transforme en un cri de bête blessée. C'est si bon que c'en est insupportable. La douleur de l'humiliation se transmute en une jouissance pure, sauvage, dépouillée de toute humanité.

Je ne suis plus une enseignante. Je suis une fente ouverte, un cri de viande, une plaie béante.

Je commence à me caresser avec une frénésie désespérée, ignorant le monde, ne vivant plus que pour cette décharge que je sens monter. Mes doigts s'enfoncent dans ma propre chair, cherchant la racine de cette souffrance exquise. Je sens mes suc couler le long de mes doigts, s'étalant sur mes cuisses. Je suis trempée, je sens l'odeur de mon propre désir, une odeur de musc et de soumission, remonter jusqu'à mes narines.

— Regardez-moi... chuchoté-je dans le micro, les yeux révoltés. Regardez ce que vous avez fait de moi.

Je n'ai plus de contrôle. Mon bassin donne des coups de boutoir contre le bois dur du bureau. Chaque friction est un éclair de douleur et de plaisir. Je m'imagine David, là-haut, tout en haut des gradins, observant ma chute avec ce sourire cruel qu'il réserve aux choses qu'il a finies de détruire.

L'orgasme me frappe avec la violence d'un accident de voiture. Ce n'est pas une libération, c'est une exécution. Mes muscles se tendent jusqu'à la déchirure, mon dos s'arête, et je crie, je hurle dans ce micro qui porte mon intimité au-delà des murs, au-delà du décent. Je sens le liquide jaillir, inonder ma main, souiller le tapis derrière le pupitre. Mon corps est secoué de spasmes si violents que je manque de tomber.

Et puis, le silence. Un silence de mort.

Je reste là, haletante, les cheveux collés au visage par la sueur, le chemisier totalement transparent, révélant mes seins qui s'affaissent au rythme de ma respiration saccadée. Une larme, lourde, brûlante, roule sur ma joue et vient s'écraser sur le micro.

Je lève les yeux vers l'assemblée. Ils ne bougent pas. Ils sont pétrifiés, dégoûtés ou fascinés, mais personne ne détourne le regard. Je suis une épave échouée sur le rivage de leur curiosité malsaine.

Je retire lentement ma main de dessous ma jupe. Elle est couverte d'un éclat brillant, filant, qui témoigne de ma perte de tout respect de soi. Je regarde mes doigts souillés comme s'ils appartenaient à une étrangère.

La douleur revient, plus froide cette fois. David avait raison. Je ne suis qu'un vide qui ne demande qu'à être rempli par la honte des autres.

Sans un mot, je ramasse mes notes éparpillées, trempées d'eau et de sueur. Je ne cherche pas à me couvrir. À quoi bon ? Ils ont tout vu. Ils ont tout pris. Je descends de l'estrade, mes talons claquant sur le sol comme des coups de feu dans une église vide. Chaque pas est un calvaire, chaque mouvement me rappelle l'humidité entre mes jambes, le froid qui s'installe là où il y avait le feu.

Je traverse l'allée centrale, fendant la foule muette. Personne ne m'arrête. Personne ne m'aide. Je sors de l'amphithéâtre, laissant derrière moi l'odeur de mon sexe et le cadavre de ma carrière. Dehors, l'air est glacial, mais il ne suffit pas à éteindre l'incendie qui ravage mon âme. Je suis seule. Je suis libre. Et je n'ai jamais eu autant envie de mourir.

# Chapitre 8

## Le Tsunami de Saint-Tropez

L'air de l'amphithéâtre B-12 est une insulte à ma peau. Il est rance, saturé de l'odeur de papier vieux, de café tiède et de cette humidité typique de Boston qui s'insinue dans les os. Sous les néons blafards qui grésillent d'un bourdonnement électrique presque insupportable, je sens les regards de deux cents étudiants peser sur mes épaules comme des blocs de plomb. Je suis Jenny, la professeure d'économie brillante, celle qui jongle avec les courbes de croissance et les théories des jeux. Mais aujourd'hui, je ne suis qu'une proie.

Depuis que cette vidéo a fuité sur TikTok — ce fragment d'intimité volé à travers la vitre de notre villa à Saint-Tropez où l'on me voit hurler en silence sous David alors que mon visage reste d'un calme de marbre — je sens leurs yeux déshabiller ma dignité. Ils cherchent la faille. Ils cherchent la "femme décalée". Mon syndrome est devenu leur divertissement, une curiosité virale que l'on commente entre deux cours.

Je réajuste mes lunettes, les mains tremblantes sur le rebord du pupitre en bois verni. « Le concept d'équilibre de Nash... » ma voix flanche. Un étudiant au troisième rang sourit, les yeux rivés sur son smartphone. Est-ce qu'il regarde David me prendre ? Est-ce qu'il écoute le son de ma respiration erratique sur cet écran de cinq pouces ?

Et puis, le premier frisson arrive. Ce n'est pas un frisson de peur. C'est un signal. Un écho de Saint-Tropez.

Il y a sept jours, dans la chaleur suffocante de la Côte d'Azur, David était entre mes jambes. Je me souviens de l'odeur musquée de sa peau brûlée par le sel, de la rugosité de ses mains d'architecte ancrées dans mes hanches. Il s'était acharné sur moi avec

une ferveur désespérée, ses coups de rein saccadés cherchant à arracher une réaction à mon corps de glace. Je le regardais faire, le cœur brisé de ne rien ressentir au moment même, spectatrice de mon propre plaisir en exil. J'avais vu la sueur perler sur son front, j'avais goûté ses larmes amères lorsqu'il avait fini par se vider en moi, s'effondrant, vaincu par mon silence sensoriel.

Aujourd'hui, ici, devant ces deux cents visages, la dette se paie.

Une chaleur sourde, lourde comme du mercure liquide, s'allume soudainement à la base de ma colonne vertébrale. Ce n'est pas progressif. C'est une explosion à retardement. La climatisation de l'amphithéâtre semble s'éteindre. L'air devient poisseux. Je sens mes cuisses se serrer instinctivement l'une contre l'autre sous ma jupe crayon, mais c'est déjà trop tard. Le souvenir physique de David, la sensation précise de son sexe me déchirant avec une douceur brutale, se matérialise avec une violence terrifiante.

« ... repose sur l'idée que... que chaque joueur... »

Je m'accroche au bois du pupitre. Mes ongles s'enfoncent dans la surface. Dans mon bas-ventre, les muscles utérins commencent à se contracter avec une force animale. C'est le tsunami. Celui que j'attendais, celui que je redoutais. Le plaisir que David m'a offert il y a une semaine me percute maintenant, sans filtre, sans pitié.

Je ferme les yeux une seconde de trop. Je revois la chambre de Saint-Tropez, les draps de lin froissés, trempés de nos fluides. Je sens l'odeur du sexe de David sur mes doigts, ce parfum métallique et chaud. Mon clitoris, jusque-là endormi, se met à pulser avec une fureur électrique. Chaque battement de mon cœur envoie une décharge de jouissance pure et douloureuse dans mes nerfs.

Le silence s'installe dans la salle. Un silence de mort, interrompu seulement par le bruit de ma respiration qui s'accélère. Je n'arrive plus à occulter la sensation de

l'humidité qui s'étale, traîtresse, entre mes jambes. Je suis en train de me mouiller, de couler littéralement, devant une audience qui n'attend que de me voir sombrer.

« Madame ? » demande une voix au premier rang. Une fille, l'air inquiet. Ou peut-être moqueur.

Je ne peux pas répondre. Ma gorge est nouée par un gémissement que je tente d'étouffer. La première vague de l'orgasme me traverse, plus puissante que n'importe quelle réalité présente. C'est David. C'est sa bouche sur mes seins, sa langue qui trace des cercles de feu sur mon ventre. Je sens ses doigts s'enfoncer en moi, deux, puis trois, explorant ma chair avec cette possessivité qui me fait d'ordinaire si peur.

Je lâche la craie que je tenais. Elle se brise sur le sol avec un bruit sec, comme mes dernières barrières.

Ma tête bascule en arrière. Mes muscles pelviens sont en proie à des spasmes incontrôlables. Je ne suis plus à Boston. Je suis sous lui, dans cette villa, je sens son poids, son odeur, la morsure de ses dents dans mon cou. La honte et le désir se mélangent dans un cocktail acide. Je suis la professeure respectée et je suis une chienne en chaleur, possédée par un passé qui refuse de rester à sa place.

Mes doigts se crispent sur le bord du pupitre, mes jointures blanchissent. Je sens le liquide chaud glisser le long de ma cuisse, une preuve irréfutable de ma défaite. Le plaisir est si intense qu'il confine à la torture. C'est une agression sensorielle. Je vois des taches de couleur derrière mes paupières closes. L'image de David, le visage déformé par l'effort, hante mon obscurité.

« Je... je dois... » je balbutie, mais le mot se transforme en une expiration rauque, un souffle qui trahit tout.

Le tsunami est là. Il ne fait que commencer. La partie de moi qui appartient à David,

celle qu'il a réveillée à coups de reins et de promesses murmurées, est en train de prendre le contrôle de tout mon être, ici, sous la lumière crue de la réalité. Je sens mon corps se cambrer, mes hanches bouger d'un millimètre, cherchant désespérément le frottement du tissu contre ma peau en feu.

L'amphithéâtre disparaît. Il n'y a plus que le souvenir de ses mains me maintenant immobile alors qu'il s'enfonçait en moi jusqu'à la garde, me réclamant, me marquant. Et enfin, enfin, après sept jours d'errance, mon corps hurle sa réponse.

Mes doigts se crispent sur le rebord d'acajou du pupitre, les articulations blanchies par l'effort. Je sens le vernis froid s'enfoncer sous mes ongles, mais ce n'est rien comparé à la fournaise qui dévaste mon bas-ventre. Un spasme involontaire, violent comme une décharge électrique, parcourt mes cuisses, et je dois verrouiller mes genoux pour ne pas m'effondrer devant cent-cinquante paires d'yeux qui ne voient qu'une professeure d'histoire de l'art soudainement silencieuse.

Ils ne voient pas l'inondation. Ils ne sentent pas l'odeur musquée et sucrée de mon propre désir qui commence à saturer l'air autour de moi, s'échappant de sous ma jupe crayon trop serrée. La soie de ma lingerie est déjà une éponge, un poids humide et brûlant qui frotte contre ma vulve à chaque respiration superficielle. Je suis trempée, souillée par le simple souvenir de sa voix, de cette façon qu'il avait de grogner mon nom juste avant de me briser.

« Madame ? Tout va bien ? »

La voix de l'étudiant au premier rang — Lucas, je crois — me percute comme un éclat de verre. Je lève les yeux vers lui, mais mon regard est trouble, voilé par les larmes de frustration et de plaisir qui montent. Son visage juvénile se superpose à celui de David. David, avec ses mains calleuses qui me labouraient les hanches, David qui m'arrachait des cris que je ne me connaissais pas dans cette villa de Saint-Tropez où le sel de la mer se mélangeait au goût de notre sueur.

« Oui... Je... »

Le mot s'étrangle. Ma propre voix me dégoûte ; elle est basse, rauque, chargée de tout le foutre qu'il a laissé en moi et dont je n'arrive pas à me purifier. Je sens une goutte, épaisse, chaude, glisser le long de l'intérieur de ma cuisse. Le contraste entre le froid de l'amphithéâtre climatisé et la chaleur de ma propre cyprine me donne envie de hurler. Mon clitoris, gonflé et douloureux, bat au rythme de mon cœur, réclamant la morsure de ses dents, le poids de son corps m'écrasant contre le matelas.

Je me décale d'un pas vers l'écran de projection, une erreur fatale. Le frottement du tissu contre mes lèvres déjà tuméfiées par l'excitation déclenche un nouveau séisme. Mon utérus se contracte si fort que je manque de défaillir. Je me revois, sept jours plus tôt, à genoux sur le marbre de la salle de bain, le dos cambré jusqu'au point de rupture, pendant qu'il me prenait par derrière avec une sauvagerie qui n'avait rien de romantique. Il me tenait par les cheveux, tirant ma tête en arrière pour m'obliger à regarder notre reflet dans le miroir, à voir comment sa queue disparaissait tout entière en moi, comment ma chair se déformait pour l'accueillir.

« Le... le courant impressionniste... » j'essaie de reprendre, mais mon bassin amorce un mouvement de va-et-vient imperceptible, une quête animale de soulagement.

Je ferme les yeux un instant de trop. Le souvenir de son souffle chaud contre mon oreille devient une présence physique. \*« Regarde-toi, putain de prof... Regarde comme tu aimes être ma chienne. »\* Ses mots, ces insultes qui me faisaient jouir plus que n'importe quelle caresse, résonnent entre les murs de béton. Je sens presque ses doigts s'enfoncer dans ma gorge pour étouffer mes gémissements, sa langue râpeuse léchant mes larmes alors qu'il me défonçait sans pitié.

Ici, dans la lumière crue des néons, je suis une imposture. Je porte un chemisier blanc impeccablement repassé, mais en dessous, je suis une bête en rut, une épave

émotionnelle qui ne survit que par le manque de lui. La douleur de son absence est une plaie ouverte que seule cette torture sensorielle parvient à anesthésier. Je veux qu'il revienne. Je veux qu'il me jette au sol, ici même, devant ces gamins qui notent consciencieusement mes paroles, et qu'il me rappelle à qui j'appartiens.

Mon souffle devient de plus en plus saccadé. Je sens mes tétons pointer, durcir jusqu'à la douleur contre la dentelle de mon soutien-gorge. L'humidité entre mes jambes est telle que je crains qu'une tache ne finisse par apparaître sur le tissu gris de ma jupe. Je suis une fontaine, un désastre de fluides et de nerfs à vif.

« Madame, vous êtes toute pâle... » insiste Lucas en se levant à moitié.

Je lève une main tremblante pour lui intimer de se rasseoir, mais le geste m'épuise. La tension dans mes hanches est devenue insupportable. Je sens le point de non-retour approcher, ce moment où le cerveau déconnecte et laisse le corps s'auto-détruire dans l'extase. Mon sexe me brûle, une inflammation divine qui me fait vaciller. Je cherche désespérément un appui, mes doigts rencontrant le métal froid de mon ordinateur portable.

Je n'entends plus le brouhaha naissant des étudiants qui commencent à s'inquiéter. Je n'entends que le bruit de nos corps qui s'entrechoquent, le claquement de sa peau contre mes fesses, le son mouillé de ses va-et-vient frénétiques. Je sens l'odeur du tabac froid et du cuir qui lui colle à la peau.

Je suis en train de craquer. La digue cède. Une première décharge, fine et acérée comme une lame, me transperce le vagin. Je m'arc-boute contre le bureau, ma tête basculant en arrière, révélant la ligne tendue de ma gorge. Mes lèvres s'entrouvrent sur un soupir qui ressemble à un sanglot. Ce n'est pas un orgasme de plaisir, c'est une exécution. C'est David qui m'achève à distance, qui me possède par-delà les kilomètres, me rappelant que peu importe où je suis ou ce que je fais, je suis sa chose.

Le plaisir me submerge, impitoyable. Je sens mes muscles pelviens se contracter de manière rythmique, incontrôlable, expulsant des vagues de chaleur qui me font défaillir. Ma vue se brouille totalement, les visages des étudiants ne sont plus que des taches blanchâtres dans un océan de noirceur. Je m'accroche au pupitre comme à une bouée, le corps secoué de tressaillements que je ne peux plus cacher. Mes cuisses tremblent si fort que je crains que mes talons aiguilles ne se dérobent.

Et le pire, le plus délicieux des supplices, c'est que ce n'est que la première vague. Le tsunami que je sentais venir est là, et il va tout emporter sur son passage, ma dignité, ma carrière, et ce qu'il me reste de raison. Je sens un nouveau spasme, plus profond, plus viscéral, prendre naissance au plus bas de mes entrailles.

« Oh... Dieu... » je murmure, et cette fois, Lucas l'a entendu. Il s'approche, je sens sa présence à quelques mètres, son inquiétude, alors que je suis en train de me noyer dans mon propre foutre, hurlant silencieusement le nom de l'homme qui m'a détruite.

Lucas est là. Je perçois le mouvement de sa silhouette, une ombre qui se détache du premier rang pour franchir la ligne invisible de mon autorité. Son parfum, un mélange de cuir et de jeunesse, vient frapper mes narines et s'engouffre en moi comme une insulte supplémentaire.

« Madame ? Vous êtes toute pâle... »

Sa voix est un rasoir qui tranche le dernier fil de ma contenance. Je ne réponds pas. Je ne peux pas. Ma gorge est nouée par un sanglot sec, une plainte animale qui refuse de sortir mais qui me déchire de l'intérieur. Sous ma jupe crayon, la soie de ma lingerie n'est plus qu'une compresse de feu, saturée de cette humeur brûlante qui s'écoule de moi avec une impudence révoltante. Je sens le liquide glisser le long de l'intérieur de ma cuisse droite, une traînée de lave translucide qui vient mourir au-dessus de mon bas de nylon. C'est obscène. C'est monstrueux. C'est tout ce que je mérite.

Je ferme les yeux, et ce n'est plus l'amphithéâtre que je vois, c'est cette chambre à Saint-Tropez, il y a sept jours. Je revois ses mains, ces mains qui m'ont brisée. Je sens à nouveau ses doigts rugueux s'enfoncer sans aucune pitié dans ma chair, cherchant ce point précis de douleur et de jouissance absolue qu'il est le seul à connaître. L'image de son visage, dur, presque haineux alors qu'il me possédait, se superpose à la réalité. Je sens son membre imaginaire me défoncer les entrailles avec une violence rythmée, la même cadence qui fait battre mon cœur à en éclater.

« Reculez, Lucas... » je parviens à expulser dans un souffle rauque, presque inintelligible.

Mais il ne recule pas. Il est trop près. Il doit sentir l'odeur. Cette odeur de sexe, de femme ouverte et dévastée qui commence à saturer l'air confiné du pupitre. Un nouveau spasme me percute, plus violent que les précédents. Mes doigts se crispent sur le rebord du bois vernis, mes ongles s'y enfoncent avec une telle force que je crois les sentir craquer. Mon bassin donne un coup involontaire vers l'avant, une saccade de salope en manque, et je pousse un gémissement étranglé qui fait s'arrêter le souffle de l'assemblée.

C'est fini. La digue rompt.

Le tsunami ne m'emporte pas, il me broie. Mon clitoris, gonflé à s'en déchirer, explose sous la pression de mon propre sang. Une décharge électrique d'une puissance insoutenable part de mon entrejambe pour irradier jusque dans ma nuque. Je lâche prise. Mes genoux se dérobent enfin. Je m'effondre derrière le bureau, mais ma chute est lente, rythmée par les contractions furieuses de mon vagin qui se vide de son trop-plein de désir et de haine.

Je suis au sol, les jambes écartées sous le voile protecteur de la table de cours, mais tout le monde a entendu. Tout le monde sait. Je sens les vagues de mon orgasme me secouer comme une poupée de chiffon. C'est un massacre sensoriel. Mon foutre

trempe le sol, je le sens, je suis une mare de honte et de plaisir liquide. Chaque contraction me fait gémir le nom de cet homme, ce monstre que je maudis à chaque spasme, celui qui a planté cette graine de folie en moi et qui me regarde sans doute de loin, savourant ma déchéance.

« Oh... oui... tue-moi... » je murmure contre le lino froid, perdue dans les limbes de ma propre agonie charnelle.

Je ne contrôle plus rien. Ma main gauche, traîtresse, glisse entre mes cuisses pour essayer de contenir l'incendie, mais elle ne fait que raviver la fournaise. Mes doigts rencontrent une fente dévastée, gluante, battant au rythme d'un cœur affolé. Je m'enfonce un doigt dans un cri de douleur pure, cherchant à me blesser pour arrêter de jouir, mais la douleur elle-même se transforme en plaisir, une spirale infernale qui me fait arquer le dos jusqu'à la rupture.

La sueur inonde mon visage, se mélangeant aux larmes de rage qui coulent sur mes joues. Je suis la professeure de droit, l'image de la rigueur et de la froideur, et je suis en train de convulser sur le sol d'un amphi, offerte à un souvenir qui me viole l'esprit autant que le corps. L'orgasme dure une éternité, une agonie de secondes où chaque pore de ma peau semble expulser une part de mon âme.

Puis, le silence. Un silence lourd, épais, mortel.

Les contractions s'apaisent, laissant place à un tremblement résiduel qui me vide de toute force. Je reste là, prostrée, le souffle court, les cheveux collés aux tempes par l'effort et la moiteur. Je sens l'humidité froide de ma jupe contre ma peau. Je sens le mépris de moi-même grimper dans ma gorge comme une bile acide.

Je lève les yeux. Au-dessus du bord du pupitre, je vois le sommet de la tête de Lucas. Il est resté là, figé. Je sais qu'il a tout vu, ou du moins qu'il a tout compris. Le masque est tombé. Je ne suis plus la femme qu'ils respectent. Je suis la chienne qui a joué

devant eux d'un homme qui n'est pas là, d'un homme qui l'a réduite à l'état de déchet émotionnel.

Je me relève péniblement, m'appuyant sur le bois pour ne pas chanceler. Mes jambes sont du coton mouillé. Je ne regarde personne. Je ne peux regarder personne. Je ramasse mon sac d'un geste saccadé, sans même chercher à lisser ma jupe dont les taches d'humidité sont sans doute visibles pour quiconque aurait l'audace de poser les yeux sur mon entrejambe.

« Le cours est terminé, » je dis, ma voix n'étant plus qu'un débris de ce qu'elle était.

Je quitte l'estrade, chaque pas étant une torture, chaque frottement de mes cuisses irritées et trempées me rappelant ma défaite. Je sors sous les regards lourds de soixante étudiants qui ne m'oublieront jamais. J'ai tout perdu en une demi-heure : ma carrière, ma dignité, mon honneur. Mais alors que je franchis la porte, une dernière réplique sismique me traverse le ventre, un écho lointain de sa possession, et dans un ultime sanglot, je réalise avec effroi que je ne demande qu'une chose : qu'il recommence. Que ce tsunami m'engloutisse pour de bon.

# Chapitre 9

## Le Silence Après l'Orage

Le seuil de la porte de l'amphithéâtre ressemble à une falaise. Un pas de plus, et je bascule dans le vide, sous le regard de ceux qui, j'en suis certaine, sont déjà en train de scroller sur leurs écrans pour voir ma chute en boucle. Mes doigts se crispent sur la anse de mon sac, le cuir s'enfonçant dans ma paume comme pour m'ancrer dans une réalité qui m'échappe. Je sens encore cette vibration résiduelle au creux de mon ventre, ce tremblement sourd qui n'a rien à voir avec le plaisir et tout à voir avec la trahison de mes propres nerfs.

Ma jupe de laine grise, symbole de ma rigueur de professeure, est ruinée. Je sens l'humidité froide de l'entrejambe qui colle à ma peau, une tache sombre et indélébile qui hurle mon secret aux murs de pierre de Boston. La sueur coule entre mes omoplates, un sillage glacé qui contraste avec la chaleur suffocante qui embrase encore mes joues. Mes jambes sont du coton mouillé. À chaque pas vers la sortie, j'ai l'impression que mes muscles vont se liquéfier, m'abandonnant sur ce carrelage froid, offerte à la curiosité malsaine du monde.

Un ultime sanglot me déchire la gorge, un spasme violent qui fait tressauter mes épaules. C'est là que je le vois.

David.

Il est debout au milieu du couloir désert, sa silhouette massive d'architecte découpée par la lumière crue des néons. Il n'a pas besoin de parler. Son visage est un masque de douleur brute, de cette pitié qui me donne envie de m'arracher la peau. Il a son téléphone à la main. Il a vu. Il sait que la version de moi qui s'effondre dans ses bras

en privé est désormais une propriété publique, un même, une curiosité clinique pour des millions d'inconnus.

— Jenny, murmure-t-il.

Sa voix est un rasoir. Elle tranche le silence et me ramène à ma propre honte. Je ne peux pas le regarder. Je fixe ses chaussures, le cuir impeccable de ses souliers, tandis que mon propre corps continue de me lâcher. Une nouvelle contraction, tardive, cruelle, serre mon bas-ventre. Mon syndrome ne connaît pas la pudeur. Il se moque du timing. Il se fout que je sois dans un couloir d'université après avoir été humiliée devant cent cinquante étudiants. Mon clitoris bat la chamade, une pulsation isolée et douloureuse qui envoie des décharges électriques jusque dans mes orteils.

Je fais un pas vacillant, et il est sur moi en une seconde. Ses mains agrippent mes bras avec une force désespérée. Je sens l'odeur de son parfum musqué, ce mélange de cèdre et d'encre qui, d'habitude, m'apaise. Aujourd'hui, ça sent le soufre.

— Ne me touche pas, je siffle, la voix brisée par une nouvelle vague de tremblements. David, s'il te plaît, ne me touche pas.

— Regarde-moi, Jenny. Putain, regarde-moi.

Il me force à lever les yeux. Ses pupilles sont dilatées, sombres de rage et d'impuissance. Il voit tout. Mes cheveux collés à mes tempes par la sueur, mes yeux rougis, et ce tressaillement incontrôlable de ma lèvre inférieure. Il descend son regard sur ma jupe, sur cette marque d'infamie, ce liquide qui témoigne de mon corps en plein naufrage. Il ne recule pas. Au contraire, il se presse contre moi, son bassin cherchant le mien dans un geste qui se veut protecteur mais qui ne fait que souligner mon état.

— Ils ont tout pris, David, j'articule, les dents serrées pour ne pas hurler. Ils ont

filmé... mon visage quand... quand ça arrive. Ils ont pris ce qui ne t'appartenait même pas à toi.

Ma main libre vient frapper son torse, une fois, deux fois, sans force. Je suis une épave. Il me laisse faire, encaissant mes coups dérisoires, ses doigts s'enfonçant plus profondément dans la chair de mes bras. L'intimité entre nous a toujours été une bataille contre le temps, une attente insupportable où il s'épuisait à essayer de me rejoindre dans mon plaisir décalé. Et maintenant, le monde entier a vu le résultat de cette attente.

— Viens, dit-il d'un ton brusque, presque animal. On sort d'ici.

Il m'entraîne vers la sortie de secours, ignorant mes protestations faibles. Dès que la porte lourde se referme derrière nous, dans l'ombre étroite de la ruelle, il me plaque contre le mur de briques. L'air frais de Boston frappe mon visage, mais la chaleur entre nos corps est radioactive.

— Tu es trempée, Jenny, grogne-t-il, son souffle court contre mon oreille. Tu trembles encore.

Il glisse une main entre nos corps, sa paume large venant s'écraser directement sur la tache humide de ma jupe. Je laisse échapper un gémissement de pure agonie. La pression de sa main déclenche un incendie immédiat. C'est trop. C'est trop de sensations après trop de honte. Ses doigts se replient, agrippant le tissu mouillé, le froissant avec une brutalité qui me fait cambrer le dos.

— Arrête... David, murmure-je, même si mes hanches commencent déjà à répondre, à chercher ce contact solide, violent.

— Je ne peux pas, répond-il d'une voix sourde, chargée de mois de frustration et de cette nouvelle colère qui le consume. Je ne te laisserai pas leur appartenir. Tu entends

? Ce corps... cette merde qui te fait souffrir... c'est à moi de la gérer.

Il relève brusquement ma jupe, le froid de la ruelle mordant mes cuisses nues alors que mes collants déchirés cèdent sous sa pression. Il ne cherche pas la tendresse. Il cherche à réclamer son territoire sur un champ de ruines. Ses doigts, rugueux, cherchent l'entrée de mon sexe déjà dévasté par les spasmes de la dernière heure. Quand il me pénètre d'un coup avec deux doigts, je sens un fluide chaud glisser le long de son poignet, mélange de ma sueur et de mon excitation pathologique.

Je rejette la tête en arrière contre la brique froide, mes ongles s'enfonçant dans ses épaules. Le silence de la ruelle est seulement rompu par le bruit de sa main qui travaille à l'intérieur de moi, un son humide, rythmique, obscène.

— Regarde-moi quand je te prends ce qu'ils pensent avoir vu, ordonne-t-il.

Je plonge mes yeux dans les siens, et je vois la blessure. Il est en train de se perdre en moi, cherchant une validation que je suis incapable de lui donner en temps réel. Il bouge ses doigts avec une animalité sauvage, cherchant à provoquer une réaction, à saturer mes nerfs jusqu'à ce que j'oublie le nom de l'université, le nom de mes étudiants, mon propre nom. Je sens mon corps s'ouvrir, se liquéfier davantage, chaque mouvement de ses doigts comme une lame de rasoir dans mon âme. Je suis une flaque à ses pieds, une professeure d'économie dont la seule économie qui reste est celle de la douleur et du besoin.

Mes jambes flanchent, trahissant la dernière once de dignité que je m'efforçais de maintenir. David le sent. Il glisse son autre main sous ma fesse, me soulevant brusquement pour plaquer mon bassin contre le sien. Le contact est électrique, brutal. Je sens la dureté de son sexe à travers l'étoffe de son pantalon, une promesse de destruction que mon corps réclame avec une indécence qui me donne envie de hurler de honte.

— Ils t'ont vue, Jenny, murmure-t-il contre mon oreille, sa voix n'est qu'un râle déchiré par la rage. Des milliers de connards ont vu tes yeux se perdre, ta bouche s'ouvrir... Ils pensent te connaître. Ils pensent posséder un morceau de toi.

Il retire ses doigts d'un coup sec, un bruit de succion humide qui résonne cruellement dans l'étroitesse de la ruelle, avant de les porter à ses lèvres. Il me fixe, ses prunelles sombres, dilatées par un mélange de désir pur et de haine de soi. Il goûte mon désir, mon effondrement, et je sens mes joues s'enflammer sous l'insulte de son geste.

— Arrête, David... je souffle, ma voix se brisant sur un sanglot étouffé. S'il te plaît.

— Arrêter quoi ? De te montrer que tu n'es pas cette image pixelisée qu'ils se partagent comme des charognards ?

D'un mouvement violent, il attrape le col de mon chemisier en soie — celui que j'avais choisi avec tant de soin ce matin pour paraître intouchable, professionnelle, respectable — et tire. Les boutons sautent, rebondissant sur le bitume mouillé avec des bruits métalliques dérisoires. L'air frais de la fin de journée frappe ma peau nue, faisant durcir mes pointes de seins, mais la chaleur qui émane de David est plus étouffante que n'importe quel vêtement.

Il me déshabille du regard, un regard qui me déshonore et me ressuscite à la fois. Je me sens comme une bête de foire, exposée à sa colère, mais je ne peux pas me détourner. Je suis accrochée à ses épaules, mes doigts s'enfonçant dans le tissu épais de sa veste, cherchant un ancrage dans le chaos de ma vie qui part en fumée.

— Regarde-toi, reprend-il, sa main redescendant pour agripper ma gorge sans me serrer, juste assez pour m'obliger à lever le menton. Tu trembles. Tu as peur que je t'abandonne aussi ? Que je croie ce qu'ils disent ?

— Je m'en fous de ce qu'ils disent, je hoquète, les larmes brûlant mes paupières. Je

n'ai plus rien, David. Ma carrière, mon nom... Tout est fini.

— Rien n'est fini tant que je ne l'ai pas décidé.

Il déboutonne son pantalon avec une hâte fébrile, ses doigts tremblant légèrement, trahissant la faille sous son armure de mâle dominant. C'est cette vulnérabilité qui me tue. Il a mal, autant que moi, et cette douleur nous pousse l'un vers l'autre avec la force d'un désastre naturel. Quand il s'expose, massif, pulsant de besoin, je sens un spasme involontaire serrer mon entrejambe déjà trempé.

Il ne perd pas de temps en préliminaires doux. Il n'y a plus de place pour la douceur entre nous, seulement pour cette vérité crue, animale. Il écarte mes jambes davantage avec son genou, me forçant à m'ouvrir totalement à lui dans cette ruelle sale, à la vue de n'importe qui, comme pour marquer son territoire sur les ruines de mon existence.

— Dis-le, Jenny. Dis-moi que ce n'est qu'à moi que tu t'offres comme ça. Pas à une caméra. Pas à un écran. À moi.

— À toi... David, seulement à toi.

Je n'ai même pas fini ma phrase qu'il s'enfonce en moi d'un seul coup, profond, total. Le cri qui s'échappe de ma gorge est étouffé par sa bouche qui s'écrase contre la mienne. Il me goûte avec une fureur désespérée, sa langue envahissant mon palais tandis que son sexe déchire mon silence. La douleur de l'impact se transforme instantanément en une onde de choc de plaisir pur, si intense que ma vue se brouille.

Il commence à bouger, des coups de bouterolle rapides, saccadés, qui me projettent contre la brique froide à chaque mouvement. Ma peau râpe contre la pierre, mais je ne sens rien d'autre que l'incendie entre mes cuisses. Je suis inondée, le mélange de nos fluides lubrifiant chaque va-et-vient qui me vide de ma substance. Je m'accroche à son cou, mes jambes entourant ses hanches pour l'attirer encore plus loin, pour qu'il

atteigne cet endroit au fond de moi où la honte ne peut plus m'atteindre.

— Plus fort, David... je gémiss contre ses lèvres, mes larmes se mêlant à la sueur qui perle sur son front. Détruis-moi. Fais-moi oublier.

Il grogne, un son primitif qui sort du plus profond de sa poitrine. Sa main quitte ma gorge pour venir s'écraser contre mon sein, le pétrissant avec une rudesse qui me fait cambrer le dos. Chaque coup qu'il me porte est une insulte à ma chute, une revendication sauvage. Il me prend avec une sorte de désespoir, comme s'il essayait de remplir le vide immense que le scandale a creusé en moi.

Le bruit de nos corps qui s'entrechoquent, ce claquement humide et charnel, remplit l'espace étroit. Je sens l'orgasme monter, une vague monstrueuse qui menace de m'engloutir. Je perds le contrôle de mes membres, de mes pensées. Je ne suis plus la professeure Greene, je ne suis plus la femme déçue de la vidéo. Je suis juste une chair qui appelle une autre chair, une plaie béante que seul son membre peut panser.

Il accélère encore, sa respiration n'étant plus qu'un sifflement rauque. Ses yeux sont fixés sur les miens, nous brûlons ensemble dans ce brasier d'infamie et de besoin. Je sens ses muscles se tendre, ses doigts se crispent sur ma peau jusqu'à y laisser des marques violacées.

— Tu es à moi, Jenny, martèle-t-il entre deux poussées qui me soulèvent de terre. Dis-le... Putain, dis-le !

— Je suis à toi... je siffle, les yeux révulsés, sentant mon intérieur se contracter violemment autour de lui. Je n'existe que par toi... David...

Le plaisir devient insupportable, une torture exquise qui me fait perdre tout sens de la réalité. Je sens mon corps se tendre comme un arc, prêt à rompre, tandis qu'il continue de me labourer avec une force qui frise la cruauté. On est au bord de l'abîme, et il me

pousse, il me pousse encore, refusant de me laisser tomber seule. Sa sueur goutte sur mon torse, brûlante, et je sens l'odeur de notre sexe, lourde, musquée, sature l'air frais de la ruelle.

C'est une agonie lente, magnifique, où chaque centimètre de ma peau crie son appartenance à cet homme qui me dévaste. Et pourtant, au fond de ce plaisir aveugle, je sens la déchirure émotionnelle s'agrandir. Plus il me possède physiquement, plus je réalise que nous essayons de boucher une hémorragie avec du feu. Sa main se glisse maintenant entre nos corps, cherchant mon clitoris déjà gorgé de sang, ses doigts bougeant avec une précision sadique alors qu'il continue ses va-et-vient impitoyables.

— Regarde ce que je te fais, Jenny... Regarde comme tu te donnes à ton bourreau.

Je baisse les yeux et je vois l'image de notre déperdition : ses mains sombres sur ma peau laiteuse, le mouvement incessant de son sexe qui entre et sort de moi dans un jaillissement de sécrétions claires. L'image est plus brute, plus obscène que n'importe quelle vidéo, parce qu'elle est réelle, parce qu'elle sent la peur et l'amour désespéré. Mon cœur bat si fort que j'ai l'impression qu'il va exploser contre mes côtes. Je sens le sommet de la montagne, ce point de non-retour où je vais cesser d'exister pour devenir pur cri.

David bascule ma tête en arrière, exposant ma gorge à ses dents, et je sens l'acier de son désir m'empaler une fois de plus, plus profondément que jamais. On n'est plus dans une ruelle, on est dans le cœur d'un ouragan, là où plus rien ne compte, ni la carrière, ni l'honneur, ni demain.

Mes ongles s'enfoncent dans le cuir de ses épaules, cherchant un ancrage alors que le monde s'effondre. Je sens chaque centimètre de sa virilité, cette barre de fer brûlante qui réécrit l'histoire de ma honte à chaque va-et-vient. Le bruit de nos corps qui s'entrechoquent est une percussion sourde, brutale, qui couvre presque le sifflement de ma respiration erratique. C'est obscène. C'est délicieux. C'est la seule chose qui

m'empêche de sombrer tout à fait dans le néant que la vidéo a creusé sous mes pieds.

— Regarde-moi, Jenny, ordonne-t-il d'une voix qui n'est plus qu'un grognement guttural.

Je relève les paupières, les cils mouillés de larmes que je refuse de laisser couler. Ses yeux sont deux abîmes sombres, hantés par une rage qui n'a d'égale que la mienne. Il me saisit les hanches avec une telle force que je sais que ses doigts laisseront des marques bleutées sur ma peau demain. S'il y a un demain. Il me tire vers lui, s'enfonçant si violemment que je sens mon col de l'utérus protester sous l'impact. Un cri rauque s'échappe de ma gorge, une plainte animale qui se perd dans le creux de son épaule.

— Tu sens ça ? souffle-t-il contre mon oreille, sa peau ruisselante de sueur contre la mienne. Tu sens comme tu m'appartiens ? On s'en fout de leur vidéo. On s'en fout de ce qu'ils disent. Ici, il n'y a que cette putain de vérité.

Il se retire presque entièrement, me laissant béante, glacée par le vide soudain, avant de cogner à nouveau, tout entier, un coup de bélier qui me fait cambrer le dos jusqu'à la rupture. Je sens le glissement visqueux de nos humeurs mêlées, ce mélange de sueur, de cyprine et de lubrification qui rend chaque mouvement plus fluide, plus sonore, plus dévastateur. L'odeur de notre sexe emplit la pièce, une effluve de musc et de détresse qui m'enivre plus sûrement que n'importe quel alcool.

Je ne suis plus la professeure respectée. Je ne suis plus la femme dont la carrière vient d'être décapitée en place publique. Je suis une plaie ouverte, un brasier que David attise avec une cruauté magnifique. Mes mains descendent le long de son torse puissant, griffant ses pectoraux, avant de se perdre entre nos deux corps. Je sens le point de contact, là où sa peau sombre frotte violemment contre mon clitoris gorgé de sang à chaque poussée. La friction est électrique, une brûlure qui monte en spirale, me privant de toute pensée logique.

— David... s'il te plaît... je murmure, ma voix se brisant dans un sanglot étouffé.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu veux ? Dis-le. Dis-moi que tu veux que je t'achève.

— Finis-moi. Détruis tout. Je ne veux plus rien ressentir d'autre que toi.

Il lâche un juron, une insulte qui sonne comme une prière, et change d'angle. Il soulève une de mes jambes, la calant sur son épaule, m'ouvrant totalement à sa démesure. La pénétration est totale, absolue. Je me sens fendue en deux, possédée jusqu'à l'âme par cet homme qui est à la fois mon bourreau et mon seul refuge. Le rythme s'accélère, devient frénétique, une course vers l'abîme. Je vois les gouttes de sa sueur perler sur son front avant de s'écraser sur ma poitrine, se mélangeant à mes propres fluides. C'est sale, c'est désespéré, et c'est la chose la plus pure que j'aie jamais vécue.

Le plaisir monte, une vague de fond dévastatrice. Mon bassin bouge de lui-même, cherchant à en prendre toujours plus, à absorber chaque millimètre de lui. Je sens les muscles de son sexe tressaillir à l'intérieur de moi, une vibration sourde qui annonce la fin. Mes parois vaginales se contractent, enserrant sa chair dans un étau convulsif. C'est trop. C'est trop beau, trop douloureux, trop réel.

— Jenny... maintenant...

Son visage se crispe dans une grimace de douleur extatique. Il donne trois coups de reins d'une puissance inouïe, me soulevant presque de la surface sur laquelle je suis étendue. Le premier spasme de mon orgasme me frappe comme une décharge électrique, me coupant le souffle. Mes yeux se révulsent, mon corps entier se raidit dans une paralysie de pur plaisir. Au même instant, je sens le jet brûlant de sa semence m'inonder, des vagues successives qui frappent mon fond, remplissant mon vide de sa substance chaude et épaisse.

Il continue de pousser, de s'incruster en moi comme s'il voulait fusionner nos squelettes, alors que son sperme déborde et coule entre mes fesses, une trace de son passage, une marque indélébile de notre déchéance commune. Je crie son nom, un hurlement de délivrance et de deuil, alors que les contractions me secouent encore et encore, épuisant les dernières forces de mes muscles.

Puis, le silence. Un silence de mort, seulement troublé par nos souffles courts et le bruit de la pluie qui recommence à frapper les vitres du bureau.

David ne se retire pas tout de suite. Il reste écrasé contre moi, son front contre le mien, le cœur battant la chamade contre ma poitrine. Je sens sa virilité faiblir lentement à l'intérieur de moi, l'humidité de notre étreinte refroidissant déjà sur ma peau. Les larmes, enfin, franchissent la barrière de mes paupières. Elles coulent sans bruit, se perdant dans ses cheveux.

Il finit par se dégager avec une lenteur presque tendre, mais le bruit de succion que produit son retrait me déchire le cœur. C'est fini. L'orage physique est passé, laissant derrière lui un champ de ruines. Je reste là, les jambes encore écartées, le ventre barbouillé de nos sécrétions, fixant le plafond avec des yeux vides. Sur le bureau, l'ordinateur est toujours là, éteint, mais je sais que derrière l'écran noir, le monde entier est en train de se moquer de moi.

David se rhabille en silence, ses mouvements précis masquant mal le tremblement de ses mains. Il ne me regarde pas. Il ne peut pas. L'intimité brutale que nous venons de partager n'était pas une réconciliation, c'était un adieu à tout ce que nous aurions pu être.

— Tu devrais rentrer, Jenny, dit-il finalement, sa voix blanche, dénuée de toute émotion.

Je ne réponds pas. Je me redresse avec difficulté, sentant le liquide s'écouler lentement le long de mes cuisses, une sensation de perte qui ne me quittera plus. Je ramasse mes sous-vêtements déchirés, débris dérisoires d'une vie qui n'existe plus. Le silence dans le bureau est devenu assourdissant, un poids de plomb qui m'écrase les poumons. L'orage est passé, oui. Mais dans son sillage, il n'y a plus de place pour l'espoir, seulement pour le souvenir de cette agonie partagée, gravée dans la chair et le sperme, avant le grand effacement.

# Chapitre 10

## Une Femme Mise à Nu

Je serre la dentelle entre mes doigts, un lambeau de soie noire qui ne ressemble plus à rien, sinon à ma dignité piétinée. Le tissu est froid, humide de ma propre sueur, et les bords déchiquetés me scient la paume. Je sens encore l'écho de sa violence, de cette urgence désespérée qui nous a jetés l'un contre l'autre contre le bois sombre de mon bureau, mais le silence qui suit est pire que l'orage qui cogne contre les vitres de mon appartement de Boston.

David tourne le dos. Il est déjà rhabillé, sa chemise boutonnée à la hâte, froissée, les manches remontées sur ses avant-bras puissants. Il se tient près de la fenêtre, à une distance qui me semble faire des kilomètres. Ses épaules sont des blocs de granit, et je vois ses mains trembler le long de ses cuisses. Il ne me regarde pas. Il ne peut plus me regarder. Peut-être qu'il voit, dans le reflet de la vitre battue par la pluie, ce que je suis devenue : une traînée de fluides et de honte.

Je sens une goutte tiède glisser lentement le long de l'intérieur de ma cuisse. Sa semence. Elle trace un chemin sinueux sur ma peau pâle avant de s'écraser sur le tapis. Je suis nue, les jambes flageolantes, le sexe encore battant et douloureux de ses assauts, mais mon esprit est ailleurs, bloqué dans cette faille temporelle que mon corps m'impose. La jouissance ne vient pas. Elle n'est jamais là quand elle devrait l'être. Elle arrivera plus tard, comme un fantôme indésirable, quand David sera parti, quand je serai seule à pleurer sous la douche. C'est ma malédiction, ce décalage qui fait de moi un automate de chair pendant l'acte, et une épave vibrante trois heures après.

— David...

Ma voix n'est qu'un râle, une corde cassée. Je veux qu'il s'approche. Je veux qu'il essuie cette trace d'intimité qui me salit autant qu'elle me lie à lui. Mais il ne bouge pas.

— Ils sont encore là, murmure-t-il, sa voix étouffée par le tonnerre. En bas. Avec leurs objectifs. Ils attendent que tu sortes, Jenny. Ils attendent que la "Professeure de l'Année" montre son visage après la vidéo.

Un frisson me parcourt l'échine, plus tranchant que le froid de la pièce. La vidéo. Ces quelques secondes de moi, filmées à mon insu dans une villa de Saint-Tropez, où je ne suis qu'un corps arqué, les yeux révulsés, offerte à une caméra que je n'avais pas vue. Des millions de vues. Des milliers de commentaires sur la façon dont "la petite prodige de l'économie" gémit comme une chienne. Mon bureau, ce meuble imposant sur lequel j'ai corrigé tant de thèses, où j'ai construit ma crédibilité brique par brique, est devenu l'autel de ma déchéance. L'ordinateur, juste à côté de ma main, est éteint, un rectangle noir et muet qui contient pourtant toutes les insultes du monde.

Je me redresse avec une lenteur de vieille femme, ignorant la douleur sourde dans mes reins. Je lâche le morceau de sous-vêtement déchiré. Il tombe comme une peau morte. Je fais un pas vers lui, mes pieds nus s'enfonçant dans le tapis épais. Je veux qu'il sente l'odeur de notre étreinte, cette odeur de musc, de sexe et de détresse qui sature l'air.

— Regarde-moi, David. Pas l'écran. Pas la vitre. Moi.

Il pivote brusquement. Son visage est ravagé. Ses yeux, d'ordinaire si clairs, sont injectés de sang. Il baisse les yeux sur ma nudité, sur les marques rouges que ses doigts ont laissées sur mes hanches, sur l'humidité qui brille encore entre mes jambes. Je vois sa mâchoire se contracter, un éclair de désir animal lutter contre le dégoût qu'il a de lui-même.

— Je n'y arrive plus, Jenny, crache-t-il, et chaque mot est un coup de poignard. Je te baise et j'ai l'impression de violer un cadavre parce que tu n'es jamais là. Et quand je m'arrête, quand je te regarde, je ne vois plus la femme que j'aime. Je vois ce que tout le pays a vu. Je vois cette image de toi, offerte, facile... et ça me rend dingue de savoir que je ne suis qu'un spectateur de plus dans ta vie sexuelle. Même quand je suis à l'intérieur de toi, je me sens dehors.

Je sens les larmes monter, brûlantes, acides. C'est la vérité nue. Plus brute que mon corps exposé. Il se sent comme un voyeur parce que mon plaisir est une forteresse dont il n'a pas la clé.

— Je ne suis pas une image, David, je murmure en m'approchant encore, jusqu'à ce que ma poitrine frôle le tissu rugueux de sa chemise. Touche-moi. Sens comme mon cœur bat. C'est réel, ça. C'est la seule chose qu'ils ne peuvent pas streamer.

Je prends sa main tremblante et je la force à descendre, à plat, sur mon ventre contracté. Ma peau brûle sous son contact. Je veux qu'il sente la sueur, qu'il sente la vie qui reflue en moi malgré le vide. Sa main hésite, puis ses doigts se referment brutalement sur ma hanche, y enfonçant ses ongles. Un gémissement m'échappe, mélange de douleur et d'un début d'excitation tardive, cette réaction chimique qui commence enfin à ramper dans mes veines, trop tard, toujours trop tard.

— Tu es tellement belle que ça me donne envie de gerber, souffle-t-il contre mes lèvres, son souffle court mêlé à l'odeur du café froid qu'il a bu plus tôt. Ils t'ont déshabillée devant le monde entier, Jenny. Ils t'ont tout pris. Ta carrière, ton respect... il ne te reste que ça. Ce corps que tu ne contrôles même pas.

Il attrape mes cheveux, tirant ma tête en arrière pour m'obliger à fixer le plafond, là où les ombres de la pluie dansent comme des spectres. Sa main libre descend, impitoyable, entre mes cuisses. Il ne cherche pas la tendresse. Il cherche à marquer

son territoire, à s'assurer que, même si le monde entier possède mon image, lui seul possède la réalité de ma chair. Ses doigts s'enfoncent en moi, rencontrant ma propre humidité et le reste de son plaisir passé. Je lâche un cri étouffé, mes ongles s'ancrant dans ses avant-bras.

— Dis-le, ordonne-t-il, sa voix devenant rauque, presque cruelle. Dis que tu n'es plus la professeure de Boston. Dis que tu n'es qu'à moi, ici, dans cette chambre, loin de leurs clics de merde.

L'humiliation est un poison délicieux. Je sens mon corps traître commencer à s'éveiller, à répondre à cette rudesse. Les larmes débordent enfin, coulant sur mes tempes. Je suis une femme mise à nu, dépouillée de son intelligence, de son statut, réduite à cette sensation de métal et de feu entre mes jambes.

— Je ne suis rien, David... je ne suis plus rien du tout...

Je m'effondre contre lui, mon visage niché dans son cou, cherchant l'odeur de l'homme que j'aime derrière l'architecte brisé par le scandale. Dehors, l'orage redouble de violence, et je sais qu'à l'instant où la lumière du jour se lèvera, je devrai faire face aux décombres de ma vie. Mais pour l'instant, dans l'obscurité de ce bureau, il n'y a que cette friction désespérée, ce besoin animal de se sentir exister avant de disparaître tout à fait.

Ses mains, larges et calleuses, encadrent mon visage avec une brutalité qui me fait gémir. Il me force à lever les yeux, à plonger mon regard embué dans le sien, noir comme l'encre, dénué de la moindre pitié. Il ne cherche pas à me consoler ; il cherche à m'achever, à brûler ce qu'il reste de la prestigieuse Jennifer Lawson pour ne laisser que cette carcasse de désirs et de honte.

— Regarde-moi, Jenny, ordonne-t-il, le souffle court. Regarde ce que tu es devenue. Pas une érudite, pas une sainte. Juste une femme qui crève d'envie d'oublier son nom

sous mon corps.

D'un geste sec, il balaie les dossiers qui jonchaient le bureau en acajou. Le fracas du papier et des stylos s'écrasant au sol résonne dans le silence pesant de la pièce, ponctué seulement par le martèlement de la pluie contre les vitres. Il me saisit par la taille et me hisse sur le meuble froid. Le contact du bois verni contre mes cuisses nues me fait tressaillir, un frisson électrique remontant le long de ma colonne vertébrale. Je sens ma culotte de soie, déjà outrageusement trempée, coller à ma peau, trahissant mon excitation malgré l'agonie de mon âme.

Il s'insinue entre mes jambes, écartant mes genoux d'une poussée ferme de ses hanches. Sa main droite remonte lentement le long de ma cuisse, ses doigts griffant doucement ma chair, tandis que son autre main s'enroule dans mes cheveux, tirant ma tête en arrière pour exposer ma gorge.

— Dis-le, murmure-t-il contre mon oreille, sa langue traçant une ligne de feu sur mon lobe. Dis que tu veux que je te salisse. Dis que c'est la seule chose qui te fait te sentir vivante maintenant que tout le monde te crache dessus.

— Je veux... je veux que tu m'enlèves tout, David, hoquetai-je, ma voix se brisant dans un sanglot. Fais-moi oublier l'amphithéâtre, les regards de mépris, les gros titres... Fais-moi disparaître.

Il ne répond pas par des mots. Sa bouche s'écrase sur la mienne avec une sauvagerie qui me coupe le souffle. C'est un baiser de naufragé, un échange de fluides et de désespoir où le goût salé de mes larmes se mêle à l'amertume de son propre tourment. Sa langue envahit mon palais, possessive, impitoyable, tandis que ses doigts trouvent enfin l'élastique de ma lingerie. Il l'arrache d'un coup sec, le déchirement du tissu agissant comme un signal de départ.

Je crie contre ses lèvres lorsqu'il plonge deux doigts en moi, sans préambule, sans

douceur. Je suis déjà brûlante, offerte, mon corps réclamant cette intrusion comme une punition nécessaire. Le rythme qu'il impose est frénétique, presque punitif. Il me malmène, cherchant le point de rupture, là où la douleur de la déchéance se transforme en pur plaisir animal.

— Tu es si serrée, Jenny... si impatiente pour une femme de lettres, ricane-t-il, sa voix vibrant contre ma peau alors qu'il descend embrasser le creux de mes seins. Est-ce que tes étudiants imaginaient ça ? Est-ce qu'ils devinaient que sous tes tailleurs stricts, tu étais une petite traînée qui ne demande qu'à être prise sur un coin de table ?

Chaque mot est un coup de poignard, chaque caresse une souillure que je chéris. Je rejette la tête en arrière, mes ongles s'enfonçant dans ses épaules, déchirant le coton fin de sa chemise. Je veux qu'il me marque, qu'il laisse des traces visibles de mon infamie. Je me cambre, cherchant davantage de ce contact brutal, mes hanches d'elles-mêmes venant percuter sa main qui continue son va-et-vient impitoyable.

Le liquide s'écoule le long de mes cuisses, une preuve luisante de ma déroute morale. Je ne suis plus la femme qui citait Milton et Shakespeare. Je suis cette créature haletante, les jambes grandes ouvertes sur un bureau d'architecte, suppliant pour la seule chose qui peut encore anesthésier ma conscience.

— David, s'il te plaît... maintenant... je n'en peux plus...

Il s'arrête brusquement, retirant ses doigts. Le vide est insupportable. Je gémiss, ouvrant des yeux égarés, le fixant avec une détresse pure. Il défait la boucle de sa ceinture avec une lenteur calculée, ses yeux ne quittant jamais les miens. Le cuir claque, le métal tinte, et le son de sa braguette qu'on descend résonne comme un couperet de guillotine.

Il libère son sexe, imposant, déjà parcouru de veines saillantes, vibrant de la même rage qui l'anime. La vue de cette virilité brute, prête à me transpercer, me donne un

vertige qui n'a rien de romantique. C'est le bord du gouffre.

— Tu veux que je te bise, Jenny ? Tu veux que je te prenne comme la moins que rien que tu prétends être ?

— Oui... oui, je t'en supplie... défonce-moi, David. Détruis ce qu'il reste.

Il attrape mes chevilles et les ramène sur ses épaules, m'ouvrant totalement à son regard, m'exposant dans l'intimité la plus crue sous la lumière crue de la lampe de bureau qui vacille. Il crache dans sa paume, enduit sa verge de sa propre salive avec une gestuelle vulgaire qui me fait frissonner d'un effroi délicieux, puis il positionne sa pointe contre mon entrée déjà trempée de mon propre désir.

Il ne s'enfonce pas tout de suite. Il se contente de frotter, de taquiner ma chair gonflée, nous torturant tous les deux. La sueur perle sur son front, coulant sur son nez pour s'écraser sur mon ventre. L'odeur de l'orage, de la poussière de papier et de notre excitation monte en une vapeur entêtante.

— Dis mon nom, ordonne-t-il, ses muscles bandés au point de rompre. Dis-le avant que je ne te brise en deux.

— David... David...

Je n'ai pas le temps de finir. D'une poussée sauvage, il entre en moi d'un seul coup, jusqu'à la garde. Le cri qui s'échappe de ma gorge n'a plus rien d'humain. C'est un hurlement de détresse et de délivrance. Mon bassin bascule, mon corps entier se tend comme un arc sous le choc de cette invasion totale. Il est trop grand, trop dur, il me remplit d'une manière qui frôle la douleur, déchirant le voile de ma dignité avec une efficacité terrifiante.

Il commence à bouger, des coups de boutoir lents et profonds qui font grincer le

bureau sur le parquet. À chaque impact, je sens mes os vibrer, mon cerveau s'embrumer. Il n'y a plus de presse, plus de scandale, plus d'avenir. Il n'y a que ce morceau de chair qui me martèle, cette sueur qui nous lie, et le bruit sourd de nos peaux qui s'entrechoquent dans une cadence de damnés.

Je ferme les yeux, mes mains cherchant désespérément une prise sur ses bras musclés, tandis qu'il accélère, sa respiration devenant un râle animal, ses coups devenant plus courts, plus violents, cherchant le fond de mon être comme s'il voulait y graver son empreinte pour l'éternité.

« Regarde-moi, Jenny. Ouvre les yeux et regarde ce que tu es devenue. »

Sa voix est un grondement sourd contre mon oreille, plus brutale encore que le mouvement de ses reins. Je refuse d'obéir au début, gardant mes paupières fermées sur le souvenir de ma salle de classe, de mes collègues, de ce monde de silence et de bienséance qui vient de s'effondrer sous les flashes des paparazzis. Mais il attrape ma mâchoire, ses doigts s'enfonçant cruellement dans mes joues pour me forcer à affronter son regard. Ses yeux sont sombres, injectés de sang par l'effort, dépourvus de toute pitié.

Je vois mon reflet dans son regard : une femme aux cheveux défaits, la peau rougie par les frottements, les lèvres gonflées par les morsures. Je vois la déchéance. Je vois la prof.

« Je ne suis plus rien », je hoquette, ma voix brisée par un sanglot qui se perd dans un gémissement aigu alors qu'il se retire presque entièrement avant de s'abattre à nouveau en moi.

Le choc est tel que mon dos se cambre violemment, ma colonne vertébrale heurtant la surface dure du bureau. Les dossiers, les stylos, les preuves de ma vie passée volent au sol, jonchant le tapis comme les débris d'une explosion. Il s'en moque. Il ne

cherche pas à me consoler. Il cherche à m'anéantir. Ses mains descendent de mon visage pour venir s'écraser sur mes hanches, me maintenant fermement contre le bois tandis qu'il accélère la cadence.

Le bruit est obscène. C'est le claquement rythmé de ses testicules contre mes fesses, le son spongieux de ma propre lubrification qui déborde, l'air expulsé de mes poumons à chaque assaut. C'est une symphonie de fluides et de chairs maltraitées. Je sens ma vulve s'enflammer, irritée et affamée à la fois. La douleur et le plaisir se mélangent dans une alchimie toxique, une drogue dure que j'absorbe par tous les pores de ma peau.

« Dis-le », exige-t-il, son souffle brûlant contre mon cou. « Dis ce que tu es. »

« Une traînée... » je murmure, les larmes roulant enfin sur mes tempes. « Une femme... finie... »

Il grogne, une satisfaction animale vibrant dans sa poitrine, et il enfonce ses ongles dans la chair tendre de mes fesses, laissant des marques qui vireront au violet d'ici demain. Il me retourne sans ménagement, me plaquant le visage contre le bois froid du bureau. Je sens la poussière des vieux livres, l'odeur de l'encre, et cette odeur de sexe, de sueur musquée qui imprègne l'air de la pièce.

Il me prend par derrière maintenant, ses mains cherchant mes seins pour les écraser, les tordre, alors qu'il me laboure avec une fureur renouvelée. Chaque coup de boutoir me propulse un peu plus vers le bord du meuble, mes genoux glissant sur le parquet poli. Je m'accroche aux rebords du bureau, mes doigts se crispant sur le bois jusqu'à ce que mes ongles menacent de se briser.

L'humiliation est totale, et c'est ce qui me fait jouir. C'est cette chute libre, cette perte absolue de contrôle. Je ne suis plus la professeure respectée, je ne suis plus la proie des journalistes, je ne suis qu'un réceptacle, une plaie ouverte qui demande à être

comblée. Sa pine est une barre de fer chauffée à blanc qui déchire mon intimité, explorant chaque recoin de mon être avec une précision chirurgicale. Je sens son gland heurter mon col, encore et encore, un martèlement qui résonne jusque dans mon crâne.

« Je vais... je vais... » ma voix s'étrangle.

« Jouis, Jenny. Jouis pour ta carrière morte. Jouis pour le scandale. »

Ses paroles sont le déclencheur. Mon corps entre en convulsion. Les parois de mon sexe se contractent frénétiquement autour de lui, le serrant à en devenir douloureux. C'est une vague de chaleur dévastatrice qui part de mon bas-ventre pour irradier tout mon système nerveux. Je hurle, un cri long, rauque, qui se répercute contre les murs de mon appartement plongé dans le noir, tandis qu'à l'extérieur, les caméras attendent toujours leur proie.

Il ne s'arrête pas. Il sent mon orgasme le consumer et il redouble de violence, ses reins frappant avec une force telle que je crois que je vais me briser en deux. Il lâche un râle de possédé, ses muscles se tétanisant contre mon dos, et je sens le jet brûlant de son foutre m'inonder, saccade après saccade, emplissant mon corps d'une semence qui semble peser une tonne. C'est une souillure finale, un sceau apposé sur ma ruine.

Le silence qui suit est assourdissant. Il reste en moi quelques secondes, lourd et pantelant, son front appuyé contre mes omoplates. L'odeur de notre étreinte est étouffante. Puis, il se retire avec un bruit de succion qui me fait frissonner de dégoût et de manque.

Je m'effondre sur le bureau, les jambes flageolantes, incapable de me redresser. Le liquide chaud coule le long de mes cuisses, tachant le tapis, gâchant le dernier vestige de ma dignité. Je reste là, la joue pressée contre le bois, fixant une photo de classe qui a glissé au sol lors de nos ébats. Le visage de mes élèves me regarde, flou, lointain.

La presse est dehors. Ma vie est détruite. Et pourtant, dans cette agonie physique et morale, je ne ressens plus rien d'autre qu'un vide immense, une page blanche lavée par la sueur et les larmes. La porte de mon ancienne vie est verrouillée de l'intérieur, et la clé est perdue dans le désordre de mes draps et de mes hontes.

# Chapitre 11

## Les Cicatrices de David

La chaleur à Saint-Tropez n'est pas une caresse, c'est une main calleuse qui vous enserme la gorge jusqu'à l'asphyxie. À travers les persiennes entrouvertes de la villa, la lumière du sud découpe le corps de Jenny en lanières dorées. Elle est assise sur le bord du lit, immobile, le dos voûté par un poids que je suis le seul à pouvoir nommer. L'air empeste le sel marin, le bois chauffé et cette odeur musquée, presque métallique, qui émane de nous après des heures de silence oppressant.

Je sens mon téléphone vibrer sur la commode. Encore. Toujours. C'est le bruit sourd de ma propre déchéance. Je n'ai pas besoin de l'allumer pour savoir ce qu'il y a dessus : des milliers de commentaires, des captures d'écran floues, des millions de parfaits inconnus qui dissèquent la façon dont elle se cambre sous moi, la façon dont son visage se fige avant que le plaisir ne la rattrape, des heures plus tard. Ils ont volé le seul sanctuaire qu'il me restait. Mon intimité est devenue une foire aux monstres, et moi, je suis le gardien de la cage.

Je m'approche d'elle, mes pas lourds sur le parquet. Ma peau me brûle, non pas à cause du soleil, mais de cette rage sourde qui me dévore les entrailles. Quand je pose ma main sur son épaule, elle ne tressaille pas. Elle ne sent rien. Pas encore. Ce décalage me tue. Je suis un architecte qui bâtit sur du sable mouvant, attendant désespérément que les fondations de ses sens daignent se stabiliser.

— Ils parlent de tes cicatrices, Jenny, je murmure, ma voix brisée par le manque de sommeil. Ils fantasment sur la manière dont je te touche, comme si j'étais un putain d'acteur de porno et toi une poupée qu'on remonte.

Je glisse ma main dans son cou, mes doigts s'enfoncent dans sa chair souple. Je veux laisser des marques. Des vraies. Pas celles qu'on filme, mais celles qui font mal, celles qui prouvent que je suis là, vivant, présent, et que je n'en peux plus d'être le spectateur de ma propre vie sexuelle. Je sens la sueur perler entre mes omoplates, couler le long de ma colonne vertébrale.

Elle tourne lentement la tête vers moi. Ses yeux sont d'une tristesse insondable.

— Laisse-les regarder, David. Qu'est-ce que ça change ? Je ne m'appartiens déjà plus.

— Ça change tout ! je hurle presque, l'attrapant par la taille pour la coller contre moi.

Je la bascule brutalement sur le matelas froissé. Le craquement du bois résonne comme un coup de feu dans la pièce étouffante. Je me jette sur elle, mes genoux écartant les siens sans aucune douceur. Je veux qu'elle sente l'urgence, l'animalité, la douleur de mon désir frustré. Je cherche sa bouche, je la dévore plus que je ne l'embrasse, goûtant le sel et l'amertume de nos larmes mêlées.

Ma main descend, impatiente, arrachant la soie fine de sa nuisette qui cède dans un bruit sec. Je veux voir son corps, ce corps qui me trahit chaque seconde par son silence sensoriel. Mes doigts s'enfoncent dans l'humidité de son sexe, cherchant une réaction immédiate, un spasme, n'importe quoi qui ne soit pas cette attente insupportable. Je la travaille avec une rage désespérée, mes phalanges s'imbibant de son jus tandis que je fixe ses yeux, cherchant une étincelle.

— Regarde-moi, Jenny. Pas l'objectif. Pas le monde entier. Regarde l'homme que tu es en train de détruire.

Je remonte mes hanches, mon sexe dur et douloureux pressé contre sa cuisse. Je sens la tension monter en moi, une pression insoutenable dans mes couilles, dans mon cœur, dans mon crâne. Je retire ma main, mes doigts luisants de ses fluides, et je les porte à ma bouche, aspirant son goût avec une sauvagerie qui m'effraie. C'est tout ce

que j'ai. Des restes. Des échos.

Je détache mon pantalon, mes mains tremblant de colère et de besoin. Je veux la pénétrer jusqu'à ce que l'un de nous deux se brise pour de bon. Je ne veux pas d'une étreinte romantique, je veux une collision. Je veux que le choc de nos corps éteigne le bruit du monde.

— Je n'en peux plus d'être celui qui attend, Jenny, je souffle contre son oreille, mes dents frôlant son lobe. Je vais te prendre jusqu'à ce que tu ne puisses plus ignorer que je suis à l'intérieur de toi. Je vais te marquer si profondément que même ton syndrome ne pourra pas effacer l'empreinte de ma haine et de mon amour.

Je saisis ses poignets et les plaque au-dessus de sa tête, mes muscles saillants sous la peau moite de sueur. Elle me regarde, le souffle court, et je vois enfin cette ombre de peur, cette faille que je recherchais. Je me positionne à l'entrée de son intimité, brûlant, prêt à exploser. L'air est si épais qu'il semble se liquéfier autour de nous.

Je m'enfonce en elle d'un coup sec, un coup de butoir qui m'arrache un gémissement de douleur pure. C'est trop étroit, trop chaud, trop vide de sa propre conscience. Je commence à marteler son corps avec une cadence brutale, mes hanches frappant les siennes dans un bruit de chair contre chair qui couvre le chant des cigales au-dehors. Je veux la souiller pour la protéger. Je veux que chaque va-et-vient soit une insulte à ceux qui nous regardent derrière leurs écrans.

Ma sueur tombe sur sa poitrine, des gouttes lourdes qui roulent entre ses seins. Je la baise comme on mène une guerre, sans pitié, cherchant l'orgasme comme une exécution. Mes doigts broient ses poignets, laissant déjà des traces rouges qui vireront au bleu demain. Les cicatrices de David. Les preuves que j'existe encore à travers elle, même si elle ne le sentira que quand je serai déjà loin, seul avec ma honte.

Le bruit sourd de ma carcasse contre la sienne rythme mon agonie. À chaque coup de

reins, je cherche à m'oublier, à m'effacer dans cette faille brûlante qu'elle m'offre avec une passivité qui me rend fou. Mes hanches claquent contre ses fesses avec une violence sourde, un martèlement métronomique qui résonne jusque dans mes vertèbres. Je ne suis plus un homme, je suis une machine enrayée qui tente de forcer le passage vers un peu de paix, ou vers le néant.

Elle lâche un cri étouffé, le visage écrasé contre l'oreiller, et je sens ses doigts griffer frénétiquement les draps. Je resserre ma poigne sur ses poignets, les épinglant plus fort au-dessus de sa tête. Je veux qu'elle soit prisonnière de ma rage. Je veux qu'elle sente le poids de chaque litre de haine que j'ai accumulé contre ce monde qui me dévore.

— Dis-le, je grogne contre son oreille, ma voix n'étant plus qu'un râle déchiré par l'effort. Dis que tu me détestes pour ça. Dis que je suis l'ordure qu'ils décrivent tous.

Je me retire presque entièrement, sentant la succion de sa chair moite qui refuse de me lâcher, avant de m'enfoncer à nouveau d'un coup de boutoir si violent qu'elle en a le souffle coupé. Le glissement est obscène, saturé de nos humeurs qui font un bruit de succion à chaque va-et-vient. C'est cru, c'est sale, c'est la seule vérité qui me reste.

Elle tourne la tête vers moi, les yeux noyés de larmes, les cheveux collés à ses tempes par la sueur. Elle ne me déteste pas. C'est ça le pire. Elle me regarde avec cette compassion dévastatrice qui me donne envie de tout casser.

— David... arrête de te punir à travers moi, murmure-t-elle dans un souffle saccadé par mes assauts. Prends-moi... mais sois là. Reste avec moi. Ne les laisse pas entrer dans ce lit.

Ses mots sont des lames de rasoir qui s'enfoncent dans ma poitrine. Je ralentis malgré moi, le souffle court, mon sexe palpitant au plus profond de son antre. La chaleur est étouffante. Je sens mon sang cogner dans mes tempes, le goût métallique de la colère

sur ma langue. Je la regarde, vraiment. Je vois la rougeur de son décolleté, les traces de mes doigts sur ses bras, l'éclat de douleur et d'amour dans ses pupilles dilatées.

— Ils sont déjà là, je crache, mes hanches reprenant un mouvement plus lent, plus torturé, cherchant la friction millimètre par millimètre. Ils sont dans chaque putain de pore de ma peau. Ils me baisent à travers toi. Ils attendent que je jouisse pour pouvoir dire qu'ils ont vu ma chute en direct.

Je me penche sur elle, écrasant mes lèvres contre les siennes dans un baiser qui n'a rien de tendre. C'est une collision. Je goûte son sel, sa détresse, et le désespoir de nos langues qui se cherchent comme deux naufragés. Ma queue, gonflée à s'en rompre, s'imprègne de son étroitesse. Je la sens se contracter autour de moi, des spasmes involontaires qui me font gémir de douleur.

Je libère ses mains et je glisse les miennes sous ses hanches pour la soulever, l'amenant plus haut, plus près, pour que l'angle soit plus brutal encore. Je veux toucher son col, je veux la marquer de l'intérieur. Je recommence à pilonner, plus vite, perdant le rythme, perdant la raison. La sueur ruisselle le long de ma colonne vertébrale, venant se mêler aux fluides qui maculent nos cuisses.

— Regarde-moi ! je hurle presque, ma voix brisée. Regarde celui que j'ai tué pour que tu puisses m'aimer !

Je la retourne d'un geste brusque, sans cesser de la pénétrer, une manœuvre maladroite et sauvage qui nous fait basculer sur le côté. Je la plaque contre moi, son dos contre mon torse, mes mains cherchant ses seins qu'ils pétrissent avec une faim animale. Je la prends par derrière, mes couilles claquant contre ses fesses avec un bruit de viande crue, chaque impact me rapprochant d'un précipice que je redoute autant que je désire.

Je sens son corps se cambrer, ses muscles se tendre à l'extrême. Elle est au bord de la

rupture. Et moi, je suis juste derrière, poussé par une force qui n'a plus rien d'humain. C'est une lutte de pouvoir, un corps à corps où l'on cherche à s'arracher l'âme par le sexe.

— Je suis là, David... murmure-t-elle, la voix brisée par un orgasme qui commence à la secouer. Je suis là... ne lâche pas... ne me laisse pas seule avec tes ombres...

Sa voix s'étrangle dans un cri alors que ses parois se referment sur moi comme un étau, me broyant dans une extase qui ressemble à une exécution. Je sens mon propre sperme monter, une onde de choc qui part de mes reins pour envahir tout mon être. Mais je refuse de céder. Pas encore. Je veux que cette agonie dure. Je veux que chaque seconde de ce plaisir volé soit payée par une goutte de sang ou de sueur.

Je m'agrippe à ses hanches, mes ongles s'enfonçant dans sa chair tendre, et je la laboure avec une frénésie désespérée. Je ne vois plus rien, je n'entends plus rien, sinon le bruit de nos respirations heurtées et ce craquement sourd du sommier qui semble vouloir se rompre sous le poids de notre honte.

Le monde extérieur n'est plus qu'un souvenir lointain, une rumeur sans importance face à la réalité de cette peau qui brûle, de ces fluides qui coulent, et de cette solitude à deux qui nous déchire plus sûrement que n'importe quel scandale. Je m'enfonce encore, cherchant le fond de son être, cherchant à disparaître en elle, à me dissoudre dans cette chaleur moite qui promet l'oubli, même si ce n'est que pour une fraction de seconde avant que le ciel ne nous retombe sur la tête.

« Regarde-moi, putain. Regarde ce que tu as fait de moi. »

Ma voix n'est plus qu'un grognement rauque, une déchirure dans le silence oppressant de la chambre. Je saisis ses poignets, je les plaque au-dessus de sa tête contre le bois froid du lit, l'obligeant à offrir son torse, ses seins qui s'écrasent contre ma poitrine ruisselante. Je veux qu'elle voie l'ombre dans mes yeux, cette noirceur que tout le

monde s'obstine à prendre pour du mystère alors que ce n'est que du vide.

Ses jambes se nouent autour de mes reins, ses talons s'enfonçant dans mes fessiers pour m'attirer plus profondément encore. Je réponds à l'invitation par un coup de boutoir sauvage, si violent que nos os s'entrechoquent. Un cri étouffé s'échappe de sa gorge, un mélange de douleur et de jouissance pure qui me transperce. C'est ce son-là que je cherche. Ce cri qui n'appartient à aucune caméra, à aucun public, à aucun scénario.

« Je ne suis qu'une ordure, tu le sais ? » je souffle contre son oreille, mes lèvres frôlant son lobe tandis que mon bassin continue son pilonnage incessant. « Tout ce qu'ils aiment chez moi, c'est ce qui me tue. Et toi, tu es là, à m'offrir ton corps comme si c'était un sanctuaire. »

Elle ne répond pas avec des mots. Elle répond par un déhanchement désespéré, cherchant à combler le moindre millimètre de vide entre nous. Je sens l'humidité de son sexe, cette chaleur poisseuse et collante qui englobe ma verge, me serrant à chaque va-et-vient comme si elle voulait m'arracher le cœur par le bas. La sueur coule le long de ma colonne vertébrale, se mélangeant à la sienne, créant un film glissant entre nos peaux qui claque à chaque impact.

L'odeur de notre baise remplit l'espace, un parfum de musc, de sueur et de sécrétion, l'odeur brute de deux bêtes qui cherchent à s'entretuer pour mieux s'aimer. Je lâche ses poignets pour venir encadrer son visage, mes pouces écrasant ses joues, la forçant à garder les yeux grands ouverts. Je veux voir le moment où elle va basculer. Je veux voir l'éclat de vérité dans ses pupilles avant que le mensonge ne reprenne ses droits.

« Dis-le, murmure-je, le souffle court, les muscles de mes bras tendus à rompre. Dis que tu me détestes pour ce que je t'inflige. »

« Je... je ne peux pas... » gémit-elle, sa tête basculant en arrière, exposant la ligne

fragile de son cou. « Continue... David... ne t'arrête jamais... s'il te plaît... »

Sa supplique est le déclic. Quelque chose se brise en moi, une digue que je pensais indestructible. Je perds toute notion de rythme, toute notion de retenue. Je ne suis plus un homme, je suis une pulsion pure, une machine de chair et de nerfs lancée à pleine vitesse contre un mur. Je la laboure avec une rage sourde, mes hanches frappant les siennes avec une cadence de métronome infernal. Chaque centimètre de mon sexe s'imprègne de son antre, je sens son col s'ouvrir, ses parois se contracter dans des spasmes incontrôlables qui m'électrisent jusqu'à la moelle.

Je vois ses yeux se révolter, ses doigts s'enfoncer dans mes épaules, griffant mes cicatrices, cherchant un ancrage dans la tempête. Son corps se tend comme un arc, son sexe m'oppressant, m'aspirant, me réclamant tout.

« Je vais... je vais tout te donner, putain... » jappe-je, les dents serrées à s'en briser les mâchoires.

La fin n'est pas une délivrance, c'est une explosion de douleur et de lumière. Je m'enfonce une dernière fois, le plus loin possible, comme si je voulais laisser une marque indélébile à l'intérieur de ses entrailles. Mon sperme jaillit en jets brûlants, une inondation de foutre qui la remplit, me vidant de toute ma substance, de toute ma haine, de toute ma fatigue. Je hurle son nom, un cri de damné qui résonne contre les murs nus, tandis que ses propres spasmes me broient, l'orgasme la secouant avec une telle force que je crois qu'elle va se briser sous moi.

Puis, le silence. Un silence de mort, pesant, étouffant.

Je m'écroute sur elle, mon poids mort l'écrasant, mon visage niché dans le creux de son épaule. Je sens le liquide chaud qui coule entre nos cuisses, le mélange de nos fluides qui tache les draps, témoin silencieux de notre naufrage. Mon cœur bat si fort contre ses côtes que j'ai l'impression qu'il va lui briser la poitrine.

Je ne bouge pas. Je n'ose pas. Je sens l'humidité de ses larmes sur ma tempe, et je ne sais pas si ce sont les siennes ou les miennes. La petite mort nous a cueillis, mais elle ne nous a pas sauvés. Elle nous a juste laissés là, nus et épuisés, avec nos blessures encore plus béantes qu'avant.

Le monde nous attend dehors, avec ses jugements et ses flashes. Mais ici, dans l'odeur de notre défaite charnelle, il n'y a plus de David la star, plus de David le coupable. Il n'y a qu'un homme vide, accroché à une femme qu'il a brisée pour ne pas être le seul à saigner.

Je retire mon sexe de sa chaleur avec une lenteur cruelle, entendant le bruit humide de la séparation, sentant le vide glacial qui s'installe immédiatement. Je me roule sur le côté, fixant le plafond sombre. La solitude revient, plus féroce que jamais.

« Désolé », je murmure, le mot mourant dans ma gorge avant d'atteindre ses oreilles.

Elle ne répond rien. Elle se contente de ramener ses jambes contre elle, les yeux perdus dans le noir, tandis que le dernier vestige de notre plaisir s'évapore dans l'air froid de la nuit. Le chapitre se referme, mais la cicatrice, elle, vient juste de se rouvrir.

# Chapitre 12

## L'Ultimatum du Doyen

Le silence dans cette pièce aux murs nus est un prédateur. Il se nourrit de l'écho des mots du Doyen, cette sentence de mort sociale qui tourne en boucle dans mon crâne : \*« Compte tenu de la nature virale de ces images, Mademoiselle, votre position au sein de cette institution est devenue... intenable. »\* Intenable. Comme le poids de l'air dans cette chambre d'hôtel impersonnelle où nous avons échoué.

Je suis en position fœtale, les genoux remontés contre ma poitrine, les yeux grands ouverts dans l'obscurité qui ne parvient pas à masquer le désastre. À quelques centimètres de moi, David est une statue de chair. Allongé sur le dos, il fixe le plafond sombre, ses muscles saillants pétrifiés par une impuissance que je sens vibrer en lui. Nous sommes nus, intégralement, et pourtant je ne me suis jamais sentie aussi exposée, aussi dépossédée de ma propre peau.

Sous mes hanches, les draps sont un champ de bataille. Je sens la texture rugueuse des fluides qui commencent à sécher, ce mélange poisseux de son sperme et de mes larmes qui s'est incrusté dans les fibres du coton. L'odeur est là, entêtante : le musc de son corps, l'acidité de mon angoisse, et ce parfum de sexe qui, d'ordinaire, est une promesse, mais qui n'est plus ici qu'un stigmate. On vient de faire l'amour. Enfin, on a essayé. On a tenté de baiser le vide, de combler la faille que TikTok a creusée entre nous, mais le résultat est là, entre nos corps qui ne se touchent plus. Une tache d'humidité froide.

— Ils m'ont tout pris, David.

Ma voix est un débris. Elle craque, minuscule dans ce vide. David ne bouge pas. Sa

pomme d'Adam se soulève dans un mouvement lent, douloureux.

— On va se battre, Jenny. C'est juste du bruit. Le bruit finit toujours par retomber.

— Ce n'est pas du bruit ! hurlais-je presque, sans pour autant bouger d'un millimètre. Ma carrière est morte. Je suis la « Prof de Boston ». Je suis cette fille sur l'écran que des millions de types se passent entre deux vidéos de chats. Ils regardent mon plaisir comme si c'était une anomalie de laboratoire.

Je sens mon corps se crispier. C'est là que le décalage commence. Ma peau commence à brûler, les terminaisons nerveuses s'éveillent avec cette lenteur cruelle qui me caractérise. Alors que l'acte est terminé depuis de longues minutes, que la tristesse m'a terrassée, mon sexe commence seulement à pulser de façon autonome, réclamant une satisfaction que mon esprit rejette avec dégoût. C'est ma malédiction. Je ne suis jamais là quand il faut.

Je me tourne vers lui, mes doigts griffant le drap taché. Je veux qu'il me touche, j'ai besoin qu'il m'écrase pour que je ne m'envole pas en éclats.

— Touche-moi, murmuré-je. S'il te plaît.

Il tourne enfin la tête. Ses yeux sont deux abîmes de culpabilité. Il voit ma détresse, il voit l'excitation mécanique de mon corps qui trahit mon chagrin. C'est ce qu'il déteste le plus : ce moment où il devient l'outil d'une biologie qu'il ne maîtrise pas.

Il pose une main lourde sur ma hanche. Sa paume est chaude, calleuse d'architecte, un contraste violent avec le froid qui m'habite. Je frissonne, un spasme violent qui me parcourt l'échine.

— Tu souffres, Jenny. Je ne veux pas te faire ça maintenant.

— Si, fais-le. Je veux disparaître. Je veux que tu me baises jusqu'à ce que j'oublie mon nom, jusqu'à ce que le Doyen ne soit plus qu'un souvenir de merde.

Je rampe vers lui, mon ventre glissant contre sa cuisse. Je sens son sexe qui se réveille contre ma hanche, une réaction animale, involontaire, malgré sa tristesse. Je descends ma main, mes doigts se refermant sur lui avec une force désespérée. Il est dur, brûlant. Je le veux à l'intérieur de moi, non pas par amour, mais par besoin de destruction.

Je me hisse sur lui, mes cheveux s'étalant sur son torse comme un voile de deuil. Je cherche sa bouche, je la trouve avec une violence qui nous surprend tous les deux. Mes dents claquent contre les siennes, je cherche sa langue, je cherche l'étouffement.

— David, murmure-je entre deux baisers fiévreux, prends-moi. Maintenant. Ne sois pas doux. Je n'ai plus besoin de douceur.

Il gémit, un son qui vient du fond de ses tripes, et ses mains se referment sur mes fesses avec une brutalité qui m'arrache un cri. Il me soulève, me faisant basculer pour m'ouvrir totalement à lui. Je sens le froid de l'air sur ma vulve trempée, cette humidité qui n'est plus de la tristesse mais une attente féroce.

Il se place entre mes jambes, son regard ancré dans le mien. Il y a tant de douleur dans ses yeux, une telle blessure de ne pas pouvoir me guérir, qu'il décide de me briser un peu plus. Il entre en moi d'un coup sec, sans préliminaire, sans ménagement.

Le choc me coupe le souffle. Je rejette la tête en arrière, mes ongles s'enfonçant dans ses épaules. C'est trop, et c'est exactement ce qu'il me faut. Chaque coup de boutoir est une insulte au monde extérieur, une manière de dire que ce corps, même s'il est exposé sur tous les téléphones de la ville, n'appartient qu'à cette douleur partagée.

Ses mouvements sont erratiques, dictés par une rage sourde. Je sens le glissement interne, le frottement de nos peaux qui s'échauffent, l'odeur du sexe qui remplit l'espace. Je suis inondée, par lui, par moi, par cette sensation de perte de contrôle totale.

— Dis-le, halète-t-il, les dents serrées, alors qu'il me pénètre avec une force qui me soulève du matelas. Dis que tu es là. Avec moi.

— Je suis... à toi... David...

Mais c'est un mensonge. Je suis ailleurs. Je suis dans ce bureau, devant le Doyen, pendant que David s'enfonce en moi avec cette envie de me sauver. La sueur perle sur son front, coule sur mon visage, se mélangeant à nouveau à mes larmes. Je me sens comme un animal pris au piège, cherchant l'issue dans l'orgasme qui, je le sais, n'arrivera que trop tard, quand il sera déjà en train de se rhabiller ou de pleurer à son tour.

Il accélère, ses mains serrant ma taille à m'en donner des bleus. Je sens son rythme se briser, cette accélération finale qui m'annonce qu'il va me lâcher. Je m'accroche à son cou, mes jambes s'enroulant autour de ses reins, cherchant à aspirer chaque parcelle de sa vie.

Il jouit en moi avec un cri étouffé, son corps secoué de spasmes violents, m'inondant de sa chaleur tandis que je reste là, le cœur battant à tout rompre, le sexe béant et affamé, attendant désespérément que mon propre plaisir daigne enfin me rejoindre dans cet enfer.

Le poids de David m'écrase, mais c'est une pression dérisoire face à la chape de plomb qui pèse sur mes poumons depuis que le Doyen a prononcé ma sentence. Je sens son cœur cogner contre ma poitrine, un métronome affolé qui tente de synchroniser nos existences, alors que la mienne vient de s'arrêter net. Le liquide

chaud qui coule entre mes cuisses me rappelle l'acte, la tentative désespérée de fusion, mais à l'intérieur, le gouffre est resté intact. Une béance noire, affamée, que son plaisir n'a fait qu'effleurer.

Il essaie de se retirer, de glisser sur le côté pour reprendre son souffle, mais je resserme mes cuisses autour de ses hanches. Je plante mes ongles dans la chair de son dos, là où la peau est encore poisseuse de sueur.

— Ne bouge pas, murmuré-je, ma voix n'est qu'un râle écorché. Reste. Ne me laisse pas encore avec moi-même.

— Jenny... tu trembles, souffle-t-il contre mon cou.

Ses lèvres cherchent ma peau, mais je détourne la tête. Je ne veux pas de sa tendresse. La tendresse, c'est pour ceux qui ont encore un avenir, pour ceux qui n'ont pas été dépouillés de leur identité en dix minutes dans un bureau feutré. Je veux de la violence. Je veux qu'il efface le mépris du Doyen par la brutalité de son désir.

— Je ne suis plus rien, David. Tu te rends compte ? Je n'ai plus de cours, plus de bureau, plus de nom. Je suis juste un corps vide qui attend qu'on l'achève.

— Arrête de dire ça, grogne-t-il en se redressant sur ses coudes.

Ses yeux sont hantés par une pitié qui me donne envie de hurler. Il attrape mon visage entre ses mains, ses pouces écrasant mes pommettes mouillées. Il pue le sexe et le désespoir.

— Je vais me battre pour toi. On va faire appel, on va...

— Tais-toi. Tais-toi et baise-moi encore.

Ses yeux s'écarquillent. L'insulte que je viens de jeter à la face de sa sollicitude le frappe de plein fouet. Mais je m'en fiche. Je glisse mes mains entre nous, là où nos sexes se touchent encore dans un mélange de fluides tièdes. Je sens sa verge, encore à moitié réveillée par le spasme précédent, qui palpite contre ma vulve gorgée de sang. Je commence à le masser vigoureusement, sans aucune douceur, cherchant à réveiller la bête. Mes doigts s'enfoncent dans sa chair, je le pétris avec une rage sourde.

— Jenny, murmure-t-il, un mélange de choc et d'excitation pointant dans sa voix.

— Fais-moi oublier que je suis une épave, David. Utilise-moi. Détruis-moi avant qu'ils ne le fassent.

Je me cambre violemment, frottant mon clitoris gonflé contre la racine de son sexe, cherchant l'étincelle, le point de rupture. Je sens son membre se raidir à nouveau, s'enfler sous ma pression, alimenté par une colère qui répond à la mienne. Il saisit mes poignets et les plaque au-dessus de ma tête, ses muscles se bandant avec une force nouvelle. L'homme protecteur s'efface, laissant place à celui qui, lui aussi, souffre de me voir sombrer.

— Tu veux que je te détruise ? C'est ça que tu cherches ?

Sa voix a changé. Elle est plus basse, plus rauque. Il se retire d'un coup sec, me laissant un instant avec cette sensation de vide insupportable. Je gémis, une plainte animale, alors que l'air froid du salon frappe mon intimité exposée, trempée de lui et de moi. Mais il ne s'arrête pas. Il me retourne sans ménagement. Je me retrouve à plat ventre sur le tapis rugueux, mes genoux s'enfonçant dans la laine, mes fesses offertes à son regard de prédateur blessé.

Je sens son souffle brûlant sur mes reins, puis ses mains qui écartent mes fesses avec une impudeur totale. Je suis là, ouverte, livrée, les larmes coulant désormais librement sur mes bras croisés sous ma tête.

— Regarde ce que tu me fais faire, grogne-t-il.

Il n'attend pas ma réponse. Il s'enfonce en moi d'un seul coup, sans préliminaires, sans lubrification autre que les restes de son propre foutre. La douleur est fulgurante, une déchirure bienvenue qui éteint momentanément l'incendie de mon cerveau. Je pousse un cri qui se perd dans les fibres du tapis.

Il commence un va-et-vient furieux, ses hanches frappant les miennes avec un bruit de chair contre chair qui résonne dans le silence de l'appartement. Ce n'est plus de l'amour, c'est une exécution. À chaque coup, je sens sa verge s'enfoncer plus loin, cherchant à atteindre ce point de non-retour où je ne serai plus qu'une vibration, plus qu'un cri.

— Dis-le, ordonne-t-il en me tirant les cheveux en arrière, me forçant à cambrer le dos jusqu'à ce que ma colonne vertébrale menace de rompre. Dis que tu n'appartiens qu'à ça. Pas à ton université de merde. À moi.

— À toi... hoqué-je, ma voix se brisant dans un sanglot. Je n'ai... je n'ai plus que ça... David... plus profond... s'il te plaît...

Il redouble de violence. Ses mains descendent pour saisir mes hanches, ses doigts s'enfonçant si fort dans ma peau que je sais que les marques resteront des jours, comme des trophées de ma déchéance. La sueur coule le long de son torse et vient s'écraser sur mon dos, chaque goutte étant une brûlure supplémentaire. Je sens le frottement de son sexe contre mes parois irritées, une sensation brûlante qui monte, monte, m'aveugle.

L'image du Doyen, son air de supériorité, son "Nous n'avons plus besoin de vous, Jenny", tout cela commence à se fragmenter sous les assauts de David. Je veux qu'il me vide de mon sang, de ma substance, qu'il me laisse exsangue sur ce tapis.

Je commence à bouger mes hanches en rythme avec les siennes, cherchant à maximiser le frottement, à provoquer l'explosion. Je suis affamée, une bête enragée qui cherche sa propre fin. Mon sexe est en feu, battant au rythme de ses coups de boutoir. Les fluides giclent à chaque impact, maculant mes cuisses, le tapis, tout ce qui reste de ma dignité.

— Je te déteste, David, je te déteste d'être là pour voir ça, m'entends-je hurler alors que le plaisir commence à me tordre les entrailles.

Il ne répond pas. Il accélère encore, ses mouvements devenant saccadés, presque convulsifs. Il est au bord, je le sens. Sa verge est devenue une barre de fer incandescente qui me ramone sans pitié. Je sens la tension monter dans mes jambes, mes orteils se crispent, mon ventre se nouer dans une crampe délicieuse et atroce.

Le noir m'envahit, mais ce n'est plus le noir de la dépression. C'est celui de l'orgasme qui approche comme un orage, menaçant de tout dévaster sur son passage. Je m'accroche au bord du canapé juste devant moi, mes jointures blanchissant sous l'effort, alors que David lâche un grognement de douleur pure, son rythme devenant erratique, sauvage.

Il va me lâcher. Il va m'abandonner dans ce vide. Je le sens qui se tend, ses muscles de marbre vibrant contre mon dos.

— Pas encore... gémis-je, la tête renversée en arrière. Ne t'arrête pas... pas maintenant... fini-moi...\_

Ma demande n'est qu'un râle étranglé, une supplication jetée au visage du vide qui m'attend demain. David ne répond pas par des mots. Sa réponse est brutale, animale. Il lâche ma taille pour venir ancrer ses doigts dans mes cheveux, tirant ma tête en arrière avec une violence qui me fait cambrer l'échine jusqu'à la rupture. Il me

possède avec une rage qui fait écho à mon propre désespoir. À chaque coup de boutoir, je sens son gland heurter le fond de mon utérus, un choc électrique qui se répercute jusque dans mes dents.

Je suis suspendue. Dans tous les sens du terme. Suspendue à ses hanches, suspendue au-dessus de l'abîme de ma carrière brisée, suspendue à cette sensation de déchirement délicieux qui est la seule chose qui me rappelle que je suis encore en vie.

— Regarde-moi, Jenny, ordonne-t-il d'une voix rauque, brisée par l'effort.

Je tourne la tête, le fixant par-dessus mon épaule, mes yeux noyés de larmes et de luxure. Son visage est un masque de concentration sauvage, ses traits durcis par la tension. Il est magnifique et terrifiant. Il est mon bourreau et mon seul refuge. Ses mains quittent ma chevelure pour venir écraser mes seins, ses pouces frottant mes mamelons dressés avec une rudesse qui m'arrache un cri.

Le rythme devient insoutenable. Le bruit de nos chairs qui s'entrechoquent, ce claquement humide et sourd, emplit la pièce, étouffant le silence de ma vie qui s'écroule. Je sens l'humidité entre mes cuisses, un mélange de mon désir et de la sueur qui perle sur son torse et coule le long de son ventre. L'odeur de notre sexe, musquée, entêtante, m'enivre plus que n'importe quel alcool.

— Je vais... je vais tout lâcher, David... je vais...

Ma voix se brise. Mon corps ne m'appartient plus. Il est une corde de violon tendue à l'extrême sous l'archet de ses reins. Je sens mon sexe se gonfler, se gorger de sang, les parois de mon vagin se contracter convulsivement autour de lui, essayant de retenir cette barre de fer qui me laboure sans trêve. C'est trop. C'est merveilleusement trop.

Soudain, il change d'angle, me basculant un peu plus vers l'avant, ses doigts s'enfonçant dans la chair de mes fesses pour m'ouvrir davantage à lui. Il entre si

profondément que j'ai l'impression qu'il veut atteindre mon cœur, ou peut-être l'endroit où se cache ma douleur pour l'extirper de force.

— Donne-moi tout, murmure-t-il contre mon oreille, son souffle brûlant me donnant des frissons. Oublie-les tous. Il n'y a que moi. Ici. Maintenant.

L'orgasme me percute avec la violence d'un accident de plein fouet. Ce n'est pas une vague, c'est une explosion. Mes muscles se tendent dans une rigidité cadavérique, mes doigts griffent le cuir du canapé jusqu'à ce que mes ongles me fassent mal. Je hurle son nom, un cri qui déchire la pénombre du salon, alors que mon sexe se contracte en une série de spasmes si violents qu'ils me donnent le vertige. Le plaisir est si intense qu'il confine à la souffrance. Je vois des étoiles, des taches de lumière qui dansent derrière mes paupières closes.

David lâche un cri de fauve, un son viscéral qui semble sortir du plus profond de ses entrailles. Je sens sa verge doubler de volume à l'intérieur de moi, vibrant de toute sa longueur. Puis vient le jet brûlant. Je le sens inonder mon fond, une onde de chaleur liquide qui se répand, m'envahit, me remplit. Il décharge en moi avec une puissance saccadée, chaque pulsation de son foutre contre mon col me faisant tressaillir de nouveaux spasmes. Il continue de pousser, de s'enfoncer, comme s'il voulait se fondre en moi, disparaître dans ma chair.

Nous restons ainsi de longues secondes, soudés l'un à l'autre, nos respirations n'étant plus que des halètements erratiques. La sueur nous colle, nos peaux glissant l'une contre l'autre dans un lent reflux de tension.

Il finit par se retirer lentement, un bruit de succion humide marquant la fin de l'étreinte. Le froid de la pièce me mord immédiatement la peau, me rappelant à la réalité. Je m'effondre sur le canapé, les jambes tremblantes, incapable de soutenir mon propre poids. Entre mes cuisses, je sens la chaleur de son sperme couler lentement, une traînée gluante le long de ma peau, témoignage de notre abandon.

David s'assoit lourdement à côté de moi, sa main trouvant la mienne. Le silence qui s'installe est lourd, épais de tout ce que nous n'avons pas dit. Le plaisir s'évapore déjà, laissant place à une mélancolie rance. L'adrénaline retombe, et avec elle, le poids de l'ultimatum du Doyen revient m'écraser la poitrine.

Je regarde mes mains qui tremblent encore. Je n'ai plus d'avenir. Je n'ai plus de nom. Je ne suis plus la professeure respectée, la femme de carrière. Je ne suis plus qu'un corps vidé, une épave échouée sur ce canapé, marquée par les mains d'un homme qui ne pourra jamais colmater les brèches de mon âme.

Les larmes montent, inévitables. Elles ne sont plus des larmes de jouissance, mais des larmes de deuil. David me tire contre lui, m'enveloppant de ses bras puissants, mais je me sens désespérément seule. Dans la moiteur de nos corps entremêlés, le fantôme de mon bureau vide et de mes livres confisqués hante déjà l'appartement. L'orgasme n'était qu'une parenthèse, un sursis charnel.

— Qu'est-ce que je vais devenir ? murmuré-je dans le creux de son cou, ma voix n'étant plus qu'un souffle brisé.

Il ne répond pas. Il resserre juste son étreinte, alors que les premières larmes froides commencent à couler sur mes joues, se mêlant à la sueur séchée de notre ébat. Le chapitre de ma vie vient de se fermer, et même le plus torride des plaisirs ne pourra jamais réécrire la fin de l'histoire.

# Chapitre 13

## Le Poids des Mots Sales

Le silence de la villa est une insulte. Il n'y a que le bourdonnement sourd de la climatisation et le sifflement de ma propre respiration, saccadée, contre la peau brûlante du cou de David. Je sens l'odeur de notre étreinte : un mélange âcre de sueur, de sel marin et cette pointe musquée, presque métallique, qui émane de lui quand il a tout donné.

Je suis nue, étalée contre son torse massif, mes jambes encore grandes ouvertes de chaque côté de ses hanches. Entre mes cuisses, je sens la traînée visqueuse et chaude de sa semence qui redescend lentement, un ruban de nacre liquide qui trace un chemin thermique sur ma peau moite. C'est la seule preuve que quelque chose vient de se passer. Mon corps a reçu l'assaut, il a accueilli chaque coup de boutoir, chaque gémissement étranglé de David, mais ma tête, elle, est restée sur le rivage, à regarder le navire sombrer.

C'est le prix de ma maladie. Ce décalage temporel qui fait de moi une spectatrice de ma propre chair.

Ma main tremble alors que je saisis mon iPhone sur la table basse en verre. La lumière bleue de l'écran m'agresse, déchirant la pénombre protectrice du salon. David resserre son étreinte, enfouissant son visage dans mes cheveux poisseux, son souffle chaud mourant sur ma clavicule.

— Pose ça, Jen... murmure-t-il, sa voix brisée par l'effort qu'il vient de fournir. S'il te plaît. Reste ici. Avec moi.

Je ne l'écoute pas. Je ne peux pas. Mon pouce glisse machinalement sur l'écran, ouvrant l'application qui a méthodiquement détruit les derniers lambeaux de ma dignité. La vidéo est là, épinglée en haut de la page « Pour toi ». Trois millions de vues. Trois millions de personnes qui m'ont vue basculer, les yeux révoltés, la bouche ouverte sur un cri muet, lors de cette conférence à Boston où mon corps a décidé de jouir avec dix minutes de retard, en plein milieu d'une analyse sur la macroéconomie.

Je descends dans les commentaires. Les mots sont des lames de rasoir qui s'enfoncent dans ma poitrine.

\*« On dirait une poupée gonflable défectueuse. »\*

\*« Regardez ses yeux, elle est totalement absente. C'est flippant. C'est quoi son prix à l'heure ? »\*

\*« Est-ce qu'elle sent seulement quand on la baise ou est-ce qu'il faut attendre le lendemain pour qu'elle dise merci ? »\*

Une larme lourde, chargée de toute la honte que je devrais ressentir physiquement mais que je n'éprouve que mentalement, roule sur ma joue et vient s'écraser sur le torse de David.

— Ils disent que je suis un objet de foire, David, je lâche dans un souffle rauque. Ils disent que je ne suis pas là.

Il se redresse brusquement, ses mains saisissant mes épaules avec une force qui devrait me faire mal, mais qui ne provoque qu'une vague pression sourde. Ses yeux sombres, hantés par une fatigue que je n'arrive pas à soulager, plongent dans les miens. Sa nudité contre la mienne est un contraste violent : il est vibrant, présent, vivant, tandis que je me sens comme du marbre sculpté.

— Regarde-moi, ordonne-t-il. Oublie ces fils de pute. Je suis là. Je t'ai sentie trembler

sous moi il y a deux minutes. C'était réel.

— Non, ce n'était pas réel pour moi, je crie presque, ma voix s'enrouant de désespoir. Ce sera réel dans une heure. Là, je sens juste ton foutre qui coule sur mes fesses et le froid de la pièce. Je n'ai aucune connexion avec ce que tu viens de me faire. Je suis une coquille vide, David. Un putain de robot organique que le monde entier se plaît à démanteler.

Je lance le téléphone sur le canapé. L'écran reste allumé, affichant un gros plan de mon visage déformé par un plaisir que je ne maîtrisais pas. David attrape mon menton, m'obligeant à affronter son regard brûlant de colère et de désir frustré.

— Tu veux sentir quelque chose maintenant ? C'est ça que tu veux ?

Sa main descend brutalement, sans aucune douceur, et vient s'écraser sur mon sexe encore béant, encore trempé de lui. Ses doigts s'enfoncent avec une autorité animale, cherchant mon clitoris avec une précision chirurgicale. Je sursaute, non pas de plaisir, mais par réflexe nerveux.

— Dis-moi ce que tu sens, Jen. Dis-le-moi.

— Rien... je murmure, les dents serrées, alors qu'une nouvelle vague de larmes inonde mon visage. Je sens juste tes doigts qui bougent. C'est de la mécanique. C'est juste de la viande contre de la viande.

Il pousse un grognement de prédateur blessé. Il me bascule en arrière sur le cuir froid du canapé, ses genoux écartant violemment mes cuisses. La sueur de son corps coule sur le mien, créant une pellicule glissante entre nous. Il saisit mes poignets et les plaque au-dessus de ma tête, m'immobilisant. Son sexe, déjà redressé par la rage et l'adrénaline, vient heurter mon entrée avec une brutalité qui me coupe le souffle.

— Je vais te forcer à revenir dans ton corps, siffle-t-il contre mes lèvres, son érection me labourant impitoyablement. Je ne serai pas un spectateur de plus. Je ne te laisserai pas être une image sur un écran.

Il s'enfonce en moi d'un coup sec, profond, sans préparation. Le choc est physique, brutal. Je sens l'étirement de ma chair, la plénitude envahissante de son membre qui semble vouloir atteindre mon âme pour la ramener à la surface. Je gémiss, mais c'est un son de détresse, pas de jouissance. Mes hanches se soulèvent d'instinct, cherchant le rythme, cherchant la douleur pour enfin ressentir la vie.

David bouge en moi avec une fureur désespérée, ses hanches claquant contre les miennes dans un bruit humide et charnel. Chaque va-et-vient est une tentative de briser la vitre qui nous sépare. Ses mains quittent mes poignets pour venir pétrir mes seins, ses pouces écrasant mes tétons avec une rudesse qui, je le sais, me laissera des marques demain. Des marques que je regarderai avec une tristesse infinie, essayant de me rappeler le moment où elles ont été créées.

— Regarde-moi, Jen ! Regarde-moi dans les yeux pendant que je te prends !

Je plonge mes yeux dans les siens, ces puits de douleur et d'amour brut. Je vois sa sueur perler sur son front, je vois la veine de son cou gonflée par l'effort, je vois son désir si pur qu'il en devient obscène. Et au milieu de ce chaos de fluides et de chair, je me sens mourir de solitude.

— Je ne sens rien, David... je sanglote, alors qu'il redouble de violence, me pilonnant comme s'il pouvait briser ma malédiction à force de percussion. Je t'en supplie, fais-moi mal. Fais n'importe quoi, mais fais-moi sentir que je suis à toi maintenant, pas dans une heure !

Ses mouvements deviennent erratiques, presque convulsifs. Il attrape ma cuisse, la relevant sur son épaule pour s'enfoncer encore plus loin, jusqu'au col de mon utérus.

Le frottement de nos poils pubiens, le mélange de nos sueurs, l'odeur de sexe qui sature l'air... tout est là, saturé, excessif. Mais mon cerveau reste de glace, analysant la scène comme s'il s'agissait d'un graphique économique complexe, tandis que mon cœur, lui, se vide de son sang.

Il lâche un cri, un hurlement de bête traquée, et se vide en moi dans une série de spasmes violents qui secouent tout mon être. Je sens la chaleur renouvelée de sa semence inonder mon intérieur, cette pulsation interne qui est le langage le plus intime qu'il connaisse.

Il s'effondre sur moi, son poids m'écrasant contre le canapé, son souffle court brûlant mon oreille. Nous restons là, soudés par le sperme et les larmes, dans le silence de mort de la villa.

— Je suis désolé, murmure-t-il, sa voix n'étant plus qu'un débris. Je suis tellement désolé.

Je caresse machinalement son dos trempé, mes doigts traçant des lignes invisibles sur ses muscles tendus. Le téléphone, sur le côté, vibre. Une nouvelle notification. Un nouveau commentaire. Une nouvelle part de moi dévorée par le monde, alors que je ne suis même pas encore revenue dans ma propre peau pour me défendre.

La vibration du téléphone sur le parquet est un coup de poignard dans le silence. C'est un bruit sec, mécanique, qui tranche l'épaisseur de notre sueur mêlée. David ne bouge pas, son visage toujours enfoui dans le creux de mon épaule, mais je sens ses muscles se crispier, une nouvelle onde de tension parcourir son dos encore tremblant. Je tends le bras, mes doigts glissant sur le cuir du canapé, cherchant l'objet du délit.

— Laisse-le, Jenny, souffle-t-il contre ma peau, sa voix étouffée par mes cheveux. S'il te plaît. Ne regarde pas.

Mais je suis déjà une droguée en manque de sa propre destruction. Je saisis l'appareil. La lumière bleue m'éclate au visage, violente, révélant la pâleur de mon teint et les traces de mascara qui me barrent les joues comme des cicatrices. Une notification Instagram. Un nouveau commentaire sous l'extrait de notre dernière vidéo, celle où il me prenait contre le rebord de la fenêtre, le visage tordu par une extase que je croyais réelle.

\*« Regardez ses yeux. Elle ne ressent rien. C'est juste une poupée vide qui attend qu'on la remplisse de foutre. Une belle coquille pour les fantômes des ratés. »\*

Le mot « vide » résonne dans mon ventre plus fort que le spasme de son plaisir quelques minutes plus tôt. Je lâche le téléphone qui retombe sur mon abdomen nu, l'écran pointé vers le plafond. David se redresse lentement, s'appuyant sur ses coudes. Ses yeux sont rouges, un mélange de fatigue érotique et de détresse pure. Il voit le téléphone, il devine l'insulte. Il voit l'ombre qui s'installe dans mon regard, cette extinction des feux que je ne contrôle plus.

— Ils ne te connaissent pas, murmure-t-il en posant une main tremblante sur ma joue. Ils ne voient que ce qu'on leur vend.

— Et qu'est-ce qu'on leur vend, David ? je crache, la gorge serrée par un sanglot qui refuse de sortir. On leur vend une fille qui aime être traitée comme une chienne. On leur vend cette image-là, celle qu'on vient de recréer ici, sur ce canapé, pendant que je pleurais. Dis-moi la vérité... Est-ce que tu me vois encore, moi ? Ou est-ce que tu ne vois plus que le produit ?

Je saisis son poignet, le serrant à en avoir mal aux doigts. Je veux qu'il me blesse ou qu'il me sauve, mais le flou entre les deux est devenu insupportable. Sa verge, encore à demi-molle en moi, se raffermi sous l'effet de ma colère, de ce désespoir électrique qui émane de chaque pore de ma peau. C'est obscène. C'est tragique. Mon corps répond à ma douleur par une excitation que je déteste.

— Je te vois, Jenny. Je ne vois que toi, jure-t-il, mais sa main descend sur ma gorge, ses doigts s'écartant pour presser légèrement.

— Alors prouve-le. Arrête d'être désolé. Arrête de t'excuser d'être ce qu'ils disent que tu es. Si je suis une poupée vide, alors finis de me briser. C'est ce qu'ils attendent, non ? C'est ce que TOI tu attends.

Je remue mes hanches contre lui, cherchant le frottement poisseux, la friction brutale du cuir et de nos fluides. Je veux oublier les mots en les noyant dans le bruit de nos corps qui s'entrechoquent. David ferme les yeux, un gémissement de défaite s'échappant de ses lèvres. Il ne lutte plus. L'animal en lui, celui qui nourrit nos comptes en banque et dévore ma dignité, reprend le dessus.

Il bascule brusquement, me retournant sur le ventre d'un geste sec. Mon visage est écrasé contre le coussin, l'odeur de son parfum et de mon propre sexe m'assaillant les narines. Il me saisit par les hanches, ses doigts s'enfonçant dans ma chair avec une force qui laissera des bleus demain, de nouvelles preuves de mon existence.

— Tu veux être cette fille ? grogne-t-il près de mon oreille, sa voix devenue un râle sombre, dépouillée de toute tendresse. Tu veux que je te traite comme ce qu'ils écrivent ?

— Oui, je hurle dans le tissu, les larmes coulant enfin librement. Fais-moi oublier que j'ai un nom. Fais-moi oublier que j'ai une âme.

Il me pénètre d'un coup, sans préliminaires, sans cette douceur qu'il essayait de feindre quelques instants plus tôt. La douleur est une décharge qui me fait cambrer le dos, un cri étranglé mourant dans le coussin. C'est sauvage, dénué de la chorégraphie habituelle de nos tournages. C'est une agression consentie, un naufrage à deux. Ses poussées sont frénétiques, rythmées par le claquement de son bas-ventre contre mes

fesses, un son cru, organique, qui remplit la pièce.

Je sens mon intérieur se déchirer un peu plus à chaque assaut, une brûlure délicieuse et atroce qui remonte jusqu'à ma nuque. Je griffe le cuir du canapé, mes ongles s'enfonçant dans la matière comme si je cherchais à m'y ancrer pour ne pas disparaître. Derrière moi, David est une machine, ses muscles tendus à rompre, sa respiration saccadée qui ressemble à un sanglot étouffé.

— Regarde-toi, murmure-t-il entre deux coups de boutoir, sa main venant saisir mes cheveux pour forcer mon visage vers le téléphone qui brille toujours à côté de nous. Regarde ce que tu es.

L'écran affiche toujours le commentaire. Les mots sont là, immobiles, alors que tout mon monde vacille. \*Poupée vide.\* Chaque fois qu'il s'enfonce en moi, j'ai l'impression de valider chaque syllabe de cette insulte. Je suis mouillée, je suis ouverte, je suis offerte au mépris du monde entier et à la rage de l'homme que j'aime. La sueur de son front perle et tombe sur mes reins, coulant le long de ma raie, se mélangeant à la lubricité qui déborde de moi.

Je lâche une plainte animale, mes hanches cherchant à rencontrer les siennes avec une urgence nouvelle. Je ne veux plus de romance. Je ne veux plus de larmes. Je veux juste que ce vide en moi soit comblé par cette violence, par ce foutre qu'il s'apprête à lâcher comme on déverse un poison. Ma propre jouissance monte, sombre et lourde, une vague de fond qui menace de m'engloutir. C'est une petite mort, au sens propre. Je sens mes parois vaginales se contracter autour de lui, l'emprisonner dans une étreinte désespérée.

— Plus fort, David... Ne t'arrête pas... Putain, tue-moi avec ça...

Il accélère, ses mains quittant mes hanches pour venir se refermer sur mes seins, les écrasant sans ménagement. Il n'y a plus de place pour la pitié. Le rythme devient

insoutenable, un martèlement qui me fait voir des étoiles derrière mes paupières closes. Je sens sa semence remonter, je sens la tension dans son bas-ventre atteindre son paroxysme.

Il lâche un juron, une insulte qu'il n'avait jamais osé m'adresser, et je la reçois comme une caresse. Je suis au bord du précipice, prête à sauter, priant pour que la chute ne s'arrête jamais. Mais au moment où je sens que tout va exploser, il se retire brusquement, me laissant béante et pantelante.

Je tourne la tête vers lui, les yeux embués, le souffle court. Il se tient debout au-dessus de moi, sa virilité battante, son regard brûlant d'une haine de soi qui m'effraie plus que tout. Il n'a pas fini. Il ne veut pas que ce soit fini. Il saisit le téléphone, ses doigts tremblants, et active la caméra.

— Tu veux qu'ils voient ? demande-t-il, la voix brisée. Tu veux leur donner ce qu'ils réclament ? Alors montre-leur ce que tu es vraiment quand je te fais ça.

La lumière de la vidéo s'allume, m'aveuglant. Je suis nue, dévastée, offerte sur ce canapé, et je sais que ce qui va suivre va nous détruire bien plus sûrement que n'importe quel commentaire anonyme.

Le faisceau de la LED me transperce, une lame de lumière blanche qui dissèque ma honte. Je plaque mon bras sur mes yeux, mais David me saisit le poignet, l'écrasant contre le dossier du canapé. Il approche l'objectif de mon visage, si près que j'entends le petit bourdonnement de l'appareil. Je vois mon propre reflet dans le retour écran : mes lèvres gonflées, mes joues rougies par les larmes, et ce regard de bête traquée qui attend le coup de grâce.

— Regarde-toi, Jenny, crache-t-il, sa voix n'est plus qu'un râle déchiré. Regarde cette petite traînée que tout le monde veut s'envoyer. Regarde ce que tu vaux.

Il ne parle pas pour lui. Il parle pour eux, pour les milliers de spectateurs invisibles qui grouillent derrière l'écran, pour ces ombres qui me salissent de leurs mots chaque jour. Ses doigts s'enfoncent dans ma cuisse, marquant ma peau de traces livides, et soudain, il bascule. L'homme doux que j'aime s'efface derrière une rage brute, une volonté de m'anéantir pour mieux me posséder.

Il se remet entre mes jambes avec une violence qui m'arrache un cri. Il ne cherche plus l'angle mort, il ne cherche plus la tendresse. D'un coup sec, il s'enfonce en moi jusqu'à la garde, me clouant au cuir froid du sofa. Je sens mon sexe se déchirer et s'ouvrir, trop étroit pour cette intrusion sauvage, mais déjà inondé par ma propre envie, cette trahison de mon corps qui réclame son châtiment.

— Tu aimes ça, hein ? C'est ce qu'ils écrivent, non ? Que tu es une fontaine, une fille qui n'en a jamais assez.

Il commence à marteler mes hanches, ses mouvements sont saccadés, dépourvus de rythme amoureux. C'est du pilonnage. Ma tête cogne contre le dossier, mes seins tressautent violemment à chaque impact. La caméra est toujours là, tenue d'une main ferme, filmant le va-et-vient obscène de sa queue qui disparaît dans ma fente trempée avant de ressortir luisante de mes fluides. Je vois tout sur l'écran minuscule. Je vois l'étalage de ma propre chair, le rose vif de mes lèvres internes malmenées, la façon dont ma peau rosit sous ses coups de boutoir.

— Oui... je murmure, et le mot a un goût de sang dans ma bouche. Dis-le encore. Appelle-moi comme ils m'appellent.

David lâche un grognement animal. Sa main libre quitte mon poignet pour venir s'écraser sur ma bouche, ses doigts s'insinuant entre mes dents. Il s'accélère, sa virilité me frappant avec une force qui me soulève du canapé. Je sens son gland heurter mon col avec une précision cruelle, déclenchant des décharges électriques qui remontent jusque dans ma colonne vertébrale. C'est insoutenable. Je suis une plaie ouverte, un

réceptacle pour sa fureur et ma propre déchéance.

— Ma petite salope... souffle-t-il contre mon oreille, sa voix brisée par un sanglot qu'il essaie d'étouffer. Ma proie. Regarde comme je te défonce. Regarde comme tu es vide sans moi.

Il retire brusquement sa main de ma bouche pour me saisir les cheveux, tirant ma tête en arrière pour m'obliger à fixer l'objectif. Je vois l'image trembler. Je vois la sueur perler sur son torse puissant, couler sur mes propres seins qu'il écrase de son poids. La douleur et le plaisir se confondent dans un brasier unique. Je ne suis plus Jenny, l'influenceuse, la fille qui sourit. Je suis cette chose en sueur, ces cuisses écartées qui ne demandent qu'à être brisées.

— Plus fort, David... baise-moi comme une moins que rien !

Ma propre voix me dégoûte, mais elle déclenche l'explosion. David lâche le téléphone qui tombe sur le tapis, l'objectif pointé vers le plafond, capturant les ombres convulsives de nos corps sur le mur. Il me saisit les hanches à deux mains, ses doigts s'enfonçant dans ma chair comme des griffes, et il se met à me labourer avec une rage désespérée. Il ne respire plus, il s'asphyxie dans mon odeur, dans cette moiteur acide qui nous lie.

Je sens la vague monter, un tsunami de honte et d'extase noire. Mes muscles vaginaux se contractent, broyant sa bite qui semble doubler de volume. Je hurle, un son rauque, inhumain, tandis que mes entrailles se tordent dans un spasme interminable. Je jouis avec une violence qui me donne la nausée, mon corps secoué de secousses électriques, ma vue s'obscurcissant.

Au même instant, David s'arc-boute contre moi. Son visage se crispe dans une grimace de douleur pure. Je le sens pulser au fond de moi, d'énormes jets brûlants qui m'inondent, me remplissant jusqu'au bord. Il décharge toute sa haine, tout son amour

impuissant, tout son dégoût pour ce monde qui nous regarde. Il reste planté en moi, tremblant de tous ses membres, sa tête nichée dans mon cou, ses larmes mouillant ma peau brûlante.

Le silence qui suit est plus assourdissant que les cris.

Il se retire lentement, le bruit de succion de son sexe sortant de ma fente gorgée de foutre me fait frissonner de dégoût. Je reste là, les jambes écartées, béante, sentant le mélange de nos fluides couler le long de mes fesses et s'imprégner dans le cuir. David se détourne, s'asseyant sur le bord du canapé, la tête dans les mains. Ses épaules sont secouées de sanglots silencieux.

Je ramasse le téléphone sur le tapis. L'enregistrement tourne toujours.

Je regarde l'écran. Je nous vois. Deux épaves dans une pièce trop luxueuse. Je vois ma peau rougie, les traces de ses mains sur mes hanches, et cette flaque de sperme et de mouille qui luit sur le sofa. Je ne suis pas rassurée. Je ne suis pas sauvée. Je suis exactement ce qu'ils ont dit que j'étais, et maintenant, j'en ai la preuve en haute définition.

D'un doigt tremblant, je n'efface pas la vidéo. Je verrouille l'écran. Le noir revient, mais l'image reste gravée au fer rouge derrière mes paupières. David ne me regarde pas. Il sait que ce soir, en essayant de me laver de leurs insultes, il n'a fait que m'y noyer un peu plus. On ne se relève pas d'une telle vérité.

Le poids des mots sales n'était rien. C'est le poids de nos actes qui finit par nous briser les os.

# Chapitre 14

## Réapprendre le Toucher

L'air de Saint-Tropez est une insulte. Il est trop chaud, trop lourd, chargé d'une humidité poisseuse qui colle ma chemise en soie à ma colonne vertébrale. Ici, le luxe est censé être une armure, mais dans cette villa aux murs d'un blanc chirurgical, je me sens à nu. Plus à nu encore que sur cette vidéo qui tourne en boucle sur les réseaux, cette captation volée de mon intimité, transformant mon corps désynchronisé en un spectacle de foire pour des millions de voyeurs.

David est debout près de la baie vitrée. Son profil d'architecte, d'ordinaire si net, si assuré, semble s'effriter sous la lumière crue du crépuscule. Il ne me regarde pas. Il regarde la mer, ou peut-être l'image de l'homme qu'il pensait être avant que notre secret ne devienne une propriété publique. L'odeur de son parfum musqué lutte contre l'arôme métallique de mon propre stress.

— Ils disent que je suis une poupée de cire, David.

Ma voix sort comme un craquement de vieux papier. C'est la première fois que je parle depuis notre arrivée. Il se tend. Ses épaules, larges et puissantes, se voûtent sous le poids de mes mots.

— Ne lis pas les commentaires, Jenny. Putain, je t'ai dit de ne pas les lire.

Il se retourne. Ses yeux sont rouges, injectés de fatigue et d'une colère sourde qui ne m'est pas destinée, mais qui m'atteint quand même. Il traverse la pièce d'un pas prédateur, s'arrêtant juste devant moi. Je sens la chaleur qui émane de lui, cette force brute qui m'a toujours attirée et terrifiée à la fois. Il pose ses mains sur mes épaules,

ses pouces écrasant la soie, cherchant ma peau.

— Je ne suis pas un spectateur, murmure-t-il, sa voix vibrant contre mon front alors qu'il se penche. Je ne veux pas être celui qui attend que ton cerveau rattrape ton corps. Je veux toi. Ici. Maintenant.

Ses mains glissent le long de mes bras, et je frissonne, mais c'est un frisson de peur, pas de plaisir. Pas encore. C'est là toute la tragédie de ma chair : mon corps reçoit l'information, mais mon âme met des heures à traduire le signal. Pour David, c'est une torture. Il donne tout, et il reçoit le silence en retour, jusqu'à ce que, bien plus tard, l'orgasme me frappe comme une vague scélérate alors qu'il dort déjà, ou qu'il s'est retiré dans son propre silence.

Il commence à déboutonner ma chemise. Ses doigts tremblent légèrement. C'est un homme qui construit des gratte-ciel, des structures capables de résister aux tempêtes, mais face à ma peau, il semble prêt à s'effondrer.

— Regarde-moi, ordonne-t-il.

Je lève les yeux. Son regard est une supplique. Il veut que je sois là. Il veut briser le décalage. Il écarte le tissu, révélant ma poitrine qui se soulève au rythme d'une respiration saccadée. Ses mains, calleuses et chaudes, saisissent mes seins avec une urgence nouvelle. Il n'y a plus de douceur. Il y a ce besoin animal de s'ancrer dans la réalité, de prouver que nous existons au-delà des pixels et des moqueries.

Ses lèvres s'écrasent contre les miennes, un baiser qui a le goût du désespoir et du café froid. Sa langue force le passage, explorant ma bouche avec une ferveur qui cherche à provoquer une réaction immédiate, une étincelle, n'importe quoi. Je sens le frottement de sa barbe de trois jours contre mon menton, la pression de son érection contre ma cuisse, dure et impatiente.

— Touche-moi, grogne-t-il contre ma peau. Jenny, bordel, possède ton propre corps. Reprends-le leur.

Ses mains descendent vers la fermeture éclair de mon short en lin. Le bruit métallique déchire le silence de la chambre. Il me déshabille avec une efficacité brutale, me laissant en sous-vêtements de dentelle noire, une parure qui me semble soudain dérisoire. Il me pousse doucement vers le lit, ce vaste champ de bataille couvert de draps de lin froissés.

Je m'allonge, et il me surplombe, sa silhouette découpée par le soleil mourant. Il retire son t-shirt d'un geste brusque, révélant son torse musclé, couvert d'une fine pellicule de sueur qui brille comme de l'huile. Il se met à genoux entre mes jambes, ses yeux ne quittant jamais les miens.

— On va réapprendre, dit-il, et sa voix n'est plus qu'un souffle rauque. On va tout brûler jusqu'à ce qu'il ne reste que le contact.

Il passe ses mains sous mes fesses, me soulevant pour m'approcher de lui. Ses doigts s'enfoncent dans ma chair avec une force qui me fera sûrement des bleus, mais je m'en fiche. J'ai besoin de la douleur si le plaisir refuse de venir à l'heure. Il plonge sa tête entre mes seins, sa langue traçant un chemin humide et brûlant vers mes mamelons qu'il mordille avec une intensité qui me fait cambrer le dos.

C'est une lutte. Une lutte contre le temps, contre mon propre système nerveux qui me trahit. Je sens l'humidité entre mes jambes, cette réaction physiologique que je ne ressens pas encore comme une excitation, mais comme une preuve de ma propre déconnexion. David le sait. Il le voit. Il descend plus bas, ses mains écartant mes genoux avec une autorité qui ne souffre aucune résistance.

Il retire mon slip d'un geste sec, et l'air frais de la clim frappe mon intimité exposée. Il ne détourne pas le regard. Il contemple ma vulnérabilité avec une sorte de dévotion

féroce.

— Tu es à moi, murmure-t-il, son souffle chaud frappant mon clitoris. Pas à eux. Pas aux écrans. À moi.

Il s'abaisse, et sa langue me frappe avec la précision d'un scalpel. C'est direct, cru, sans préliminaires superflus. Il veut me forcer à ressentir. Il veut que mon cerveau n'ait pas d'autre choix que de se brancher sur l'instant. Ses doigts s'insèrent en moi, deux, puis trois, explorant ma profondeur avec une brutalité rythmée, tandis que sa bouche travaille ma sensibilité avec une faim insatiable.

Je ferme les yeux, mes mains s'agrippant aux draps jusqu'à ce que mes articulations blanchissent. Je veux hurler, non pas de plaisir, mais de cette tension insupportable de l'attente. Je sens son odeur, je sens ses fluides se mélanger aux miens, je sens l'animalité de ses mouvements. Je suis le spectateur de ma propre carcasse, attendant que la lumière s'allume enfin dans la pièce sombre de mes sensations.

David gémit, un son de gorge, profond, torturé. Il remonte le long de mon corps, se frottant contre moi, son sexe dur et humide glissant contre mon ventre. Il attrape mes poignets et les plaque au-dessus de ma tête.

— Dis-moi que tu sens, Jenny. Dis-moi que tu es là avec moi.

Ses yeux cherchent les miens, implacables. Il veut une vérité que je ne peux pas encore lui donner, une connexion qu'il essaie de forger par la pure volonté physique. Il lâche mes poignets pour saisir son propre sexe, le guidant vers mon entrée. Il s'arrête là, juste à l'entrée, nous torturant tous les deux par cette proximité insoutenable.

— Je sens ton cœur battre contre ma poitrine, David, je souffle, les larmes piquant mes paupières. C'est tout ce que j'ai pour l'instant. C'est tout ce que je peux te donner.

— C'est pas assez, répond-il dans un râle avant de s'enfoncer en moi d'un coup sec, me remplissant d'une décharge de chaleur pure qui me coupe le souffle.

L'impact de son entrée me cloue au matelas, un cri étouffé mourant dans ma gorge tandis que mon bassin bascule instinctivement pour absorber le choc. Il est là, immense et brûlant, une présence étrangère et pourtant trop familière qui déchire la voile de mon engourdissement. Je sens chaque millimètre de sa peau contre la mienne, la tension de ses muscles, la vibration de son souffle court contre ma tempe. Il ne bouge pas tout de suite. Il reste là, enfoncé au plus profond de mon intimité, laissant mon corps s'étirer et se refermer sur lui, nous soudant dans une étreinte qui ressemble autant à une agression qu'à une supplication.

— Tu mens, Jenny, grogne-t-il contre mon oreille, sa voix n'étant plus qu'un murmure haché par l'effort de se retenir. Je sens ton corps qui m'accueille. Je sens comme tu es trempée, comme tu me serres. Ne me dis pas que c'est tout ce que tu as. Regarde-moi.

Je refuse d'abord, gardant les paupières closes sur l'obscurité de mes propres doutes, mais il attrape mon menton, forçant mon visage à faire face au sien. Quand mes yeux s'ouvrent enfin, je vois le chaos dans les siens. Il y a une douleur sauvage, une faim qui dépasse le simple besoin charnel. Il veut m'arracher à mon silence, me forcer à exister à nouveau, même si cela doit passer par la destruction de nos remparts de glace.

Puis, il commence à bouger.

Le premier retrait est lent, presque agonisant. Je sens sa verge glisser contre mes parois, emportant avec elle une partie de ma chaleur, créant un vide insupportable avant qu'il ne se laisse glisser de nouveau en moi. Le bruit de nos chairs qui s'entrechoquent, ce claquement humide et sourd, résonne dans la chambre comme un reproche. Je gémis malgré moi, mes mains griffant ses épaules, cherchant une prise

sur sa peau glissante de sueur. C'est une torture exquise. Chaque va-et-vient est une ponctuation dans notre conversation muette, une question posée avec la force brutale de son sexe contre mon col.

— Est-ce que tu me sens là ? demande-t-il en frappant plus fort, ses hanches percutant les miennes avec une violence désespérée. Et là ?

Je ne peux plus répondre. Les mots se perdent dans le tumulte de mes sens. Ma respiration devient un sifflement erratique. Le plaisir commence à poindre, teinté d'une amertume qui me serre le cœur. C'est trop bon, et c'est ce qui fait le plus mal. Je me déteste de répondre à son corps avec une telle ferveur alors que mon esprit est encore en lambeaux. Je sens ma propre cyprine lubrifier ses mouvements, facilitant cette danse cruelle qui nous brise autant qu'elle nous répare.

David lâche mon visage pour plonger sa tête dans le creux de mon épaule, ses dents mordillant ma peau, marquant son territoire avec une rage contenue. Ses mains redescendent, se glissent sous mes fesses pour me soulever, m'offrant plus totalement à ses assauts. L'angle change, il tape plus profondément, là où personne n'est allé depuis des mois, réveillant des nerfs que je croyais morts. La sensation est si intense que ma vue se brouille. Je vois des taches de lumière derrière mes paupières closes.

— Je te déteste de me faire ça, je hoquette, ma tête basculant en arrière tandis qu'il accélère la cadence. Je te déteste de me forcer à ressentir...

Il se redresse sur ses bras, me surplombant, le visage déformé par une grimace de plaisir et de souffrance. La sueur perle sur son front et tombe sur ma poitrine, des gouttes brûlantes qui se mélangent à mes larmes.

— Alors déteste-moi, Jenny. Mais sois là. Sois entière. Donne-moi ta haine, donne-moi ta jouissance, mais ne me donne pas ce vide. Je ne veux pas baiser un fantôme.

Il martèle mon corps avec une cadence de plus en plus erratique, perdant le contrôle qu'il affichait au début. Ses coups de reins deviennent de plus en plus profonds, de plus en plus sauvages. Je sens son sexe gonfler en moi, dur comme du bois, vibrant de l'imminence de sa propre fin. Je m'accroche à lui comme à une bouée dans un naufrage, mes jambes s'enroulant autour de sa taille pour le garder prisonnier de mes hanches, pour l'obliger à rester, à s'enfoncer encore, à combler ce gouffre qui me dévore de l'intérieur.

Le lit grince sous nos assauts saccadés. L'air dans la pièce est devenu lourd, saturé de l'odeur du sexe, du sel et de notre désespoir commun. Je sens mon propre orgasme monter, une vague noire et dévastatrice qui menace de m'emporter loin de toute raison. C'est une pression insoutenable au creux de mon ventre, un nœud de nerfs qui ne demande qu'à exploser.

— David... David, s'il te plaît...

Je ne sais même pas ce que je demande. Qu'il s'arrête ? Qu'il continue jusqu'à ce que je disparaisse ? Il ne répond pas, il se contente de grogner mon nom comme un juron, ses doigts s'enfonçant dans la chair de mes hanches, y laissant sûrement des marques mauves. Il me possède avec une fureur qui n'a plus rien de civilisé, cherchant dans mes entrailles une réponse que je n'ai pas encore le courage de formuler. Ses mouvements deviennent de courts coups de boutoir, électriques, cherchant le point de rupture.

Je sens mon corps se cambrer, mes muscles se tendre jusqu'à la douleur. Ma propre humidité s'écoule le long de mes cuisses, un mélange de plaisir et d'abandon total. Le plaisir n'est plus une caresse, c'est une déflagration qui commence à pulser entre mes jambes, irradiant dans tout mon bassin. Je suis au bord du précipice, et il est le seul à me tenir, tout en étant celui qui me pousse dans le vide.

— Regarde ce que tu me fais, expire-t-il, sa voix brisée. Regarde comment je suis à toi... putain, Jenny...

Il s'arrête une fraction de seconde, le gland pressé contre le fond de mon utérus, sa respiration s'arrêtant totalement tandis qu'il savoure l'étau de mes muscles qui se contractent spasmodiquement autour de lui. Ses yeux sont fixés sur les miens, une injonction silencieuse à ne pas lâcher prise, à rester dans l'instant, même si cet instant nous brûle tous les deux.

Je ne réponds pas, je n'en ai plus la force. Mes doigts s'enfoncent dans la chair de ses trapèzes, mes ongles cherchant un ancrage alors que le monde s'effondre autour de nous. Ses paroles me transpercent plus violemment encore que sa queue qui me laboure de l'intérieur. Je vois la souffrance dans ses prunelles sombres, ce besoin viscéral de se perdre en moi pour oublier qu'on ne sait plus comment se parler.

Il reprend son mouvement, mais la lenteur a disparu. C'est une charge, une offensive désespérée. Chaque coup de rein est un aveu, une prière brute. Le son de nos corps qui s'entrechoquent, ce claquement humide et sourd, emplît la pièce, étouffant les sanglots que je retiens au fond de ma gorge. Je sens le glissement frénétique de sa verge contre mes parois saturées, chaque va-et-vient m'arrachant un gémissement qui ressemble à un cri d'agonie.

— David... plus vite... s'il te plaît, brise-moi, je murmure contre son cou, ma voix étouffée par l'odeur de sa sueur, ce mélange de sel et d'homme qui m'enivre jusqu'à la nausée.

Il m'obéit avec une rage sourde. Il attrape mes cuisses, les repliant davantage contre ma poitrine pour s'offrir un accès total, dévastateur. Il cogne contre mon col avec une régularité de métronome, cherchant à s'enfouir si profondément qu'il n'y aurait plus de distinction entre lui et moi. Je sens mon clitoris frotter contre la base de son sexe à chaque poussée, une décharge électrique qui me fait voir des étoiles. Je suis une plaie

ouverte, offerte, trempée d'un désir qui dépasse la simple envie charnelle. C'est une rédemption par la chair.

Ma jouissance monte comme une marée noire, irrésistible. Mes muscles pelviens se serrent autour de lui, le broyant dans une étreinte involontaire qui le fait grogner de douleur et de plaisir. Je sens la chaleur monter, une brûlure qui part de mon ventre et envahit mes membres. Je suis en train de fondre, de me liquéfier sous lui.

— Je vais venir, Jenny... putain, je vais...

Sa voix n'est plus qu'un râle animal. Il ne contrôle plus rien. Sa main quitte ma cuisse pour venir s'écraser contre ma bouche, comme pour étouffer nos cris de parias. Je mords la paume de sa main, goûtant le sel de sa peau, alors que le premier spasme me déchire. C'est une explosion, un court-circuit total. Mon bassin se soulève, animé d'une vie propre, alors que je jouis violemment, les parois de mon vagin se contractant par vagues sismiques sur son sexe congestionné.

À cet instant précis, David lâche prise. Il se cambre, la tête jetée en arrière, les cordes de son cou saillantes sous l'effort. Je sens le jet brûlant de son foutre percuter le fond de mes entrailles, une, deux, trois fois, avec une puissance qui me fait défaillir. Il se vide en moi, longuement, avec une sorte de désespoir magnifique, comme s'il me confiait tout ce qu'il ne savait pas dire. La chaleur de sa semence se répand, se mélange à mon humidité, une preuve liquide de notre naufrage commun.

Il s'effondre sur moi, son poids m'écrasant contre le matelas, son visage niché dans le creux de mon épaule. Son souffle est court, saccadé, brûlant contre ma peau. On reste ainsi, soudés, alors que les dernières pulsations nous agitent encore. Le silence qui retombe est plus lourd que l'acte lui-même.

Je sens une larme rouler sur ma tempe pour se perdre dans mes cheveux. Ce n'est pas une larme de soulagement. C'est la douleur qui revient, maintenant que le plaisir

s'étioler. On vient de se toucher, de se posséder avec une sauvagerie rare, mais dès qu'il va se retirer, le vide reprendra sa place. Je sens son sexe qui ramollit doucement à l'intérieur de moi, cette sensation de glissement qui annonce la fin de la parenthèse.

David redresse la tête, ses yeux sont rouges, embués. Il caresse ma joue d'un pouce tremblant, laissant une trace de sueur sur ma peau. Il me regarde comme si j'étais un miracle et une malédiction.

— On ne peut pas juste rester comme ça ? murmure-t-il, la voix cassée. Juste ici, avant que le reste ne recommence ?

Je n'ai pas de réponse. Je rapproche son visage du mien et je l'embrasse, un baiser qui a le goût du fer et des larmes. On a réappris le toucher, on a réappris la peau, mais le reste... le reste est un champ de mines qu'on n'est pas encore prêts à traverser. Pour l'instant, il n'y a que l'odeur de notre sexe, la moiteur des draps et ce sentiment atroce que même en étant au plus profond de moi, il n'a jamais été aussi loin.

Il se retire lentement, un bruit humide qui me fait frissonner de froid. Je sens le liquide s'écouler entre mes fesses, une souillure chaude qui marque la fin de l'étreinte. Il se roule sur le côté, m'attirant contre lui, son bras enserrant ma taille comme s'il craignait que je m'évapore. On reste là, deux corps épuisés, deux âmes en sursis, attendant que l'aube nous rappelle que l'amour ne suffit pas toujours à réparer ce qu'on a brisé.

# Chapitre 15

## Le Pardon Impossible

Le froid a glissé entre nous à l'instant précis où il s'est retiré. C'est une sensation tranchante, presque métallique, qui vient lacérer la moiteur de l'air. Je suis allongée sur le côté, les genoux remontés vers ma poitrine, sentant le poids du bras de David sur ma hanche comme une ancre qui essaierait désespérément de retenir un navire déjà à la dérive. Sous mon corps, les draps sont un désastre de plis et de fluides. C'est un mélange âcre de sueur, de larmes séchées sur mes tempes et de son sperme qui commence à refroidir, collant mes cuisses l'une contre l'autre.

Le silence de la chambre est oppressant. Il ne ressemble pas au repos des amants ; c'est le silence d'un constat d'accident. David respire lourdement dans mon cou, son souffle chaud heurtant ma peau humide, mais son cœur, je le sens battre contre mon dos, semble marteler un rythme de reproche. Je ferme les yeux, essayant de me concentrer sur ce qui devrait être là : l'écho du plaisir, la vague de chaleur résiduelle. Mais mon corps est cette foutue machine désynchronisée. Mon cerveau traite encore les sensations d'il y a dix minutes, quand ses mains pétrissaient mes seins avec une violence désespérée, tandis que mon sexe, lui, reste dans une attente stérile, une pièce de théâtre dont le rideau refuse de se lever.

— Tu es là ? murmure-t-il.

Sa voix est rauque, brisée par l'effort et par quelque chose de bien plus sombre. Je ne réponds pas tout de suite. Je sens une goutte de sueur couler le long de ma colonne vertébrale pour aller mourir dans la cambure de mes reins, là où sa paume me presse. Je me déteste d'être ce mystère médical, cette anomalie qui le laisse sur le bord de la route à chaque fois qu'on essaie de se rejoindre. Je me sens comme une imposture.

Une prof d'économie brillante le jour, et une poupée de cire défaillante la nuit.

— Je suis là, David. Toujours.

— Non, Jenny. Tu n'es jamais vraiment là quand ça arrive. Tu es dans l'après, ou dans le souvenir. Jamais avec moi.

Il retire brusquement son bras. Le vide qu'il laisse est plus douloureux que n'importe quelle pénétration brute. Je me retourne pour lui faire face, le mouvement faisant remonter l'odeur musquée de notre étreinte, une odeur de sexe et de défaite qui me monte à la gorge. Dans la pénombre de la chambre, ses traits sont tirés, ses yeux sombres creusés par l'épuisement. Il est nu, magnifique et tragique, la peau encore luisante sous la faible lumière qui filtre des persiennes.

— Tu crois que je le fais exprès ? je crache, ma voix montant d'un ton, chargée de cette colère qui me sert de bouclier. Tu crois que j'aime regarder le plafond en attendant que mes nerfs se décident à m'envoyer le signal ? Je suis une étrangère dans ma propre peau, David. Et ce que les gens voient sur ce putain de téléphone... ce qu'ils voient sur TikTok...

Ma gorge se serre. L'image de cette vidéo virale me revient, celle où l'on me voit, le regard vide, en plein milieu d'une crise sensorielle, érotisée par des millions d'inconnus qui ne comprennent rien à ma douleur. Ils ont fait de mon handicap un spectacle pornographique. Et maintenant, chaque fois que David me touche, j'ai l'impression qu'il y a un milliard d'yeux invisibles qui jugent la lenteur de ma réponse.

— Je ne suis pas "les gens", Jenny ! crie-t-il presque en se redressant, s'asseyant au bord du lit, le dos tourné. Je suis l'homme qui essaie de te donner tout ce qu'il a jusqu'à en crever, et qui finit toujours par se sentir comme un violeur parce que tes yeux ne s'allument qu'une heure trop tard.

— C'est injuste, David.

— Ce qui est injuste, c'est de vivre une histoire d'amour en différé !

Il se lève, et je ne peux m'empêcher de détailler la ligne de son dos, la puissance de ses muscles qui se contractent sous la tension. Il se dirige vers la fenêtre, ignorant sa propre nudité, comme si son corps n'était plus qu'un outil inutile. Je me redresse à mon tour, les draps glissant sur ma peau, révélant les marques rouges que ses doigts ont laissées sur mes hanches. C'est une cartographie de son désir, une preuve physique qu'il a essayé de m'atteindre.

Je glisse hors du lit, mes pieds nus rencontrant le parquet froid. Je me sens sale, non pas de l'acte lui-même, mais de cette déconnexion qui nous ronge. Le liquide entre mes jambes est une trace concrète de notre échec, un rappel glissant de ce qui aurait dû être un lien et qui n'est qu'une décharge biologique de son côté, et un vide sidéral du mien.

Je m'approche de lui et pose ma main sur son épaule. Il tressaille. Sa peau est brûlante.

— Ne me touche pas comme si tu voulais me consoler, Jenny. On est au-delà de la consolation.

— On est où, alors ?

Il se retourne brusquement, m'attrapant par les poignets. Sa poigne est ferme, presque douloureuse, mais j'en ai besoin. J'ai besoin de sentir quelque chose de violent, quelque chose d'immédiat qui traverse le brouillard de mon système nerveux.

— On est à l'endroit où tout explose, dit-il, ses yeux plongés dans les miens. Clara a

appelé. Elle veut venir. Elle veut "s'excuser".

Le nom de Clara claque comme un fouet. Clara, celle qui a posté la vidéo. Celle qui a brisé le seul sanctuaire qui me restait. La colère remonte, brûlante, chassant la léthargie de mon corps. Soudain, je sens une pulsation au creux de mon ventre. Un écho tardif, cruel, du plaisir de David. Ma respiration se hache.

— Maintenant ? je souffle, alors que mon propre corps commence enfin à réagir à ce qui est terminé depuis vingt minutes.

— Elle est en bas. Elle attend que je la laisse monter.

Il me regarde, et il voit. Il voit la dilatation de mes pupilles, le tremblement de mes lèvres. Il voit que mon plaisir arrive enfin, au pire moment possible, provoqué par la haine et l'adrénaline plutôt que par sa tendresse. Son visage se décompose dans une grimace de douleur pure.

— C'est ça que tu veux ? La destruction pour ressentir quelque chose ?

Il lâche mes poignets et me plaque contre le mur froid, son corps s'écrasant contre le mien. Sa virilité, encore à moitié éveillée, presse contre mon intimité trempée. C'est sauvage, c'est impur, et c'est la première fois de la nuit que je me sens vraiment vivante.

— Regarde-moi, Jenny, ordonne-t-il en enfouissant son visage dans mon cou, ses dents mordant la peau tendre juste au-dessus de ma clavicule. Regarde ce qu'on est devenus. Des animaux qui ne savent plus s'aimer qu'à travers la haine des autres.

Il glisse une main entre nos corps, ses doigts s'enfonçant sans préambule dans ma moiteur, cherchant le point de rupture. Je lâche un gémissement étranglé, la tête renversée contre le mur. Les larmes reviennent, mais elles ne sont plus de tristesse.

Elles sont le lubrifiant de notre désespoir.

— Laisse-la monter, je halète, mes ongles s'enfonçant dans ses épaules. Laisse-la voir ce qu'elle a créé.

David grogne, un son animal, et me pénètre de nouveau avec deux doigts, fouillant mes entrailles avec une rage qui n'a plus rien de l'architecte poli qu'il prétend être. Chaque mouvement est une insulte à la patience qu'il a exercée pendant des mois. Il ne cherche plus à m'emmener quelque part ; il cherche à m'arracher un cri qui couvrira le bruit du monde extérieur.

— On va la détruire, murmure-t-il contre ma bouche avant de l'écraser sous la sienne. Mais avant, je vais m'assurer que tu n'oublies jamais quel goût a cette trahison.

Ses doigts s'activent avec une cruauté experte, et je sens le barrage céder. Le plaisir arrive, violent, dissonant, m'électrocutant alors que j'entends, au loin, la sonnerie de l'interphone qui retentit dans le silence de l'appartement. Clara est là. Et nous sommes nus, trempés, et en train de sombrer.

La sonnerie déchire l'air une seconde fois, plus longue, plus insistante, comme un reproche strident qui traverse le bois de la porte d'entrée pour venir nous poignarder en plein cœur de notre désastre. David ne s'arrête pas. Au contraire, il redouble de violence, ses hanches heurtant les miennes avec un bruit sourd, charnel, presque obscène dans ce silence chargé d'attente.

— Tu l'entends ? siffle-t-il contre mon oreille, sa respiration n'étant plus qu'un râle saccadé. Elle est là, Jenny. Elle est là pour ramasser les morceaux qu'elle a elle-même brisés.

Il me retourne brusquement, m'obligeant à faire face à la porte, mes fesses pressées contre son bassin brûlant, mon dos cambré sous la pression de ses mains qui s'ancrent

dans mes hanches comme des griffes. Je sens le froid du carrelage sous mes pieds et la chaleur insupportable de son corps derrière moi. C'est un contraste qui me donne le vertige, une dissonance qui m'arrache un sanglot étouffé. Ses doigts quittent mon intimité pour remonter le long de mes côtes, me serrant si fort que j'en ai le souffle coupé.

— Regarde cette porte, ordonne-t-il, sa voix tremblante de fureur et de désir. Regarde-la et imagine sa tête quand elle verra ce qu'on est devenus par sa faute. Imagine-la sentir l'odeur de ton plaisir mêlée à ta haine.

Je ferme les yeux, mais il me tire les cheveux en arrière, me forçant à fixer le vide du couloir. Les larmes inondent mon visage, coulant jusque dans ma bouche, salées, amères. Je me déteste de répondre à ses assauts, je déteste la façon dont mon sexe se gonfle et s'abreuve de sa brutalité. Je suis une plaie ouverte, et David est le sel qu'on y frotte avec une dévotion terrifiante.

Il se dégage un instant, le temps d'ajuster sa prise, et je me sens vide, horriblement seule pendant cette fraction de seconde, avant qu'il ne se guide et ne s'enfonce en moi d'un seul coup, sans préavis. Le cri que je poussais depuis des heures s'échappe enfin, un hurlement rauque qui résonne contre les murs nus de l'appartement. Il est immense, dur, impitoyable. Chaque va-et-vient est une démolition contrôlée, une manière de réduire en cendres le souvenir de la loyauté que nous avions pour Clara.

— Elle nous a tout pris, Jenny, grogne-t-il, sa voix se brisant sur mon épaule qu'il mord jusqu'au sang. Nos plans, notre futur... alors je vais te prendre ce qu'il te reste. Je vais te vider d'elle. Je vais te vider de tout.

Ses mains redescendent pour écarter mes cuisses davantage, cherchant une profondeur qu'il n'a jamais osé explorer auparavant. Je sens chaque muscle de son corps se tendre, chaque veine battre contre ma peau. La sueur nous colle l'un à l'autre dans une étreinte poisseuse, un mélange de fluides et de désespoir. À chaque coup de

boutoir, je percute la réalité de notre déchéance. Je ne suis plus une femme qu'on aime, je suis un champ de bataille.

L'interphone retentit à nouveau, trois fois, rapide, nerveux. Clara panique. Elle sait que nous sommes là. Elle doit entendre le silence trop lourd, deviner l'électricité statique qui sature l'air.

— Dis-le, ordonne David, sa voix n'étant plus qu'un murmure dévasté tandis qu'il accélère la cadence, ses reins frappant les miens avec une régularité de métronome. Dis que tu ne lui pardonneras jamais. Dis-le pendant que je te détruis.

— Je... je ne peux pas... hoquetai-je, mes doigts cherchant désespérément une prise sur le rebord de la table de l'entrée.

— Dis-le !

Il me saisit le menton, me forçant à tourner la tête pour qu'il puisse plonger ses yeux sombres, injectés de sang et de larmes, dans les miens. Il y a tellement de douleur dans son regard que j'en ai le cœur au bord des lèvres. Ce n'est pas seulement du sexe, c'est une exorcisme. Il veut que le plaisir soit si violent qu'il efface la trahison, qu'il soit si sombre qu'il occulte la lumière de notre ancienne amitié.

— Je la hais, je lâche enfin, dans un souffle qui se transforme en gémissement quand il enfonce son pouce contre mon clitoris, pressant avec une force qui me fait voir des étoiles. Je la hais de nous avoir fait ça... je la hais de m'obliger à t'aimer comme ça...

Ma réponse le fait basculer. Il lâche un cri animal et se met à me marteler avec une frénésie qui frise la folie. Ses mains ne sont plus tendres, elles sont des instruments de possession. Il me pétrit les seins, ses ongles s'enfonçant dans ma chair, tandis que son sexe me laboure de l'intérieur, cherchant à atteindre un point de non-retour. Je sens le

liquide séminal et mes propres sécrétions couler le long de mes cuisses, une trace brillante de notre naufrage sur le sol sombre.

— Regarde la porte, Jenny ! Regarde-la !

Je fixe le bois sombre, imaginant Clara de l'autre côté, l'oreille collée au battant, percevant peut-être les gémissements, les bruits de chair contre chair, le souffle court de l'homme qu'elle a tenté de nous voler. Le plaisir monte, insidieux, monstrueux, se nourrissant de ma colère. C'est une vague noire qui part de mon ventre et irradie jusqu'à mes doigts crispés. Je commence à trembler, mes jambes flanchent, et David doit me soulever par la taille pour que je ne m'effondre pas.

— Ça vient, murmure-t-il, et c'est une promesse de mort autant que de jouissance. Laisse-le sortir. Laisse-la l'entendre.

Je sens mon bassin se contracter violemment autour de lui, des spasmes incontrôlables qui le font gémir de douleur et de triomphe. Tout en moi se tend, se brise, s'éparpille. Le monde se réduit à cette porte close et à l'homme qui me transperce avec une rage sacrée.

Juste au moment où je sens le gouffre s'ouvrir sous mes pieds, la poignée de la porte d'entrée s'agite. Un cliquetis métallique. Elle a les doubles des clés. Elle est en train d'entrer.

David ne ralentit pas. Il resserre son étreinte, son souffle brûlant ma nuque, ses hanches s'écrasant contre moi avec une force qui me fait cambrer jusqu'à la rupture. Le plaisir explose, dévastateur, au moment précis où le pêne de la serrure s'efface.

La porte pivote sur ses gonds avec un grincement qui déchire le silence lourd de l'appartement. Je ne peux pas me retourner. Je suis épinglée contre le mur froid du couloir, les jambes écartées à l'extrême, suspendue à la force brute de David qui me

possède par-derrière. La lumière du palier dessine une silhouette hésitante dans l'entrebâillement. Clara.

David grogne, un son animal, sourd, qui vibre jusque dans mes entrailles. Loin de s'arrêter, il enfonce son bassin contre mes fesses avec une violence renouvelée, cherchant à me briser, à marquer son territoire sous les yeux de celle qui nous a trahis. Le choc de son sexe contre ma chair produit un claquement humide, obscène, qui résonne dans tout le hall.

— David ? murmure une voix chevrotante. Jenny ?

Je ne peux pas répondre. Ma gorge est nouée par un sanglot qui refuse de sortir, étouffé par la décharge de plaisir pur et cruel qui m'envahit. Je sens David se cabrer, ses doigts s'enfonçant si profondément dans mes hanches qu'il y laissera des marques bleues. Il me laboure, ses coups de boutoir sont erratiques, désespérés. Il ne cherche plus la tendresse, il cherche l'exorcisme.

— Regarde, Clara, siffle David entre ses dents, sa voix n'étant plus qu'un râle chargé de haine. Regarde ce que tu as détruit. Regarde comment elle jouit pendant que tu crèves d'avoir tout gâché.

Je ferme les yeux, mais les larmes coulent quand même, brûlantes, le long de mes joues. Je me déteste de vibrer ainsi, de sentir mon clitoris battre furieusement contre la pression de sa cuisse, de sentir les parois de mon sexe se contracter autour de lui pour aspirer chaque millimètre de sa verge tendue à rompre. L'humiliation est totale, magnifique, insupportable. Je sens le jus de notre étreinte couler le long de mes cuisses, un mélange de ma propre excitation et de la sueur de David qui nous lie dans une fange indélébile.

— Arrêtez... s'il vous plaît... sanglote Clara dans l'ombre.

Mais David ne connaît pas la pitié. Il me saisit par les cheveux, tirant ma tête en arrière pour que mon dos se cambre davantage, m'offrant totalement à sa rage. Ses mouvements s'accélérent. Il me pilonne avec une cadence frénétique, ses testicules frappant ma vulve avec une régularité sourde qui me fait perdre la tête. Je sens la chaleur monter, cette électricité insoutenable qui part de mon ventre et irradie jusqu'au bout de mes seins douloureux.

— Oh Dieu, David... je... je vais...

— Viens pour moi, Jenny. Crache ta colère en même temps. Tout. Donne-moi tout !

Il donne un coup plus profond que les autres, touchant ce point sensible qui me fait hurler. Le cri s'échappe de mes poumons, brut, sauvage, un mélange de jouissance pure et de souffrance psychique. Mon corps entier se fige, mes muscles vaginaux se referment sur lui dans une série de spasmes électriques qui me font perdre tout contact avec la réalité. Je vois des étoiles, mon souffle se coupe, et je sens David exploser à son tour à l'intérieur de moi.

Il se vide avec une force qui me fait tressaillir, des jets brûlants qui remplissent mon utérus, m'inondant de sa semence comme s'il voulait me remplir de sa propre douleur, m'imprégner de sa marque pour toujours. Il s'effondre contre mon dos, son visage enfoui dans mon cou, son souffle court et saccadé brûlant ma peau trempée de sueur.

Le silence qui suit est plus violent encore que le bruit de nos ébats. Clara est toujours là, prostrée contre le cadre de la porte, ses mains sur son visage, ses épaules secouées par des tremblements convulsifs. L'odeur du sexe, âcre, fétide et obsédante, emplit l'espace entre nous trois.

David se retire lentement, avec un bruit de succion qui me fait frissonner de dégoût et de manque. Je me laisse glisser le long du mur, mes jambes ne me portant plus. Je reste là, prostrée sur le parquet, ma robe relevée jusqu'à la taille, dévoilant mon

intimité encore béante et dégoulinante de notre mélange. Je me sens sale, vidée de toute substance, comme si mon âme s'était échappée avec cette décharge de foutre.

Je lève les yeux vers Clara. Elle me regarde enfin. Ses yeux sont rouges, gonflés, remplis d'une horreur que je partage. Il n'y a plus de pardon possible ici. Il n'y a que les restes d'un carnage émotionnel que nous avons mis en scène pour ne pas avoir à affronter le vide.

— Va-t'en, Clara, dis-je d'une voix que je ne reconnais pas. C'est fini. Tu n'as plus rien à sauver ici.

Elle recule d'un pas, ses clés tombant au sol avec un tintement métallique dérisoire. Elle se détourne et s'enfuit dans le couloir de l'immeuble, nous laissant seuls dans cette odeur de fin du monde.

David s'assoit par terre à côté de moi. Il pose sa main sur ma cuisse collante, sans me regarder. Ses doigts tremblent. Je pose ma tête sur son épaule, sentant encore le battement de son cœur affolé contre mon oreille. Nous avons gagné. Nous les avons détruits. Mais en regardant le liquide s'étaler sur le bois sombre du sol, je sais que nous ne sommes plus que des fantômes qui hantent leurs propres ruines. La chaleur de son sperme commence à refroidir en moi, et avec elle, le dernier lambeau d'espoir que j'avais de redevenir un jour quelqu'un de bien.

# Chapitre 16

## La Conférence de l'Ombre

Le froid du parquet en chêne sombre me mord les fesses, un contraste violent avec la chaleur poisseuse qui émane encore du corps de David contre le mien. Je sens l'humidité de ma propre peau, un mélange de ma sueur et de la sienne, qui colle ma robe de soie froissée à mes hanches. Elle est remontée jusqu'à ma taille, une traînée de tissu inutile qui n'a rien protégé du tout. Je suis là, les jambes entrouvertes, dévêtue, exposée au silence pesant de cet appartement qui semble nous juger. Sur le bois verni, entre mes cuisses et ses pieds, une flaque de fluides s'étale lentement, captant la lumière terne qui filtre par les stores. Mon propre désir, son foutre, ce chaos liquide qui est la seule preuve physique de ce que nous venons de nous infliger.

David ne bouge pas. Sa main, lourde et calleuse, est posée sur le haut de ma cuisse, juste là où la peau est la plus sensible, marquée par la pression de ses doigts quelques minutes plus tôt. Je pose ma tête contre son épaule, respirant l'odeur de son cou : un mélange de musc, de savon bon marché et de cette pointe d'acidité que laisse l'adrénaline. Je l'entends déglutir. C'est un bruit sec, une cassure dans le calme plat.

Au sol, à quelques centimètres de nous, les clés de Clara brillent avec une insolence métallique. Elles sont tombées là quand il m'a plaquée contre ce mur, quand l'urgence de nous détruire mutuellement a balayé toute forme de pudeur. Ces clés représentent le monde extérieur, celui qui nous a dérobé notre intimité pour en faire un spectacle viral sur les écrans de millions d'inconnus. Chaque fois que je ferme les yeux, je vois les commentaires défiler, les insultes, l'érotisation dégueulasse de mon syndrome, cette façon qu'ils ont de disséquer mon plaisir différé comme s'il s'agissait d'une curiosité de foire.

« Jenny », murmure-t-il, sa voix est rauque, brisée par l'effort et la culpabilité.

Je ne réponds pas tout de suite. Je me concentre sur la sensation de son sperme qui refroidit sur l'intérieur de mes cuisses, glissant lentement vers le sol. C'est une sensation brute, animale, qui devrait m'appartenir, mais je me sens dépossédée de tout. Mon corps est une horloge dérégulée. Là, maintenant, mon cerveau sait ce qui s'est passé, mais mes nerfs ne m'ont pas encore envoyé le signal. L'orgasme viendra plus tard, dans une heure, peut-être deux, quand je serai seule ou quand nous serons en train de nous disputer. Ce décalage est ma prison. Et pour David, c'est une torture. Je le sens dans la rigidité de ses muscles, dans cette main qui tremble imperceptiblement sur ma peau. Il se sent comme un spectateur, un étranger dans mon plaisir, même quand il est enfoui au plus profond de moi.

« Il faut que ça s'arrête, David », je dis enfin. Ma voix est étonnamment stable.

Il tourne la tête vers moi, son visage est à quelques millimètres du mien. Ses yeux sont injectés de sang, sombres de cette douleur que je connais trop bien. « Quoi ? Nous ? »

« Non. Ce mensonge. Cette ombre. » Je redresse le dos, sentant le cuir chevelu me tirer alors que mes cheveux collent à la peinture du mur. « Ils parlent de moi comme si je n'existais pas. Comme si je n'étais qu'une pathologie avec des jambes. Je vais le faire, David. Je vais prendre la parole. »

Il retire sa main brusquement, comme s'il s'était brûlé. Le vide qu'il laisse sur ma peau est un choc thermique. Il se lève, sa nudité est magnifique et pathétique à la fois dans cette pièce vide. Il ramasse son pantalon, ses gestes sont saccadés, empreints d'une colère sourde qu'il n'arrive plus à contenir.

« Tu veux t'exposer encore plus ? » crache-t-il en me tournant le dos. « Tu as vu ce qu'ils ont fait de nous avec une simple vidéo volée ? Si tu montes sur cette estrade, si

tu leur donnes ce qu'ils veulent, ils vont te dévorer toute crue, Jenny. Ils ne veulent pas comprendre ta douleur, ils veulent la consommer. »

Je reste au sol, les jambes toujours écartées, refusant de me couvrir. Je veux qu'il voie ce qu'il a fait. Je veux qu'il voie les traces de notre lutte, les marques rouges sur mes genoux, l'humidité qui brille encore entre mes lèvres.

« Ils me dévorent déjà », je réponds en fixant les clés de Clara au sol. « Au moins, cette fois, c'est moi qui choisirai le menu. »

Je me lève à mon tour, avec une lenteur calculée. Ma robe retombe, mais le tissu mouillé colle à mon sexe, soulignant chaque contour, chaque pli. Je me sens sale, je me sens vivante, et je me sens terriblement seule. Je m'approche de lui. Je sens l'odeur du sexe qui émane de nous deux, une odeur lourde, entêtante, qui sature l'air de la pièce.

Je pose ma main sur son torse nu, là où son cœur bat avec une violence qui me fait mal. Il ne me regarde pas, mais je sens ses muscles se contracter sous mes doigts.

« David, regarde-moi. »

Il finit par baisser les yeux vers moi. Il y a tellement de désespoir dans son regard que j'ai l'impression de me noyer.

« Tu te sens suffisant ? » je demande, ma voix n'étant plus qu'un souffle. « Parce que là, tout de suite, je ne sens rien. Mon corps est une coquille vide, et tu es en train de mourir de ne pas pouvoir le remplir au bon moment. La conférence, ce n'est pas seulement pour eux. C'est pour que nous puissions enfin exister sans avoir honte de ce silence entre l'acte et le cri. »

Il attrape mon visage entre ses mains, ses pouces écrasant mes pommettes. « Je ne

veux pas te perdre dans leur bruit, Jenny. Je t'aime dans le silence. Même dans ce silence-là. »

Sa bouche s'écrase sur la mienne avec une brutalité qui me coupe le souffle. Ce n'est pas un baiser de réconfort. C'est une revendication. Sa langue force le passage, cherchant la mienne avec une faim qui ressemble à de la haine. Je gémiss contre ses lèvres, non pas de plaisir, mais de cette douleur émotionnelle qui nous lie plus sûrement que n'importe quelle étreinte. Ses mains glissent sous ma robe, empoignant mes fesses avec une force qui va laisser des bleus. Il me soulève, m'accule à nouveau contre le mur, et je sens son sexe, déjà raide, s'appuyer contre ma vulve encore trempée de notre précédent échange.

L'air est électrique, chargé d'une tension qui pourrait nous consumer. Le parquet gémit sous notre poids. Les clés de Clara, au sol, semblent nous observer comme l'œil d'un cyclone médiatique qui s'apprête à tout ravager.

« Fais ta conférence », murmure-t-il contre mon cou, ses dents mordant ma peau jusqu'au sang. « Mais souviens-toi que quand tu seras sous leurs projecteurs, c'est mon goût que tu auras dans la bouche. »

Il s'enfonce en moi d'un coup sec, sans préparation, déchirant le peu de calme qui nous restait. Je crie, un son rauque qui se perd dans la pièce vide. Je ne sens pas encore le plaisir, mais je sens l'invasion, je sens sa possession désespérée. C'est une guerre de territoires, et mon corps est le champ de bataille. Chaque va-et-vient est une ponctuation à notre souffrance commune. La sueur perle sur son front, tombant sur mon visage comme des larmes qu'il se refuse à verser. Il me baise comme s'il essayait de graver son nom dans mes os avant que le monde entier ne vienne m'arracher à lui.

Mes ongles s'enfoncent dans ses épaules, labourant la chair pour y trouver un ancrage dans ce chaos de sensations. Je ne cherche pas la douceur ; la douceur est une insulte à la violence de ce qui nous attend dehors. Il se retire presque entièrement, laissant le

vide m'envahir une fraction de seconde, avant de frapper à nouveau, plus profondément, cherchant à atteindre ce point de rupture où je n'existerai plus que par lui. Sa main s'écrase sur ma bouche pour étouffer mon prochain cri, et je sens le sel de sa peau, l'amertume de la sueur qui coule entre nous.

« Regarde-moi, Jenny, » ordonne-t-il d'une voix qui n'est plus qu'un grognement animal. « Ne ferme pas les yeux. Je veux que tu vois l'homme qui te détruit avant que tu n'aies te reconstruire devant leurs caméras. »

Je force mes paupières à rester ouvertes. Sa silhouette se découpe contre la lumière crue qui filtre à travers les stores, des larmes de rage et d'épuisement brouillant ma vision. Ses traits sont crispés par une douleur qui n'a rien à voir avec le plaisir. Chaque coup de boutoir est une insulte au destin, une tentative désespérée de recoudre nos lambeaux d'âme avec du sperme et du sang. La friction devient brûlante, presque insupportable. L'absence de préliminaires a laissé ma chair à vif, et pourtant, cette douleur est la seule chose qui me donne l'impression d'être encore vivante, de ne pas être qu'une image de papier glacé prête à être dévorée par les loups de la presse.

Il me retourne brusquement, m'écrasant le visage contre le parquet froid. L'odeur de la poussière et de la cire se mélange à celle de notre sexe, un parfum de fin du monde. Je sens son torse trempé se plaquer contre mon dos, la lourdeur de son corps m'immobilisant. Il attrape mes mains, les ramenant dans mon dos, ses doigts se refermant comme des menottes autour de mes poignets.

« Tu crois qu'ils vont t'écouter ? » siffle-t-il à mon oreille, tandis qu'il recommence à me pilonner avec une régularité de métronome, me poussant à chaque fois un peu plus vers le bord du parquet. « Ils ne veulent pas ta vérité. Ils veulent ton agonie. Ils veulent voir la petite Jenny s'effondrer en direct. »

Il enfonce ses doigts dans mes hanches, y laissant déjà les marques violacées de ses empreintes. Je m'arc-boute, mon dos se cambrant sous la force de son invasion. Ma

propre jouissance monte, sombre et sale, née de cette humiliation consentie, de ce besoin de se sentir abîmée avant d'être exposée. Je sens ma paroi vaginale se contracter frénétiquement autour de lui, réclamant plus, réclamant tout. Les fluides coulent le long de mes cuisses, une trace brillante sur le bois sombre du sol.

« Je vais... leur donner... ce qu'ils attendent, » je halète, le visage pressé contre le bois, mes mots hachés par ses poussées. « Mais je le ferai... avec ton foutre... encore chaud en moi. Je serai... ta honte et ta gloire... tout à la fois. »

Il s'arrête net, son sexe encore enfoncé en moi jusqu'à la garde. Je sens son cœur battre contre mes omoplates, un tambour de guerre désordonné. Le silence qui suit est plus lourd que le bruit de nos ébats. Il me tire vers l'arrière, me forçant à me mettre à genoux tout en restant soudé à moi. Il attrape ma mâchoire, me forçant à tourner la tête pour rencontrer son regard brûlant.

« Tu es une putain de masochiste, » murmure-t-il, et il y a une admiration terrifiante dans ses yeux.

Sa main descend, ses doigts s'immisçant entre nos corps pour trouver mon clitoris gonflé, malmené par la position. Il commence à le triturer avec une brutalité calculée, tandis qu'il reprend son mouvement de va-et-vient, plus lent cette fois, plus cruel. Il cherche le point de bascule. Il veut que je lâche prise ici, dans l'ombre, pour que je n'aie plus rien à donner à la lumière.

Ma respiration se transforme en sanglots courts. Le plaisir est une lame de rasoir qui me parcourt l'échine. Je sens l'orgasme s'accumuler dans le bas de mon ventre, une boule de feu prête à exploser. C'est trop. Trop d'émotions, trop de peur, trop de lui. Je me griffe les cuisses, cherchant à dériver cette tension insoutenable.

« Dis-le, » exige-t-il, sa voix vibrant dans mes côtes. « Dis que tu ne seras jamais à eux. Dis que même quand tu parleras, c'est mon nom que tu crieras intérieurement. »

Je ne peux pas répondre. Je ne suis plus qu'un amas de nerfs et de sécrétions. Ma tête retombe en arrière sur son épaule, mes yeux se révulsent. Le plaisir me frappe comme un éclair, me déchirant de l'intérieur. Je me vide contre ses doigts, un flot continu qui semble ne jamais vouloir s'arrêter, tandis qu'il pousse un dernier cri étouffé, se déchargeant en moi avec une violence qui me fait vaciller.

Il reste ainsi, son visage niché dans le creux de mon épaule, ses muscles tressaillant encore, nous laissant tous deux haletants sur ce sol qui a tout vu. L'air est devenu irrespirable, chargé de l'odeur de notre défaite. Au loin, le bruit d'une sirène retentit, nous rappelant que le temps presse, que la conférence approche, et que ce moment de vérité viscérale n'est qu'un sursis.

Pourtant, il ne se retire pas. Il me serre plus fort, ses bras m'encerclant comme s'il pouvait me protéger de l'inévitable. Je sens le liquide chaud couler lentement à l'intérieur de moi, une présence étrangère qui est désormais la seule chose de réelle.

« Ce n'est pas fini, Jenny, » murmure-t-il, et je sens ses lèvres frôler l'endroit où il m'a mordue plus tôt. « On n'a fait que commencer à brûler. »

Le glissement de son sexe hors de moi produit un bruit mouillé, un déchirement sourd qui me laisse instantanément orpheline de sa chaleur. Je reste là, les jambes écartées, les talons griffant encore le lino froid, sentant sa semence brûlante commencer son lent voyage le long de mes cuisses. C'est une sensation poisseuse, une marque d'infamie et de dévotion qui me rappelle l'animalité de ce que nous venons d'échanger. Je me sens ouverte, dévastée, comme si ses assauts n'avaient pas seulement cherché mon plaisir, mais avaient tenté de briser la dernière cloison qui protégeait mon âme.

Il se redresse sur ses genoux, ses pectoraux luisants de notre sueur mêlée, son souffle encore court. Il me regarde comme si j'étais un autel sur lequel il venait de se

sacrifier. Ses doigts, encore tremblants, viennent caresser le bord de mon sexe, là où la peau est la plus rouge, la plus gonflée par sa fureur.

— Regarde-toi, murmure-t-il d'une voix rauque, brisée par l'effort. Regarde ce que tu es quand tu ne joues pas la comédie.

Je baisse les yeux. Mon corps est une carte de nos péchés. Les marques de ses mains sur mes hanches virent déjà au violet sombre, et la morsure dans mon cou pulse au rythme de mon cœur affolé. Je plonge mes doigts entre mes jambes, récoltant un mélange de mon désir et de son foutre, et je lève ma main devant mon visage. C'est liquide, translucide et blanc, le parfum de l'acte imprègne l'air confiné de la pièce. C'est l'odeur de ma honte et de ma seule vérité.

— Ils attendent une sainte, Jenny, reprend-il en se penchant pour lécher une goutte qui perle sur ma peau. Mais tu vas leur donner une louve.

Je me redresse avec difficulté, mes muscles hurlant de douleur. Chaque mouvement réveille le feu entre mes jambes. Je sens le liquide s'étaler davantage, couler vers mes fesses, une traînée d'intimité que je vais devoir cacher sous mes vêtements de soie. La sirène dehors se rapproche, plus stridente, plus impatiente. C'est le glas de notre anonymat.

Je me dirige vers le miroir piqué de rouille dans le coin de la pièce. Mon reflet est celui d'une femme défaite, les cheveux en bataille, les lèvres mordues jusqu'au sang, les yeux dilatés par l'adrénaline et le manque. Je prends un mouchoir, essuie grossièrement l'excès de lui qui souille mes jambes, mais je ne me lave pas. Je veux garder sa trace. Je veux que chaque pas vers le pupitre me rappelle la manière dont il m'a prise, la façon dont il a cogné contre mon col de l'utérus jusqu'à m'en faire perdre la raison.

Il s'approche par-derrière, sa nudité pressée contre mon dos. Ses mains remontent sur

mon ventre, pressant là où je me sens encore pleine de lui.

— Est-ce que tu vas tenir ? demande-t-il contre mon oreille, sa main descendant brusquement pour enfoncer un doigt dans mon intimité béante, cherchant la profondeur de ma blessure.

Je lâche un gémissement étranglé, mes ongles s'enfonçant dans le rebord du lavabo. La douleur et le plaisir sont si intimement liés que je ne sais plus où s'arrête l'un et où commence l'autre. Il remue son doigt avec une lenteur cruelle, me forçant à sentir chaque spasme de mes parois internes qui tentent désespérément de retenir ce qu'il a laissé en moi.

— Je vais tenir, je souffle, la voix étranglée par une nouvelle vague d'orgasme qui menace de me submerger. Parce que je n'ai plus rien à perdre.

Je me dégage de son étreinte, récupérant ma robe jetée au sol. Le tissu glisse sur ma peau moite, collant par endroits à la sueur. Je remonte la fermeture éclair, emprisonnant mon corps supplicié dans cette armure de luxe. Je me maquille d'un geste mécanique, cachant les cernes, mais laissant la morsure sur mon cou bien visible, tel un stigmaté.

Le bruit de la foule et des caméras à l'extérieur filtre désormais à travers les murs. C'est un grondement sourd, une bête prête à me dévorer. Il s'est rhabillé lui aussi, redevenant l'homme froid et distant que le monde connaît, mais ses yeux brûlent encore d'une lueur sauvage.

— Ne les laisse pas voir tes larmes, Jenny. Laisse-les voir ta rage.

Il s'avance vers la porte, pose sa main sur la poignée, puis s'arrête. Il se retourne, saisit mon visage entre ses paumes et m'embrasse avec une violence désespérée. Sa langue envahit ma bouche, cherchant un dernier goût de moi, une dernière preuve de

notre naufrage. Quand il s'écarte, je sens le goût du fer sur ma langue.

— On se voit de l'autre côté du miroir, dit-il avant d'ouvrir la porte.

La lumière crue du couloir m'aveugle un instant. Je redresse les épaules, sentant le liquide chaud glisser encore un peu plus bas, une caresse interne qui me rappelle qui je suis vraiment. Je marche vers le podium, le bruit des flashes remplaçant celui de nos halètements. Mon sexe bat la chamade, douloureux et vivant sous la soie.

Je monte les marches. Le silence se fait, lourd, oppressant. Des centaines de regards me transpercent, cherchant la faille, cherchant la souillure. Je m'approche du micro, mes mains agrippant le rebord du bois. Je sens l'humidité de ma culotte, le parfum de notre étreinte qui s'élève de mon décolleté, et je souris intérieurement.

Ils pensent venir assister à une confession. Ils ignorent qu'ils assistent à une exécution.

Je prends une inspiration profonde, mes poumons brûlant encore de l'air saturé de notre sexe. Je regarde l'objectif de la caméra principale, là où je sais qu'il me regarde, caché dans l'ombre des coulisses.

— Je ne suis pas la victime que vous espériez, je commence, ma voix résonnant avec une clarté glaciale dans la salle.

À cet instant, je sens une dernière goutte de lui s'échapper et couler le long de ma cuisse, invisible sous ma robe, mais plus réelle que n'importe lequel de leurs mots. Je ne suis plus Jenny. Je suis le chaos qu'il a engendré. Et je vais tout brûler.

# Chapitre 17

## L'Unisson

Le projecteur me brûle la rétine, une tache blanche et aveuglante qui transforme l'amphithéâtre en un gouffre noir bourdonnant de jugements. Mes doigts sont soudés au rebord en chêne du pupitre, si forts que le bois semble gémir sous ma poigne. Je sens le métal froid du micro contre mes lèvres, un contact presque obscène alors que ma gorge est nouée par un sanglot sec, un reste de cri que j'ai dû étouffer il y a quelques minutes à peine, là-bas, dans l'obscurité moite des coulisses.

Je suis debout, droite, l'image même de la rigueur académique dans cette robe de soie émeraude qui coûte le prix de mes angoisses. Mais sous le tissu, la réalité est une souillure exquise. Une goutte, lourde, visqueuse, s'échappe de mon intimité et trace un chemin brûlant le long de l'intérieur de ma cuisse. C'est le sperme de David. Il est là, il coule, témoin liquide de notre chaos, s'écoulant lentement vers le pli de mon genou. Ma peau est moite, collante sous la soie qui adhère à mes hanches à chaque micro-mouvement.

Je peux sentir la morsure sur mon cou battre au rythme de mon cœur affolé. David ne m'a pas ratée. Il a planté ses dents dans ma chair comme s'il voulait y graver son désespoir, comme s'il voulait que le monde entier sache, à travers les objectifs des smartphones braqués sur moi, que je lui appartiens de la pire des manières : par la douleur et le besoin. La brûlure est vive, elle irradie jusque dans ma colonne vertébrale. C'est le seul point d'ancrage qui m'empêche de m'effondrer devant cette meute de journalistes et d'étudiants venus voir la « prof de TikTok », l'objet de foire dont on dissèque la vie sexuelle en 15 secondes de vidéo virale.

Je le vois, dans l'ombre, sur le côté de la scène. David. Il est entièrement rhabillé, sa

chemise blanche impeccablement boutonnée, sa veste ajustée cachant les mains qui m'ont broyée il y a un instant. Son visage est une statue de marbre, mais ses yeux... ses yeux sont des brasiers. Il me regarde comme s'il voulait me dévorer à nouveau, ici, devant tout le monde. Il voit ma détresse, il voit la goutte qui me nargue sous ma jupe, il sait que je suis à la dérive.

— Mademoiselle... vous deviez commenter les réformes ? lance une voix anonyme dans le public, teintée d'un mépris goguenard.

Le silence qui suit est oppressant. Le bourdonnement des caméras remplace le bruit de ma respiration. Je baisse les yeux sur mes notes, mais les chiffres ne sont que des gribouillis sans sens. Mon corps commence enfin à réagir à ce qu'il s'est passé derrière le rideau. Mon syndrome, cette malédiction temporelle, décide de me frapper maintenant. La chaleur monte. Ce n'est pas la chaleur de la honte, c'est celle de l'orgasme qui arrive avec dix minutes de retard.

Mon bas-ventre se contracte violemment. Une onde de choc électrique part de mon clitoris, encore irrité par ses doigts rudes, et remonte jusqu'à mes seins dont les tétons durcissent instantanément contre la soie fine. Je lâche un gémissement étouffé, que le micro amplifie en un souffle rauque, presque animal. La foule frémit. Ils le sentent. Ils sentent l'odeur du sexe et de la sueur qui émane de moi malgré les projecteurs.

David fait un pas en avant, sortant de la pénombre. Son regard croise le mien. Il voit mes pupilles se dilater, il voit le tremblement de mes épaules. Il sait que je suis en train de jouir de lui alors que je devrais me défendre. Il sait que je suis seule dans ce plaisir désynchronisé, spectatrice de mon propre corps qui le réclame avec une violence indécente.

Je lâche le pupitre. Mes jambes flanchent. La goutte de fluide atteint mon bas, une sensation de froid qui contraste avec l'incendie qui ravage mes entrailles. Je ne suis plus une professeure. Je ne suis plus une brillante économiste. Je suis une femme en

train de se noyer dans son propre désir, exposée, mise à nu par le scandale et par l'homme qui m'aime aussi mal qu'il m'architecture.

— Je... je ne peux pas, je murmure, ma voix brisée par une nouvelle contraction utérine qui me fait cambrer le dos.

Le flash d'un appareil photo m'aveugle. C'est l'image de ma chute. Ma main glisse le long de ma cuisse, instinctivement, cherchant à presser le tissu là où ça brûle trop. Je me fiche des caméras. Je me fiche de Boston, de Saint-Tropez ou de ma carrière qui part en fumée. Je n'entends plus que le sang qui cogne à mes tempes et le bruit de la soie qui crisse sous mes doigts.

David traverse l'espace qui nous sépare en trois enjambées. Il se moque du protocole, de la foule, du scandale. Il arrive derrière moi, ses mains puissantes saisissant mes hanches pour me maintenir debout. Son souffle chaud vient s'écraser contre l'oreille que je n'ai pas offerte à la foule.

— Regarde-les, Jenny, siffle-t-il, sa voix vibrant de cette rage possessive qui me détruit autant qu'elle me sauve. Regarde-les te voir m'appartenir. Tu sens comme tu es mouillée pour moi ? Tu sens comme tu me réclames alors qu'ils te jugent ?

Ses pouces s'enfoncent dans ma chair, juste au-dessus des os de mon bassin, là où la peau est la plus sensible. Je rejette la tête en arrière, mon crâne percutant son épaule solide. Mes yeux se ferment sur les flashes, me plongeant dans une obscurité rougeoyante où il n'y a que lui, l'odeur de son parfum musqué mêlée à celle de mon excitation, et cette douleur sourde dans mon cou qui est devenue ma seule boussole.

— Emmène-moi, David, je supplie, incapable de contenir le spasme qui secoue tout mon être. Emmène-moi ou je meurs ici.

Il ne répond pas. Il me fait pivoter avec une brutalité protectrice, me masquant de son

corps, son dos large faisant rempart contre les objectifs avides. Il m'entraîne vers les coulisses, loin du micro resté ouvert qui retransmet le bruit de nos pas précipités et le froissement de ma robe contre son costume. Dès que le rideau de velours lourd retombe derrière nous, nous plongeant dans une pénombre étouffante, il me plaque contre le mur de briques froides.

Le contraste est un choc. Le froid de la brique dans mon dos, la chaleur furieuse de son corps contre le mien. Ses mains ne sont plus prévenantes. Elles remontent ma robe avec une impatience de prédateur, déchirant presque la soie fine. Ses doigts s'enfoncent dans mes fesses, me soulevant pour que je puisse enrouler mes jambes autour de sa taille. Ma culotte, déjà trempée, n'est qu'un obstacle qu'il écarte d'un geste sec, la faisant craquer.

— Tu as mis trop de temps, Jenny, grogne-t-il contre ma bouche, ses lèvres frôlant les miennes sans encore les prendre. Ton corps est toujours en retard sur nous. Mais je vais te rattraper. Je vais nous synchroniser, putain, dussé-je te briser pour ça.

Il déboutonne son pantalon d'une main tandis que l'autre s'aventure entre mes cuisses, trouvant immédiatement le centre de l'incendie. Je lâche un cri qui se perd dans son cou, mes dents cherchant sa peau pour lui rendre la marque qu'il m'a laissée. Je sens sa virilité, dure et impatiente, presser contre mon entrée déjà béante, lubrifiée par l'attente et la honte.

C'est le moment où le monde extérieur disparaît, où les insultes de TikTok et les regards de Boston s'effacent devant la réalité brute de sa peau contre la mienne. On n'est plus dans l'émotion, on est dans la survie. On est dans l'animalité la plus pure, là où la douleur et le plaisir se confondent enfin.

Il ne me laisse pas le temps de respirer, pas le temps de me préparer à l'onde de choc. Il s'enfonce en moi d'un coup sec, un coup de boutoir qui m'arrache un sanglot étranglé. C'est trop, c'est trop vaste, trop plein, et pourtant c'est exactement ce que je

réclamais dans le silence de mes nuits de honte. Je sens mes parois s'écarter, se déchirer presque sous la violence de son intrusion. Il est immense, une barre de fer brûlante qui vient percuter mon col, me forçant à arquer le dos jusqu'à ce que ma nuque craque.

— Respire, Jenny. Regarde-moi et respire, ordonne-t-il, sa voix n'étant plus qu'un grognement caverneux.

Ses mains s'écrasent sur mes poignets, les clouant au-dessus de ma tête contre le matelas. Il ne bouge pas encore. Il reste là, planté au plus profond de mes entrailles, savourant les spasmes involontaires de mon sexe qui tente de s'habituer à sa taille. Je vois la sueur perler sur son front, une goutte qui tombe et s'écrase sur mon sein, m'électrisant. Ses yeux sont deux gouffres de colère et de désir, un mélange toxique qui me donne envie de hurler et de le supplier de m'achever.

— Tu sens ça ? souffle-t-il, alors qu'il commence à se retirer lentement, millimètre par millimètre, avant de me transpercer à nouveau avec une force décuplée. Tu sens comme tu es trempée ? Comme tu m'appelles alors que tu prétends vouloir fuir ?

Je ne peux pas répondre. Ma langue est paralysée par le plaisir brut, cette douleur exquise qui irradie de mon bassin jusqu'à la pointe de mes orteils. Je remue les hanches, cherchant à combler le vide à chaque fois qu'il recule, mais il me punit de mon impatience en ralentissant encore le rythme. C'est une torture. Une agonie de soie et de fer. Il se délecte de mon impuissance, de la manière dont mes cuisses tremblent violemment de chaque côté de son bassin.

— Réponds-moi, putain, exige-t-il en plongeant ses doigts dans mes cheveux pour forcer mon visage vers le sien. Dis-le. Dis que tu as besoin que je te défonce pour oublier le reste. Dis que tu n'es rien sans cette douleur.

— Je... David... s'il te plaît...

Mes mots se brisent. Les larmes que je retenais depuis des semaines finissent par déborder, traçant des sillons chauds sur mes tempes. Ce n'est pas de la tristesse, c'est une hémorragie d'émotions trop longtemps contenues. Il lâche mes poignets pour venir encadrer mon visage, ses pouces essuyant mes pleurs avec une rudesse qui cache une tendresse désespérée. Il reprend ses assauts, plus rapides maintenant, plus erratiques. Le bruit de nos corps qui s'entrechoquent, ce claquement moite et rythmé, remplit la pièce, étouffant les fantômes de mon passé.

Chaque coup est une affirmation. Chaque va-et-vient est une griffure sur mon âme. Je sens le liquide s'accumuler entre nous, ce mélange de sa sueur et de mon désir qui rend chaque mouvement plus fluide, plus animal. Je sens l'odeur du sexe, de l'effort, et ce parfum de musc qui lui appartient. Je l'agrippe, mes ongles s'enfonçant dans le muscle dur de ses épaules, cherchant à l'ancrer en moi, à fusionner nos peaux pour qu'il ne reste plus d'espace, plus d'air, plus de Jenny, juste nous.

— Regarde-moi sombrer avec toi, murmure-t-il contre mon oreille, ses dents mordillant mon lobe avant de descendre le long de ma carotide. On va tout brûler. Les rumeurs, les photos, ta putain de dignité... On va tout réduire en cendres.

Il accélère encore. Sa virilité heurte mon point sensible avec une précision chirurgicale, déclenchant des décharges électriques qui me font perdre tout sens de la réalité. Mes yeux se révulsent. Je ne vois plus que des taches de lumière derrière mes paupières closes. Je suis une plaie ouverte, et il est le seul remède capable de l'infecter assez pour qu'elle cicatrise enfin. Je sens son rythme changer, devenir plus saccadé, ses muscles se tendre sous mes doigts comme des cordes d'acier prêtes à rompre.

— Ouvre les yeux, Jenny ! Regarde qui te possède ! C'est pas un écran, c'est pas un commentaire, c'est moi !

Je les ouvre, et je vois l'homme que j'ai aimé et haï avec la même intensité. Je vois sa

mâchoire contractée, l'effort qu'il fait pour ne pas exploser tout de suite, pour prolonger mon agonie. Il me soulève les hanches, me cambrant davantage, m'exposant totalement à sa fureur. Il s'enfonce en moi jusqu'à la garde, me clouant littéralement au lit, et je sens le début d'une contraction violente remonter du fond de mon ventre.

— Je vais te briser, Jenny, halète-t-il, le visage déformé par une jouissance qui frise la souffrance. Je vais te briser pour que tu ne puisses plus jamais te reconstruire sans moi.

Sa main redescend, ses doigts s'immisçant là où nos sexes se rejoignent, là où la chaleur est la plus insupportable. Il commence à masser mon clitoris avec une insistance brutale, synchronisant ses pressions avec ses coups de reins dévastateurs. Je pousse un cri qui se transforme en hurlement, mes jambes se refermant sur sa taille pour le garder prisonnier, pour ne jamais le laisser repartir. La tension monte, insoutenable, une corde tendue à l'extrême qui vibre dans tout mon être. Je suis au bord du gouffre, suspendue au-dessus d'un océan de lave, et sa main est la seule chose qui m'empêche de tomber... ou qui me pousse avec joie.

— Encore... murmure-je dans un souffle erratique. David, encore... ne t'arrête pas... détruis-moi...

Il ne répond que par un grognement de prédateur, ses coups devenant si profonds que j'ai l'impression qu'il veut atteindre mon cœur à travers mon sexe. La sueur nous lie, nous colle l'un à l'autre dans une étreinte de condamnés. Chaque mouvement est une promesse de destruction, chaque halètement un aveu de faiblesse. Je sens la première vague arriver, ce frisson précurseur qui paralyse les membres, et je m'accroche à lui comme si ma vie en dépendait, tandis qu'il continue de me labourer avec une rage magnifique.

Il m'obéit, sa mâchoire contractée par un effort qui semble surhumain, ses yeux

sombres ancrés dans les miens avec une sauvagerie qui m’effraie autant qu’elle m’exalte. Ses mains s’enfoncent dans mes hanches, ses doigts s’incrustedans ma chair comme s’il voulait y laisser l’empreinte indélébile de sa possession. Il ne se contente plus de me pénétrer ; il me percute, il me broie. Chaque coup de boutoir est une détonation dans mon bas-ventre, un choc électrique qui remonte le long de ma colonne vertébrale pour aller exploser derrière mes paupières closes.

— Regarde-moi, Jenny, ordonne-t-il d’une voix étranglée, saturée de désir et de cette douleur sourde qui ne le quitte jamais. Ne ferme pas les yeux. Je veux que tu vois qui te brise.

J’ouvre les yeux, le regard brouillé par les larmes qui commencent enfin à déborder. Je le vois. Je vois la sueur qui perle sur son front, les veines saillantes de son cou, cette ride de souffrance entre ses sourcils qui répond à la mienne. Nous ne sommes plus deux amants dans une chambre, nous sommes deux épaves qui s’entrechoquent dans la tempête, cherchant désespérément à s’accrocher l’un à l’autre pour ne pas couler. L’odeur de notre sexe mêlé, ce musc lourd et entêtant, m’enivre, me prive de toute raison. Je sens le glissement obscène de sa peau contre la mienne, le bruit humide et rythmique de nos corps qui se fracassent, ce claquement de chair qui résonne comme un compte à rebours.

Je soulève mon bassin, m’offrant totalement, m’ouvrant plus largement encore pour qu’il puisse s’enfoncer jusqu’à la garde, là où la douleur et le plaisir ne forment plus qu’une seule et même morsure. Ma main remonte dans son dos, mes ongles labourant ses muscles tendus, cherchant à arracher de lui la même détresse que celle qui me consume.

— Je suis là... je suis là... hoqueté-je, le souffle court, les poumons brûlants.

Le rythme s’accélère encore. Il n’y a plus de douceur, plus de retenue. C’est une mise à mort. Ses hanches martèlent les miennes avec une violence magnifique, un désespoir

brut qui me vide de mon oxygène. Je sens ma paroi vaginale se contracter frénétiquement autour de lui, aspirée par le vide qu'il laisse à chaque retrait, comblée par l'acier de son sexe à chaque assaut. Je suis trempée, inondée par nos fluides, lubrifiée par cette envie dévorante de disparaître en lui.

Soudain, le monde bascule. Mon dos s'arche, mes orteils se crispent contre les draps froissés et un cri déchirant s'échappe de ma gorge tandis que les premières contractions de l'orgasme me foudroient. C'est une déferlante, un tsunami de feu qui ravage tout sur son passage. Mon sexe se serre sur lui, une pulsion incontrôlable, une agonie de plaisir qui me fait perdre connaissance une fraction de seconde.

— David ! David, je t'en prie !

Il explose au même instant. Je sens le jet brûlant de sa semence frapper mon col, une giclée saccadée, massive, qui semble vouloir me remplir jusqu'à la gorge. Son corps entier se fige, ses muscles se pétrifient dans une ultime poussée, et il pousse un cri sourd, un râle qui vient du plus profond de ses entrailles, comme s'il expulsait enfin tous ses démons en moi. Il s'effondre sur moi, son poids m'écrasant contre le matelas, son visage niché dans le creux de mon épaule.

Nous restons ainsi, soudés, haletants, tandis que le silence retombe lourdement sur la pièce, seulement troublé par le battement désordonné de nos deux cœurs qui luttent pour retrouver un rythme commun. Je sens encore les tressaillements de son sexe à l'intérieur de moi, les derniers spasmes d'une libération totale. La chaleur de son foutre coule lentement le long de mes cuisses, une sensation visqueuse et intime qui me ramène brutalement à la réalité.

Je pleure. Ce ne sont plus des larmes de douleur, mais des larmes d'épuisement, de reddition. Mes doigts caressent doucement ses cheveux trempés de sueur. Il ne bouge pas, mais je sens l'humidité de ses propres larmes contre ma peau. Pour la première fois, le silence n'est pas une barrière, mais un pont.

— Ne bouge pas, murmure-je, la voix cassée. Reste là. Ne sors pas.

Il resserre son étreinte, ses bras m'étouffant presque, comme s'il craignait que si l'un de nous se détachait, nous partirions tous les deux en poussière. Il reste ancré en moi, nous laissant ainsi, liquéfiés l'un dans l'autre, dans cette mare de sueur et de sperme, seuls au milieu des décombres de nos vies. La guérison n'est pas encore là, mais dans l'obscurité de la chambre, l'unisson de nos souffrances a enfin trouvé un écho. Nous ne sommes plus seuls à saigner. Nous saignons ensemble. Et dans cette union sanglante et charnelle, pour une seconde éternelle, nous sommes enfin en paix.

# Chapitre 18

## Le Carnet Brûlé

Le poids de David est une ancre qui m'enfoncé dans le matelas, et pourtant, je n'ai jamais eu autant l'impression de dériver. Son souffle erratique vient mourir contre la courbe de mon épaule, une buée chaude qui se mêle à la sueur glacée par l'air conditionné de la villa. Il est toujours là, logé au plus profond de moi, une présence charnelle, pulsante, qui semble vouloir combler le vide que mon propre corps s'obstine à creuser.

Je sens le glissement poisseux de nos peaux collées, ce mélange âcre et intime de nos sécrétions qui imprègne les draps de lin froissés. Le sperme, encore brûlant, s'écoule lentement le long de l'intérieur de ma cuisse, une traînée visqueuse et argente sous la lueur blafarde de la lune qui filtre à travers les persiennes. C'est le stigmate de notre tentative désespérée de nous rejoindre, une preuve liquide que, physiquement du moins, il n'y a plus de frontière entre nous. Mais à l'intérieur, dans cette chambre noire de mon esprit, le silence est assourdissant. Mon clitoris bat encore d'un rythme sourd, déconnecté, comme un moteur qui continue de tourner alors que la voiture est déjà à l'arrêt.

David bouge imperceptiblement. Je sens son sexe, encore ferme à l'intérieur de mon canal, tressaillir. Il ne se retire pas. Il ne veut pas me lâcher. Il sait que si la connexion physique se rompt, je vais m'échapper. Ses cheveux, trempés de sueur, me fouettent doucement la joue. Il relève la tête, ses yeux sombres cherchant les miens dans l'obscurité. Il y a une détresse brute dans son regard, une fatigue qui n'a rien à voir avec l'effort qu'il vient de fournir.

— Jenny, murmure-t-il, sa voix brisée par l'épuisement. Dis-moi que tu es là. Pas

juste ton corps. Dis-moi que tu ne calcules pas le délai.

Je ferme les yeux, mes doigts s'enfonçant dans les muscles tendus de son dos, griffant la peau moite. La douleur me fait du bien. Elle est immédiate. Elle ne souffre d'aucune latence, elle.

— Je suis là, David. Je suis juste... je suis en retard sur nous. Encore.

C'est une lame de rasoir que je m'enfonce dans la gorge en le disant. Depuis que cette vidéo virale sur TikTok a fait de mon syndrome une curiosité nationale, je me sens comme un échantillon sous microscope. Ils ont tout disséqué : ma difficulté à atteindre l'orgasme en temps réel, cette dissociation neurologique qui fait que mon plaisir arrive souvent des heures après l'acte, ou jamais. Les commentaires me reviennent en mémoire, des insultes érotisées, des théories de comptoir sur ma frigidité de « prof d'éco coincée ». Chaque mot sur les réseaux sociaux a été un viol de mon intimité, transformant mon sanctuaire avec David en une arène publique.

David se redresse sur ses coudes, sans sortir de moi, augmentant la pression contre ma paroi vaginale. C'est un frottement lent, presque douloureux, qui me fait gémir malgré moi. Ce n'est pas le gémissement du plaisir, c'est celui de l'impuissance.

— Regarde-moi, exige-t-il. Oublie les algorithmes. Oublie ce putain de carnet.

Il tourne la tête vers la table de nuit. Le carnet noir est là, posé comme un reproche. C'est là que je consigne tout. Les heures, les sensations, les échecs. Mon manuel d'instruction pour essayer d'être une femme normale, pour essayer de lui donner ce qu'il mérite : une partenaire qui réagit à ses caresses au moment où il les prodigue.

Il se retire brusquement. Le vide qu'il laisse est une morsure de froid. Je sens le liquide séminal s'échapper en une flaque chaude sur le drap, tachant le tissu d'une marque sombre et indélébile. David s'assoit au bord du lit, le dos voûté, sa colonne

vertébrale dessinant une ligne de vulnérabilité sous sa peau bronzée. Il est magnifique, même dans sa défaite. Ses mains tremblent légèrement alors qu'il passe ses doigts dans ses cheveux mouillés.

— Je n'en peux plus d'être un spectateur, Jenny. Je t'aime à en crever, mais j'ai l'impression de baiser un fantôme qui prendra son pied demain matin en repensant à moi. Je veux te voir jouir sous moi, pas dans tes souvenirs.

Ses paroles me giflent. La sueur sur mon front semble se transformer en glace. Je me redresse, les jambes tremblantes, ignorant la sensation de mes propres fluides qui coulent sur ma peau. Je rampe vers lui, collant ma poitrine nue contre son dos froid. Mes mamelons durcis par l'émotion frottent contre ses omoplates.

— Tu crois que je ne le veux pas ? Tu crois que je ne donnerais pas tout pour que mon cerveau ne soit pas cette forteresse isolée ?

Je pose ma main sur son sexe qui commence à débâter, sentant la texture soyeuse de sa peau, l'humidité qui nous lie encore. Je veux le reprendre, je veux l'étouffer en moi jusqu'à ce que la douleur de l'attente disparaisse. Mais mon regard dévie malgré moi vers le carnet.

C'est lui, le poison. C'est lui qui transforme chaque seconde de notre intimité en une donnée statistique. Chaque fois que David me pénètre, je ne pense pas à la chaleur de son gland contre mon col, je pense au temps qu'il me faudra pour traiter l'information. Je suis une machine défectueuse, et le monde entier a le code d'accès de mon dysfonctionnement.

David se retourne, ses mains saisissant mes hanches avec une violence soudaine, me tirant contre lui. Il m'assoit à califourchon sur ses cuisses. Je sens son érection revenir, poussée par une colère sourde, une urgence de vie. Ses doigts s'enfoncent dans mes fesses, pétrissant la chair avec une intensité animale.

— Alors brûle-le, Jenny. Brûle ce carnet de merde. Brûle la prof, brûle la victime de TikTok. Redeviens juste la femme que je baise dans le noir.

Il saisit mon menton, me forçant à plonger dans ses yeux injectés de sang. L'odeur de lui, musquée, virile, mélangée à mon propre parfum de femme excitée, m'envahit les narines. C'est une odeur de guerre.

— Je ne suis pas une femme normale, David, je hoquette, les larmes commençant enfin à déborder. Je suis un objet de foire. Tu as vu les vidéos ? Ils disent que je suis un robot de chair. Ils disent que tu perds ton temps.

— Qu'ils aillent tous se faire foutre, grogne-t-il avant d'écraser ses lèvres contre les miennes.

Le baiser est brutal, chargé d'un désespoir qui nous consume. Sa langue force le passage, explorant ma bouche avec une ferveur qui cherche à effacer les insultes du monde extérieur. Je réponds avec la même rage, mes ongles s'enfonçant dans ses épaules, cherchant à marquer mon territoire, à prouver que je possède au moins cela : sa souffrance, son désir, son corps.

Il me soulève légèrement et me laisse retomber sur lui. Je sens son sexe entrer d'un coup sec, me remplissant à nouveau, déchirant le silence de la chambre. Je pousse un cri qui se perd dans sa bouche. Ce n'est pas encore le plaisir, c'est une déchirure. C'est le choc de deux mondes qui refusent de s'accorder.

— Prends-moi, David, je souffle contre sa peau, ma sueur se mélangeant à mes larmes. Détruis-moi s'il le faut, mais ne me laisse pas seule avec mon cerveau.

Ses hanches s'activent, un rythme sauvage, saccadé. Il ne cherche plus la tendresse. Il cherche la fusion par la force. Chaque coup de boutoir me projette contre lui, nos

sexes s'entrechoquant dans un bruit de chair humide qui résonne dans la pièce vide. Je sens le carnet, là, sur le côté, comme un témoin muet de mon aliénation.

Il faut que ça s'arrête. Il faut que je choisisse. Soit je reste cette femme brisée par le temps, soit je deviens celle qui accepte de brûler tout ce qu'elle croit savoir d'elle-même.

David grogne, son visage se crispant dans une grimace de plaisir pur et de douleur mêlés. Il va venir. Je le sens monter en lui, cette tension insupportable qui précède l'explosion. Et moi, je suis là, spectatrice de son extase, sentant chaque frisson de son urètre contre mes parois, mais mon propre corps reste cette terre gelée qui attend désespérément le printemps.

— Jette-le, Jenny ! rugit-il, ses mains serrant ma taille à m'en briser les os alors qu'il commence à décharger en moi, des jets brûlants qui me font tressaillir. Jette ce putain de carnet !

Ses hanches tremblent encore contre les miennes, un spasme résiduel qui envoie des bouffées de chaleur liquide au plus profond de mes entrailles. Je sens son foutre, épais et brûlant, glisser lentement le long de mes parois, une souillure sacrée qui vient bousculer ma froideur. David a la tête nichée dans mon cou, son souffle est un ouragan qui me brûle la peau. Il est lourd, une masse de muscles et de sueur qui m'écrase contre le tapis, et pourtant, je n'ai jamais eu autant l'impression de flotter au-dessus du vide.

Mes doigts, crispés sur le tapis de laine, rencontrent la couverture froide du carnet. Le cuir est usé, poli par des années d'obsession. À l'intérieur, chaque page est une insulte que je me suis infligée : des chiffres, des grammes, des calories, des promesses de perfection qui n'étaient en fait que des décrets de mort lente. David se redresse légèrement sur ses coudes, ses yeux sombres plongés dans les miens. Il n'y a plus de douceur en lui, seulement une urgence sauvage, une colère protectrice qui me terrifie

autant qu'elle me subjugué.

— Regarde-moi, Jenny, ordonne-t-il d'une voix rauque, brisée par l'effort. Regarde ce que tu fais. Tu n'es pas ces putains de chiffres. Tu es cette femme qui transpire sous moi. Tu es cette chair qui m'appelle. Jette-le. Maintenant.

Ma main se referme sur l'objet. Je sens l'épaisseur du papier, l'histoire de ma haine envers moi-même peser des tonnes. Mes larmes coulent enfin, salées, traçant des sillons sur mes joues rougies par l'effort de nos corps qui s'entrechoquent. Je me sens laide, je me sens grasse, je me sens insuffisante. Et pourtant, David me regarde comme si j'étais l'unique source de lumière dans ses ténèbres.

D'un geste brusque, presque convulsif, je lance le carnet à l'autre bout de la pièce. Il vole, les pages s'ouvrant brièvement comme les ailes d'un oiseau blessé, avant de s'écraser lourdement contre la plinthe, dans l'ombre. Le silence qui suit l'impact est assourdissant. C'est le bruit d'une chaîne qui se brise.

Un cri d'agonie et de libération s'échappe de ma gorge. David ne me laisse pas le temps de regretter. Il saisit mes poignets et les plaque au-dessus de ma tête, me dominant de toute sa stature. Son sexe, encore dur et luisant de nos fluides mêlés, se presse contre mon ventre, cherchant à nouveau l'entrée de mon antre humide.

— Oui, murmure-t-il contre mes lèvres, un sourire féroce étirant sa bouche. Voilà ma fille. Voilà ma louve.

Il replonge en moi d'un coup sec, sans préliminaires, comme pour marquer son territoire dans ce nouvel espace que je viens de libérer. La douleur est fulgurante, une déchirure bienvenue qui me ramène instantanément dans mon corps. Je n'ai plus besoin de carnet pour savoir que j'existe. Je le sens à la façon dont ma chair se distend pour l'accueillir, à la façon dont mes hanches se soulèvent d'elles-mêmes pour réclamer davantage de cette intrusion brutale.

Je m'accroche à ses épaules, mes ongles s'enfonçant dans sa peau moite, cherchant à lui arracher un peu de sa force. Je veux qu'il me broie. Je veux que ses mains massives pétrissent mes cuisses, ces cuisses que je détestais et qui pourtant emprisonnent sa taille avec une vigueur nouvelle. Je sens la graisse de mes hanches rouler sous ses paumes, je sens le balancement de mes seins au rythme de ses assauts, et pour la première fois, je ne cherche pas à me cacher.

— Prends-moi, David... grogné-je, ma voix méconnaissable, chargée d'une faim primitive. Casse-moi. Efface tout le reste.

Il accélère la cadence, ses coups de boutoir devenant de plus en plus erratiques, plus violents. Le bruit de nos sexes qui se frappent est un rythme de tambour de guerre. La sueur coule de son front et vient perler sur ma poitrine, se mélangeant à mes larmes. Je n'ai plus de pensées, seulement des sensations : la morsure de ses dents sur mon épaule, l'odeur de musc et de sperme qui sature l'air, le frottement incessant de son gland contre mon point le plus sensible.

Mon corps, cette terre gelée, commence enfin à dégeler. Une chaleur sourde part de mon bas-ventre, une pulsation électrique qui se propage dans chacun de mes nerfs. Je commence à trembler de tout mon long, mes muscles se contractant autour de lui dans un spasme de possession. Je le sens gonfler en moi, sa queue devenant une barre de fer brûlante qui cherche à atteindre mon âme.

— Regarde ce que tu me fais, Jenny, halète-t-il, ses yeux révulsés par le plaisir. Tu me rends dingue. Ton corps... ton putain de corps est un sanctuaire.

Il lâche mes poignets pour saisir mes fesses, les écartant avec une force animale pour pénétrer encore plus profondément. Chaque mouvement est une promesse de destruction créatrice. Je sens l'humidité entre mes jambes devenir un torrent, un mélange de plaisir pur et d'abandon total. Je ne suis plus la femme qui compte ses

calories. Je suis une femelle en rut, une blessure ouverte qui réclame son remède.

Mon souffle se raccourcit. Je sens l'orgasme monter, non pas comme une caresse, mais comme une exécution. C'est une déflagration qui part de l'endroit où il me martèle et qui remonte jusqu'à mon cerveau, balayant les derniers vestiges de mes doutes. Je serre les dents, ma tête basculant en arrière, offrant ma gorge à ses baisers voraces.

David grogne, un son qui vient du plus profond de ses poumons, alors qu'il redouble de violence. Il ne cherche plus à me faire l'amour, il cherche à fusionner, à faire disparaître la frontière entre nos deux peaux. Ses mains s'enfoncent dans ma chair, laissant des marques rouges qui seront demain les trophées de ma renaissance.

— Je vais te tuer de plaisir, jure-t-il, sa voix vibrant contre mon oreille. Je vais te vider de tout ce poison.

Et je le crois. Je veux qu'il vide chaque once de cette tristesse, qu'il la remplace par son foutre, par sa sueur, par son mépris pour mes démons. Je sens la tension atteindre son paroxysme, ce point de non-retour où le cœur menace de lâcher. Le carnet, là-bas dans l'ombre, n'est plus qu'un déchet. Ici, sous le poids de David, je suis enfin réelle. Je suis enfin vivante.

Je sens le premier spasme de mon propre plaisir m'envahir, une onde de choc qui me fait cambrer le dos jusqu'à ce que mes os craquent. David le sent aussi. Il s'immobilise un instant, sa verge palpitant violemment au fond de moi, avant de reprendre un rythme frénétique, ses hanches devenant un marteau-piqueur qui me broie contre le sol.

— Jenny ! hurle-t-il, et mon nom est une prière et un blasphème.

Je ferme les yeux, laissant la vague m'emporter, acceptant enfin de couler dans cet

océan de chair et de cris.

Je ne suis plus qu'une plaie ouverte, un brasier de nerfs et de muqueuse qui réclame sa propre destruction. Les doigts de David s'enfoncent dans mes hanches avec une force qui laissera des marques, des bleus que je porterai demain comme des médailles de guerre. Il me martèle avec une fureur qui n'a plus rien de civilisé, chaque coup de bouterolle me soulevant de terre, me brisant un peu plus, me reconstruisant à chaque seconde. Sa bitte est un fer rouge qui me marque de l'intérieur, cherchant cette zone exacte, ce point de rupture où mon esprit va définitivement s'éteindre pour laisser place à l'animal.

— Regarde-moi, Jenny ! ordonne-t-il, sa voix étranglée par l'effort. Regarde ce que je te fais !

J'ouvre les paupières, les yeux noyés de larmes et de sueur. Je vois son visage, cette mâchoire contractée, ces yeux sombres qui ne me lâchent pas. Il n'y a aucune pitié là-dedans, seulement une dévotion brutale. Il ne baise pas mon corps, il déchire le voile de mes hontes. À chaque fois qu'il s'enfonce en moi, je sens ce poison dont il parlait remonter dans ma gorge, se transformer en un cri que je ne peux plus contenir.

Ma propre main descend, cherche le point de friction entre nos deux corps trempés. Mes doigts glissent sur ma peau saturée de sa cyprine et de sa sueur à lui, trouvant mon clitoris gonflé, douloureux, électrique. Je me caresse avec une frénésie désespérée, mes ongles griffant ma propre chair alors que David accélère encore. Le bruit de nos sexes qui s'entrechoquent, ce claquement humide et sourd, remplit la pièce, couvrant presque le crépitement du feu qui meurt dans l'âtre. C'est un rythme de forge, un fracas de viande et de désir pur.

— Oui... David... tue-moi... détruis tout...

Mes mots se perdent dans un râle. Je sens mon bassin basculer, mes muscles pelviens

se resserrer autour de lui comme un étau. C'est trop. C'est trop de sensations, trop de vérité. Mon dos s'arce, mes seins s'écrasent contre son torse brûlant, et je sens cette onde de choc immense partir de mon ventre pour irradier jusqu'à la pointe de mes orteils. C'est une explosion noire, une déflagration de plaisir si violente que j'ai l'impression que mes organes se retournent.

Je hurle son nom, un cri déchirant qui vide mes poumons de tout l'air qu'ils contenaient, de toute la tristesse qui y stagnait depuis des années. Mon sexe se convulse sur le sien, des vagues de plaisir me traversent, me laissant pantelante, les yeux révulsés. David pousse un grognement de fauve, ses muscles se tétanisant sous ma peau. Il s'enfonce une dernière fois, jusqu'à la garde, son gland venant cogner contre mon col avec une précision qui me fait défaillir.

Je sens son foutre jaillir en moi, des jets brûlants, épais, qui semblent ne jamais vouloir s'arrêter. Il se vide en moi avec une générosité qui me bouleverse, m'inondant de sa vie, de sa chaleur, de sa promesse. Il reste là, planté au fond de mes entrailles, son front contre le mien, nos souffles se mélangeant dans une vapeur chaude. Son cœur bat si fort contre ma poitrine que je ne sais plus lequel de nous deux essaie de rester en vie.

L'odeur du sexe, du musc et de la fumée flotte dans l'air. C'est une odeur de fin de monde et de premier matin.

Lentement, il se retire, et je sens le liquide s'écouler doucement entre mes cuisses, une traînée chaude sur ma peau que je ne cherche pas à essuyer. Je reste étendue sur le sol froid, les membres en coton, l'esprit enfin silencieux. Le carnet de notes, ce recueil de mes haines et de mes dégoûts, gît quelque part dans l'obscurité, oublié, réduit à l'état de papier mort. Il n'a plus aucun pouvoir sur moi. Les mots que j'y avais tracés, ces jugements cruels sur mes courbes, sur ma peau, sur ma valeur, ont été lavés par cette sueur et cette semence.

David s'allonge à mes côtés, son bras puissant m'attirant contre lui. Sa main redescend sur mon ventre, celui que je détestais tant, et il y dépose un baiser lent, presque sacré.

— Tu es là, murmure-t-il contre ma peau humide. Tu es enfin là, Jenny.

Je ferme les yeux, sentant la fatigue m'envahir, mais c'est une fatigue saine, une lassitude de guerrière qui a enfin déposé les armes. Je ne suis pas parfaite. Je suis marquée, je suis complexe, je suis couverte de fluides et de cicatrices invisibles. Mais dans le creux de ses bras, sur ce plancher de bois qui a accueilli ma chute et ma renaissance, je me sens entière.

Le poison est sorti. Le carnet peut brûler. Je respire enfin, et pour la première fois de ma vie, l'air n'a pas un goût de cendre. Il a le goût de lui, le goût de nous, le goût âcre et sublime de la liberté. Je ne suis plus une ombre dans mon propre corps. Je suis la chair, je suis le sang, je suis le plaisir. Et demain, quand le soleil se lèvera sur ma peau encore rougie par ses caresses, je n'aurai plus besoin de carnet pour me souvenir que je suis vivante. Sa trace en moi suffit. Sa trace sur moi est ma seule vérité.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "L'Écho de ma Peau"*

Une œuvre écrite par Eros

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)